// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

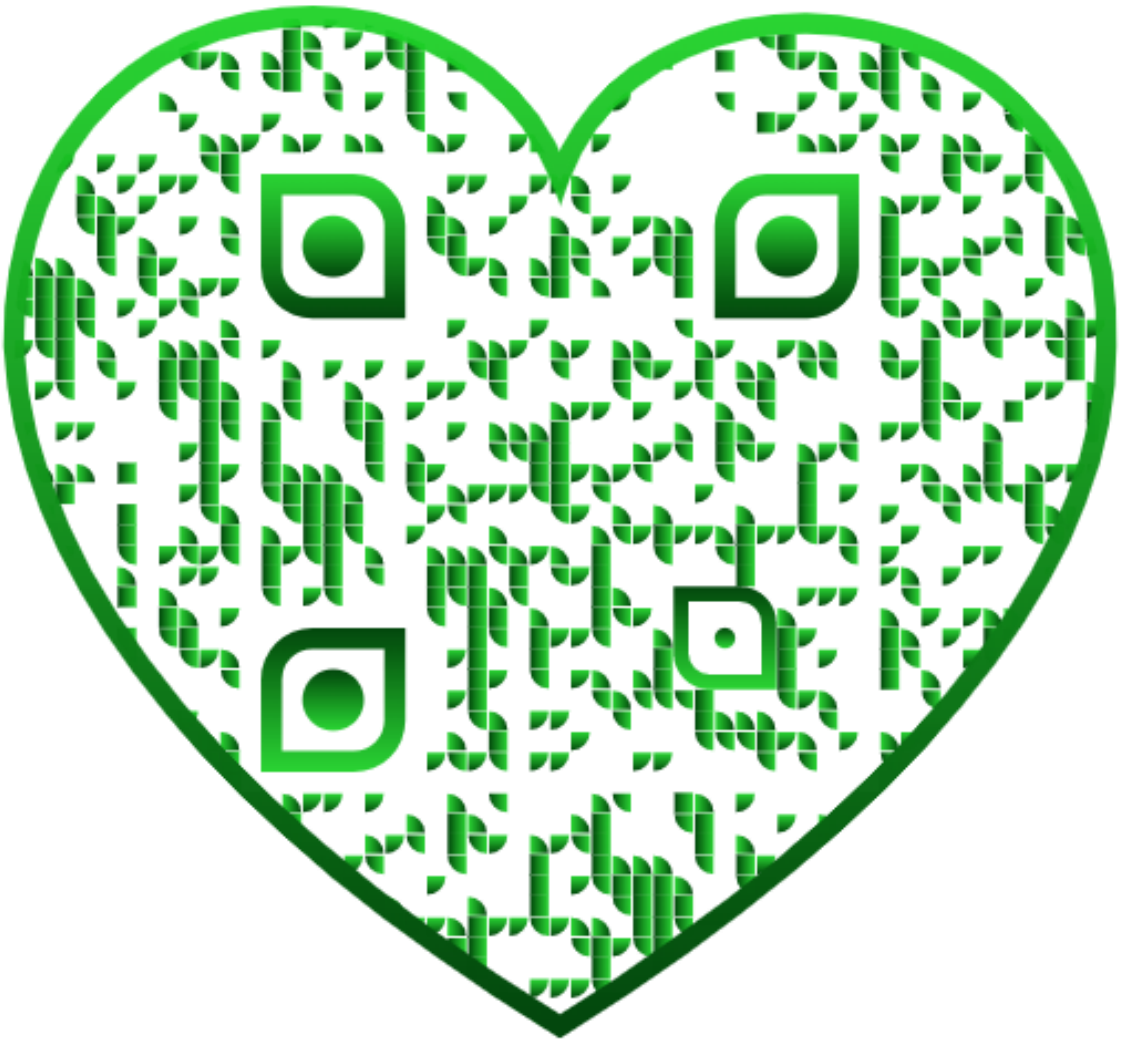
20 ANS APRÈS "UP THE BRACKET"
PETE DOHERTY & **CARL BARÂT** RACONTENT

THE LIBERTINES

"NOUS VIVIONS COMME LES HÉROS DE NOS CHANSONS"

PIXIES / **KENT** *RACONTE* **STARSHOOTER** / **SUEDE**
L'ABÉCÉDAIRE DE **PASCAL COMELADE** / **HOLLAND-DOZIER-HOLLAND**
STATUS QUO / *MES DISQUES À MOI* **MIRWAIS**
COURTING / **STARCRAWLER** / **THE BLACK ANGELS** / **THE SOFT MOON**

OCTOBRE 2022
N°662 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 8.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
POL(S) 1150 XPF
ILE MAURICE 7,80 €
L 19766 - 662 S - F: 6,90 € - RD
Editions Larivière



LES WAMPAS

TEMPÊTE, TEMPÊTE

LE NOUVEL ALBUM STUDIO
RÉALISÉ PAR LIONEL LIMIÑANA (THE LIMIÑANAS)
DANS LES BACS LE 30 SEPT. 2022

EN CONCERT LE 04 MARS 2023 À L'ELYSÉE MONTMARTRE ET EN TOURNÉE EN FRANCE

VERYCORDS BY VERYGROUP

rock&folk

TRVST

PROPAGANDA

NOUVEL ALBUM

RÉALISÉ PAR MIKE FRASER
(AC/DC, AEROSMITH)

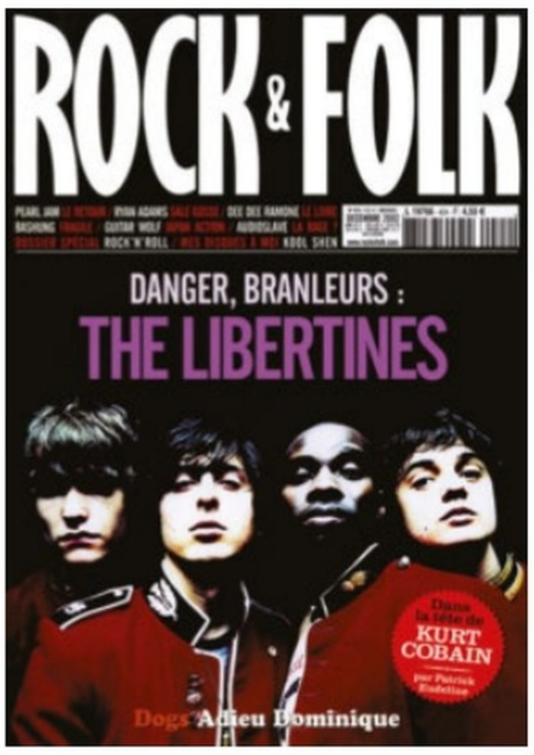
30 SEPT. 2022

19 OCT. 2022 A L'OLYMPIA

ET EN TOURNÉE EN FRANCE

VERYCORDS BY VERYGROUP
VERYPOP BY VERYSHOW
GUITAR PART

Edito



Branleurs forever

En couverture du numéro 424 de Rock&Folk,
quatre gamins en veste rouge.
Et ce titre.
Prémonitoire.
Danger, branleurs.
C'est exactement ça.
"Up The Bracket" était en quelque sorte, en 2002, la réponse anglaise aux Strokes. Un vieux punk comme producteur. L'honneur à défendre de la vieille Europe dans cette longue rivalité des deux côtés de l'Atlantique. Ce romantisme voyou à la Dickens et ce nom qui évoque le Divin Marquis. Cette pop aristo à chapeau claque. Bâtarde des grands anciens. Vu du caniveau, évidemment. Drogues, humour anglais, scandales, mélodies parfaites et refrains à hurler. Fonçant dans le mur le sourire canaille aux lèvres, la paille dans le nez et le verre à la main !
La nostalgie peut-elle être un mode de vie ?
Et en 2002, c'était mieux ?
Vraiment ?
Bah.
Vu d'ici, un peu. On peut le penser, sans nostalgie aucune, hein. Rappelons-nous : Vines, Hives, White Stripes, Von Bondies, Coral, Music, Datsuns, Richmond Sluts, Yeah Yeah Yeahs, BellRays… Bref, du rock, non ? Sans les The.
"Et si la nostalgie te prend, tu peux toujours croire que ça fonctionne. Et si la nostalgie te prend, tu peux toujours la hurler dans la rue" On n'en est pas là. Quoi que…
Et même si aucun d'entre eux, Peter Doherty moins encore que les autres, n'entre désormais plus dans ces vestes, incroyablement ils se parlent encore, tournent à nouveau et paraissent chauds pour un nouvel album.

Aujourd'hui, après *l'abondance*, sobriété semble être devenue l'élément de langage de cette rentrée.
Appel à la sobriété. L'exact contraire du rock, non ?
Il convient d'adopter *"son propre plan de sobriété énergétique"*, ce qui, ramené à un concert, équivaudrait à quoi ?
Eclairage au briquet ? Déjà pas mal de fâcheux s'en chargent. Set acoustique obligatoire ?
L'énergie est notre avenir. Economisons-la.
Mouais.

La reine est morte, vive le roi !
Ici, on sait qui c'est.
Drapeaux en berne. Et Stéphane Bern en plateau.
L'Angleterre toujours si présente…
Mais surtout, il conviendrait que les Sex Pistols rentrent en studio pour actualiser tout ça.

VINCENT TANNIÈRES

THE LIBERTINES

up the bracket

20th Anniversay
Special Edition

En concert à Paris - Le Zénith - Le 24 octobre

Sortie le 21 octobre

ROUGH TRADE

Sommaire 662

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Olivier Cachin **MIRWAIS** 10

Prospect

Sacha Rosenberg **GURL** 14

Tête d'affiche

Eric Delsart **STARCRAWLER** 16

Alexandre Breton **COURTING** 18

Eric Delsart **THE BLACK ANGELS** 20

Alexandre Breton **THE SOFT MOON** 22

En vedette

Isabelle Chelley **PIXIES** 24

H.M. **KENT RACONTE STARSHOOTER** 28

Jérôme Soligny **SUEDE** 32

Stan Cuesta **PASCAL COMELADE DE A À Z** 38

Story

Nicolas Ungemuth **HOLLAND-DOZIER-HOLLAND** 44

En couverture

Eric Delsart **THE LIBERTINES** 50

La vie en rock

Patrick Eudeline **STATUS QUO** 58

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : ROGER SARGENT-DR - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo AlexBex-DR

18 Courting

50 The Libertines

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076
VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 083 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088
CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ABSOLUTELY LIVE 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,90 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4ème trimestre 2022. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Discuter aimablement

Illustration Jampur Fraize

No more heroes, vraiment ?

A bientôt soixante ans, j'ai rencontré l'homme qui a sauvé mon adolescence en 1978 : Jean-Jacques Burnel avait fait le choix incongru de venir à Brest (grand merci à Lionel, de Dialogues Musique) pour débuter la tournée de dédicaces de son livre "Strangler In The Light". On dit qu'il ne faut jamais rencontrer ses idoles, eh bien si ! J'étais évidemment un peu inquiet du fait de la réputation précédant l'homme en noir, mais j'ai trouvé un Jean-Jacques Burnel souriant, détendu, prenant son temps pour se prêter de bonne grâce au jeu des autographes, des incontournables photos et discuter aimablement avec chacun. Préférant l'écouter, je ne lui ai pas parlé de mes motos Triumph ni de mes cours d'aïkido, ce sera peut-être pour une prochaine fois… Bref, un chouette moment qui fait vraiment du bien, surtout quand on pense qu'il n'y a pas si longtemps, on ne pouvait plus acheter un bouquin dans une librairie...

GILLES

Certain ?

A savoir quand même que le *"Denis"* de la chanson éponyme de Blondie n'est autre que Denis Quillard, aka Jacno.

E. T. DECONING PEOPLE

Des mythes

Le concert des Rolling Stones du 23 juillet à Paris est abondamment commenté dans le courrier des lecteurs du Rock&Folk de septembre. Les avis sont très mitigés : le hic, c'est que plus le temps passe, et plus s'accentue la désynchronisation entre le son et l'image. Ainsi pour les Stones, la célèbre photo de 1965 sur les Champs-Elysées, reprise récemment en couverture. Tous ces groupes que nous avons adorés sont des mythes et il n'y a rien de plus terrible que d'en constater l'altération. Pour ma part, je considère que la seule façon d'abolir le temps, c'est d'écouter sans regarder : plutôt par exemple écouter The Who "Live At Leeds" en roulant en voiture que d'aller voir les deux survivants. Il suffit de fermer les yeux et nous entendons le groupe comme si c'était hier, sans parasitage d'une image dégradée. Il vaut mieux rester au fond de la caverne et ne pas affronter la brutalité de la réalité : ainsi, le mythe demeure-t-il inaltérable.

DOMINIQUE

Rehab' !

Bonjour cher Rock&Folk, un festival laisse parfois des traces... En ce dimanche 7 août, au festival du Chien A Plumes, j'ai pris une grosse claque sur la petite scène entre Tryo et Bagarre ! Comme quoi les petites scènes des petits festivals apportent aussi leur lot de surprises. Ceylon : une performance hors norme, en rentrant, je m'empresse de télécharger les deux albums disponibles sur Deezer... même impression ! Là, plusieurs questions me viennent ! Comment être passé à côté depuis deux années ! Je parcours frénétiquement mon historique des téléchargements de mon abonnement aux alentours des dates de sortie... Pas un mot. Je demande donc par la présente la plus jeune Réhab' de Rock&Folk. Espérant être écouté.

OLIVIER CRUS

Pour une poignée de dollars

Avec le "Money Is Mine" de Working Men's Club propulsé d'office en chef de file, playlist de l'inflation : "Mony, Mony" (Tommy James & The Shondells) ; "$ 10 Miracle" (Ben & Jason) ; "Million $ Show" (Prince) ; "Time = $$$" (King Gizzard & The Lizard Wizard); "Taxlo$$" (Mansun); "Tight A$" (John Lennon); "That'll Be $ 22,95" (Solex); "$ 29, 00" (Tom Waits); "The $ 500 Bottle Of Wine" (The Fall); "$ 50 Million (!!!); "$ 1000 Wedding" (Gram Parsons); "$ 1, 000, 000 Song" (American Music Club); "Fifty Dollar Habit" (William Bell); "Ten Dollars On The Ground" (Elf Power); "Nervous Man In A Four Dollar Room" (Wedding Present); "The Million Dollar Baby" (Richard Swift); "Sweet Dollar Bill" (Louis Philippe); "You Think I Ain't Worth A Dollar, But I Fell Like A Millionaire" (Queens Of The Stone Age); "Millionnaire" (Beady Eye); "Dollar For Dollar" (They Might Be Giants); "Dollar And Cents" (Radiohead); "Cents" (Ty Segall); "50 Cents" (Ariel Pink); "In For A Penny" (Slade); "£ 10,000 Dog" (Jacques); "Five Pound Sixty" (Sleaford Mods) ; "40 Mark Strasse" (The Shins) ; "The Other Side Of The Coin" (Nick Lowe) ; "Coins In My Caged Fist" (Liars); "The Last 3 Digit On The Back Of The Card" (Sleaford Mods); "Master Card" (Mogwai) ; "Haven't Any Money" (Billy Nicholls) ; "Money Is A Memory" (Filed Music) ; "The Complete Banker" (The Divine Comedy).

DÉSIRÉ DUROY

Merci

Votre article sur les soi-disant Beach Boys à l'Olympia console les vrais fans de ne pas y être allés.

DIDIER

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

«UN DOCUMENTAIRE POIGNANT ET INDISPENSABLE»

ROLLING STONE

HALLELUJAH

LES MOTS DE LEONARD COHEN

UN FILM DE DAN GELLER & DAYNA GOLDFINE

TRIBECA FESTIVAL 2022 OFFICIAL SELECTION

78 MOSTRA INTERNAZIONALE D'ARTE CINEMATOGRAFICA LA BIENNALE DI VENEZIA 81ª Settembre Difficile

DEAUVILLE FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN

AU CINÉMA LE 19 OCTOBRE

rock&folk RollingStone france inter

SONY MUSIC accompagne la sortie du film avec une anthologie inédite de la musique de Leonard Cohen, disponible en CD, double vinyle et en digital le 14 octobre.

Écoutez HALLELUJAH & SONGS FROM HIS ALBUMS

COLUMBIA

SONY MUSIC

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

JEF AEROSOL
L'artiste pochoiriste, peintre et musicien, s'exposera pour fêter la quarantième année de son premier pochoir. En collaboration avec la galerie Mathgoth, une centaine d'œuvres investira les murs de béton face à la Bibliothèque François Mitterrand (147, avenue de France 75013 Paris), du 24 septembre au 5 novembre.

ARCHIVE
Le combo reporte sa tournée à l'automne 2023. Son leader Darius Keeler vient d'être opéré avec succès d'un cancer du côlon le mois dernier.

ARCTIC MONKEYS
Le quatuor britannique originaire de Sheffield revient avec un septième opus, "The Car". Produit par James Ford, il renferme dix nouvelles chansons et est attendu pour le 21 octobre.

BJÖRK
L'Islandaise annonce "Fossora", le successeur d' "Utopia" (2017), qui doit arriver à l'automne.

BLACK KEYS
Alors que tout semble aller niveau boulot, la vie sentimentale de Patrick Carney, moitié du combo d'Akron, sombre. En effet, son épouse Michelle Branch, accusée pour l'avoir giflé à maintes reprises au moment même où elle lui a annoncé vouloir divorcer, a été libérée moyennant une caution de 1000 $. Elle demande la garde exclusive de leurs deux enfants et une pension alimentaire pour "*différences irréconciliables*".

BOBBY LEES
Le quartette punk new-yorkais revient avec "Bellevue", signé sur le label de Mike Patton et Greg Werckman, Ipecac Recordings. Il verra le jour le 7 octobre.

JAKE BUGG
Le premier album éponyme du Britannique sorti le 15 octobre 2012 jouira d'une réédition coffret en triple CD, double vinyle noir, édition limitée double vinyle, et vinyle doré pour ses dix ans. Elle contiendra l'album original, raretés, versions alternatives, enregistrements live, et un inédit, "It's True", et sera en vente le 14 octobre.

TIM BURGESS
Le chanteur des Charlatans, réconcilié avec le *monde* durant la pandémie, annonce un nouveau solo, "Typical Music". Le double album renfermant vingt-deux titres est attendu le 23 septembre.

LEONARD COHEN
La rentrée 2022 célébrera le créateur du titre culte "Hallelujah" : "Here It Is: A Tribute To Leonard Cohen", album hommage reprenant douze classiques par divers artistes tels que Norah Jones, Iggy Pop, Peter Gabriel, Mavis Staples, Nathaniel Rateliff… paraîtra le 14 octobre. En amont, Pascal Bouaziz (Mendelson) décortique dix facettes de la personnalité et de l'œuvre du Canadien dans le sobrement nommé "Leonard Cohen" qui sera à lire dès le 29 septembre aux éditions Hoëbeke. Enfin, "Hallelujah: Leonard Cohen, A Journey, A Song", film documentaire, est quant à lui prévu pour le 19 octobre.

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL
En parallèle du documentaire "Travelin' Band: Creedence Clearwater Revival At The Royal Albert Hall", réalisé par Bob Smeaton et narré par l'acteur Jeff Bridges, l'enregistrement perdu, retrouvé, restauré et remasterisé "Creedence Clearwater Revival At The Royal Albert Hall" capté les 14 et 15 avril 1970, à l'apogée du combo, propose l'intégralité du concert, des séquences backstage et images inédites. Déjà disponible en CD, vinyle, cassette, et en coffret en édition limitée à partir du 18 novembre prochain.

DEVIL'S LEGACY
Dans "Devil's Legacy", le journaliste Manuel Rabasse revient sur la genèse du metal et les célèbres protagonistes du genre, de 1940 à nos jours. Le livre de 324 pages, riche en illustrations et contenant un double 45 tours vinyle rouge de Black Sabbath, sera en vente aux Editions GM le 6 octobre.

DRUGDEALER
Précédé du single "Someone To Love", le troisième disque "Hiding In Plain Sight" de Michael Collins et son collectif sera dans les bacs le 28 octobre prochain.

FESTIVAL DE MARNE
La 36e édition aura lieu du 30 septembre au 22 octobre, dans diverses villes du Val-de-Marne. Au programme : La Grande Sophie, Johnny Mafia, We Hate You Please Die, The Buttshakers, Gwendoline, Zombie Zombie, Howlin' Jaws, Ayo...

FIDLAR
Le trio punk californien vient de se fendre d'un nouveau titre, "FSU", produit par Dave Sardy (LCD Soundsystem, Gorillaz), qui figurera sur son prochain EP annoncé pour début 2023.

VIVIEN GOLDMAN
La compilation "Revenge Of The She-Phunks: A Feminist Music History" est la prolongation du livre (paru en 2019) de la journaliste musicale londonienne Vivien Goldman. Protagoniste des débuts de la scène punk au féminin dans les seventies, des Slits, Poison Girls, Grace Jones, en passant par Patti Smith, Blondie ou Neneh Cherry. Les vingt-huit chansons réunies sont à (ré) entendre depuis le 2 septembre.

JIMI HENDRIX
Yazid Manou, expert mondial ès-Jimi Hendrix, présente sa première

Drugdealer

Photo DR

Photo David Bason-DR
Jesse Malin

BD-biographie consacrée au guitariste gaucher. 42 pages en librairie le 21 septembre.

JEAN-PIERRE KALFON
L'acteur-chanteur annonce un nouvel album, dont le titre est une dédicace à la diva prématurément partie Amy Winehouse. "Méfistofélange" verra le jour le 21 octobre.

JESSE MALIN
Le New-Yorkais annonce la réédition de son troisième album "Glitter In The Gutter" paru en 2007. Remasterisée, elle contiendra la version 2022 du duo avec Bruce Springsteen, le nouvellement nommé "Broken Radio 22". Elle sortira en CD, LP rose, et digitale le 30 septembre.

MELODY'S ECHO CHAMBER
Melody Prochet à la ville, célèbre le dixième anniversaire de son premier opus éponyme "Melody's Echo Chamber", coproduit avec son ex, Kevin Parker de Tame Impala, à Perth (Australie), avec une réédition. En parallèle, paraîtra "Unfold", disque renfermant sept chansons rares et inédites. Le tout sera dans les bacs le 30 septembre.

Photo Matt Sav-DR
Mclody's Echo Chamber

JONI MITCHELL
Alors que la suite de la série d'archives "Joni Mitchell The Asylum Albums (1972-1975)" (coffret 4 CD, 5 LP ou digitale) est attendue pour le 23 septembre, l'artiste folk canadienne s'est vu décerner un doctorat honorifique par le Berklee College Of Music le 23 août dernier à Santa Monica (Californie).

MOFI
MoFi, label spécialisé dans les rééditions vinyles de haute qualité (à partir des bandes originales), est poursuivi en justice pour fraude par plusieurs plaignants. Ils dénoncent le prix exorbitant des vinyles puisque, depuis 2011, la maison de disques pressait les LP à partir des mastering numériques. La supercherie a été révélée par le patron de The 'In' Groove, disquaire à Phoenix, en Arizona.

MÖTLEY CRÜE
La tournée des stades des Californiens secondés par Def Leppard, décroche la quatrième place du classement Live 75 de Pollstar, derrière Ed Sheeran, Coldplay et Red Hot Chili Peppers. Les prestations de Tommy Lee et son band empochent la coquette somme de 4,9 millions de dollars en moyenne par soir !

MOTÖRHEAD
Pour son quarantième, "Iron Fist", ultime album avant qu'Eddie Clarke ne soit évincé, s'offrira une réédition de luxe. Contenant l'album original, démos, bonus, images inédites, ainsi que le live complet donné à l'Apollo de Glasgow le 18 mars 1982, il verra le jour sous forme de livret cartonné, 2 CD, 3 LP, une édition limitée du disque orignal. A découvrir le 30 septembre.

WILLIE NELSON
Dans son nouvel ouvrage "Me And Paul: Untold Tales Of A Fabled Friendship", le Texan ressasse soixante-dix ans d'amitié et de collaboration avec son batteur de longue date Paul English, décédé en 2020. En librairie le 20 septembre, aux Editions Harper Horizon.

VINCE TAYLOR
Horreur : faute du paiement de la concession funéraire en 2020 au cimetière de Lutry, en Suisse, la dépouille du rocker (1939-1991) a fini dans la fosse commune.

WILCO
Pour ses noces de porcelaine, "Yankee Hotel Foxtrot" bénéficie de sept éditions spéciales. Le disque originel a été remasterisé. Au format éditions Super Deluxe onze LP et un CD, Deluxe LP, digital, Super Deluxe 8 CD, Deluxe 7 LP, 2 CD, 2 LP, contenant démos, instrumentaux, live, interviews, livres, photos inédites...

NEIL YOUNG
"Neil Young – Sept Décennies Au Sommet Du Rock", de l'écrivain et journaliste Alain Gardinier, revient sur la riche destinée musicale du concepteur de "Harvest" au travers d'infos, documents, anecdotes, interviews du protagoniste ou de son entourage proche (Joni Mitchell, David Crosby…) collectés durant une trentaine d'années. Le livre sortira le 22 septembre aux éditions GM.

Condoléances

Jerry Allison (batteur américain, Buddy Holly & The Crickets), **Stuart Anstis** (guitariste britannique, Cradle Of Filth), **Joey DeFrancesco** (organiste, trompettiste, saxophoniste et chanteur américain de jazz, Miles Davis), **Lamont Dozier** (auteur, compositeur et producteur américain de soul, Holland-Dozier-Holland), **Guy-Georges Gremy** (guitariste français, Little Bob Story), **Darryl Hunt** (musicien, auteur-compositeur-interprète anglais, bassiste des Pogues), **Mable John** (chanteuse de blues, actrice américaine, The Raelettes – choristes de Ray Charles), **Rocky** (patron de salons de coiffure français Rock Hair), **Jean-Jacques Sempé** (dessinateur français, "Le Petit Nicolas"), **Monnette Sudler** (guitariste de jazz américaine), **Creed Taylor** (producteur américain de jazz).

“Pour la première fois dans l’histoire de l’art, le passé semble meilleur que le futur”

MIRWAIS

Homme de l’ombre, fondateur de **Taxi Girl**, producteur notamment pour **Madonna**, il revient dans l’actualité comme auteur avec un premier roman, “Les Tout-Puissants”.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

INFLUENCÉ PAR JG BALLARD, LE CUT-UP DE WILLIAM S. BURROUGHS ET PHILIP K DICK, MIRWAIS PROPOSE UN TRIP DANS UN FUTUR DYSTOPIQUE où la swastika, dénommée “Le Symbole”, est devenu l’outil ultime du marketing. Cet ouvrage sera suivi d’une trilogie livresque racontant ses aventures musicales (Taxi Girl, Madonna, Mirwais). En attendant son nouvel album “Rétro Futur”, sur lequel il a invité Kylie Minogue et Bret Easton Ellis, Shirley Manson et Michel Houellebecq. Un disque achevé que Mirwais considère comme “*une sorte de résurrection*”, mais qui sortira à une date ultérieure.

Une histoire de look

ROCK&FOLK : Quel a été le déclic pour faire de la musique ?

Mirwais : J’ai commencé la guitare en 1972, sur l’impulsion de Jimi Hendrix. Je vois une pochette au Monoprix, “Are You Experienced”. J’écoute, je tombe raide dingue. Je venais de débarquer d’Afghanistan, ça faisait cinq ans que j’étais là, les parents ne s’occupaient pas trop de nous et la musique a été une sorte de famille pour moi. Hendrix venait de mourir, tout le monde savait qu’il était malheureux, c’était un Noir, donc on savait qu’il y avait le racisme. Je ne le subissais pas en France, j’étais de couleur blanche, mais avec mon nom, je m’identifiais. Mirwais Ahmadzaï, qu’est-ce que tu veux faire ? Très rapidement, mon rêve a été d’appartenir à un groupe, ce qui est arrivé six ans après avec Taxi Girl. Plus tard, j’ai découvert les Stooges. Toujours une histoire de look parce que le Iggy du premier album, c’est Mick Jagger en drogué. En très drogué. C’était parfait. Les Rolling Stones étaient, comme disait Daniel (*Darc*, *ndr*), *dangereux*, mais moi je n’ai jamais trouvé le rock très dangereux. Les Stooges l’étaient dans leur attitude.

R&F : Et votre premier single ?

Mirwais : En 1973, j’ai cherché pendant des semaines le 45 tours de “Satisfaction”, et je l’ai trouvé à la Fnac. Mes parents avaient une boutique 25 boulevard Sébastopol, qui est maintenant un KFC, en face il y avait la première Fnac qui venait d’ouvrir, et j’y ai trouvé le single au fond d’un bac. Mais le premier 45 tours que j’ai acheté, là aussi pour l’image, c’était “Hot Pants” de James Brown, chez un disquaire de Sébastopol.

R&F : Les Stones pour le côté *bad boys* ?

Mirwais : Les Rolling Stones comme méchants, c’est une arnaque, une escroquerie intellectuelle. Les vrais méchants dans l’histoire, c’était les Beatles, et en particulier John Lennon. Les Beatles étaient des prolétaires de Liverpool, une ville très dure. J’y ai tourné avec Taxi Girl et les Stranglers en 1981, vingt ans après le début des Beatles, ça n’avait pas changé. Lennon lui-même disait, quand il a fait son mea culpa, qu’il cognait les femmes, qu’il était macho… Les Stones n’ont jamais été comme ça ! Ils venaient de Richmond, j’ai enregistré là-bas, c’est un des endroits les plus chers d’Angleterre. Ça ne veut pas dire qu’ils étaient riches, mais de classe moyenne, plus éduqués. De toute façon, dans les années 1960, quand tu écoutais de la musique black, tu étais forcément un voyou. Comme quand tu écoutais du rap à la fin des années 1990. C’est les clichés, c’est la presse non (*rires*) ?

Mort tragique

R&F : Le premier single de Taxi Girl sort en 1980…

Mirwais : On a formé le groupe en mars 1978. On a répondu à une annonce, il y avait deux groupes qui répétaient rue d’Aligre, dans une cave toute pourrie. Et en fait, c’était le père de David Guetta, une sorte de trotskiste, qui me la louait. David habitait au-dessus, il m’a dit qu’il descendait parfois pour nous écouter. Il y avait un autre groupe,

Photo Mirwais-DR

“Je n’ai jamais trouvé le rock très dangereux”

c’était Téléphone. C’est quand même marrant de voir Taxi Girl, Téléphone et David Guetta au même endroit. Téléphone se foutait de notre gueule. Et le tout premier concert de Taxi Girl était dans le restaurant du père de David. On avait quelques morceaux originaux qu’on n’a pas enregistrés, “Mannequin” aussi, je crois, c’était très basique, ça s’est terminé dans une sorte de jam. Deux concerts au Gibus en juillet-août, et en septembre, je demande si on continue le groupe et les deux autres me disent : “*Non, on arrête*.” En fait, c’est Fred Chichin qui les avait dévoyés, parce qu’il jouait dans Gazoline, il était plus vieux, il avait une autorité et du coup, on se sépare. On se retrouve Pierre, Stephan et moi, les autres vont suivre leur merveilleuse vie, sauf qu’on prenait tous de la dope, c’est pas un secret, Fred en vendait, il s’est fait prendre en flag dans le 18ème, il a fait un an de taule. On s’est regardé comme des cons, on s’est dit : “*On se reforme*”. Il y a eu le Rose Bonbon à ce moment-là. Pathé Marconi nous méprisait, le succès est venu par les clubs. La dope, c’est quand on ne sait pas quoi faire de sa vie, moi j’ai arrêté parce que j’avais un projet. On avait dix ans d’avance, on était au niveau des groupes anglais, mais les autres ont plongé encore plus. La mort tragique de Pierre Wolfsohn a enfoncé le truc, et c’était deux semaines

après le deal avec Virgin. Ça s’est terminé avec “Seppuku”, “*Vivian Vog tranche ses veines, comment oublier son corps inanimé*”, Charles Manson, tout ça. Virgin misait sur nous à prix d’or, Patrick Zelnick pensait avoir le follow-up de “Cherchez Le Garçon”, il fallait voir sa tête au studio de l’Aquarium quand on lui a fait écouter “Vivian Vog” (*morceau de l’album, mais aussi pseudonyme de Daniel Darc, ndr*)… Ça, c’était une satisfaction. Peut-être le Virgin de dix ou quinze ans après, qui a misé sur Daft Punk et Mano Negra, aurait compris. On était trop en avance.

R&F : Quel souvenir gardez-vous de “Seppuku”, votre unique LP produit par Jean-Jacques Burnel des Stranglers ?
Mirwais : Je préfère les premiers maxis, avant la mort de Pierre, je trouve ça lumineux. Mais la production, je cite Aristote, c’est révéler les choses. Jean-Jacques a très bien capté. On était à plat, il n’y avait plus rien.

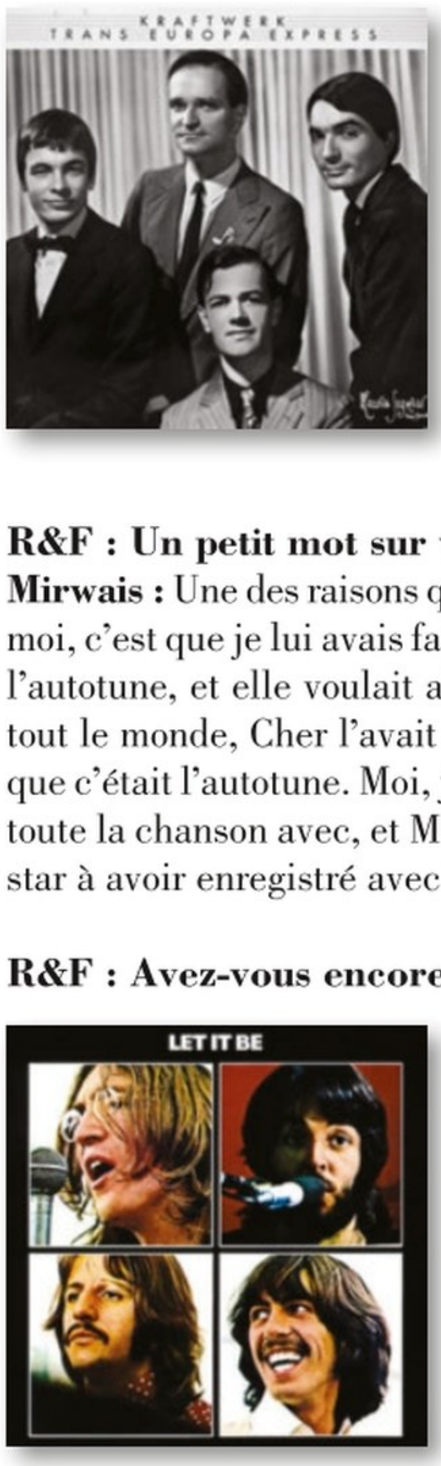
Photo Mirwais-DR

Imagine, c'était deux mois après la mort de Pierre. Succès estival, la belle vie, on était le groupe français à l'avenir flamboyant, il meurt. En plus il y avait beaucoup de dissensions entre Laurent Sinclair et moi. Je les obligeais parfois à terminer les répétitions qu'on payait, les mecs me prenaient pour un facho. Je leur disais : *"Vous êtes malades ou quoi ? On répète."* Ils ont voulu me virer alors que je composais tous les morceaux. Ils s'enfonçaient dans les dopes et Burnel a bien capté cette noirceur, on n'allait pas produire quelque chose de scintillant. Il y avait une lumière étrange et colorée sur les deux premiers maxis qui avait disparu sur "Seppuku". L'encéphalogramme était plat. Et puis la pochette… Mondino aussi a bien capté.

La nouveauté, c'est du remake

R&F : Maxime Schmitt a produit les premiers maxis, mais pas "Seppuku"…

Mirwais : Maxime, de toute l'aventure Taxi Girl, c'est peut-être la seule personne bien dans l'histoire. Sans lui, on n'aurait rien fait. C'est dommage, on voulait l'embarquer avec nous sur "Seppuku" mais il a refusé, il voyait bien les démons. J'adore Maxime, quelque part c'est un génie. Tout le monde parlait de notre manager *(Alexis, ndr)*, disant que sans lui… Tu parles, sans lui, on aurait réussi bien plus ! C'est un mytho complet qui a arnaqué tout le monde, il a fait de la taule. Pour la légende, c'est très bien, et journalistiquement, c'est parfait.



Avec Taxi Girl, on avait deux choses en plus des Américains, on écoutait les Stooges et Kraftwerk. Et Maxime était le cinquième Kraftwerk ! Je ne savais même pas qu'on avait le parrainage de Ralf Hütter. Je l'ai rencontré, il m'a dit qu'il avait bien aimé mon album solo "Production", qu'il l'écoutait dans sa Mercedes. J'ai une vénération pour Kraftwerk.

R&F : Un petit mot sur votre collaboration avec Madonna ?

Mirwais : Une des raisons qui fait que Madonna a voulu travailler avec moi, c'est que je lui avais fait écouter "Naïve Song", où je chante avec l'autotune, et elle voulait absolument l'enregistrer. On l'a fait avant tout le monde, Cher l'avait utilisé sur "Believe" mais n'avait pas dit que c'était l'autotune. Moi, je l'ai découvert par hasard, j'ai enregistré toute la chanson avec, et Madonna a entendu ça. La première grande star à avoir enregistré avec l'autotune, c'est elle.

R&F : Avez-vous encore une discothèque, vinyle ou CD ?

Mirwais : C'est trop lourd, c'est un enfer. J'ai dû garder 400 vinyles. J'ai un Lennon, quelques Beatles, un Stones ou deux, j'ai retrouvé un Cat Stevens que j'aimais bien, le premier je crois, "Harvest" de Neil Young, des trucs que j'avais à l'époque. J'ai toujours gardé "Let It Be", j'ai une vénération pour cette pochette, je ne sais pas pourquoi, c'est ma madeleine.

R&F : Alors, Beatles ou Rolling Stones?

Mirwais : J'ai eu plus d'accointances avec les Rolling Stones, peut-être à cause du côté bluesy. Une chanson comme "You Gotta Move" sur "Exile On Main St.", "Street Fighting Man". Et "Goat's Head Soup", le premier album d'eux que j'ai acheté, avec "Angie", "Starfucker" (*crédité "Star Star" sur la pochette, ndr*) aussi, je ne savais pas ce que ça voulait dire à l'époque. Un des derniers vrais collectors que j'ai achetés, c'était un album des Beatles à Londres il y a quelques années, "Help!" en mono à 80 livres. Moi, une de mes idoles, c'est Stravinsky, mais quand je fais de la musique je n'y pense pas, sinon on est écrasé. La période Miles Davis/ John Coltrane, c'est délirant comme c'est quasiment parfait. Le poids du passé, c'est de pire en pire. Karl Marx disait que le capital accumulé des morts vampirisait les vivants. Le back catalogue tue la nouveauté. Même la nouveauté, c'est du remake. Comme je le dis pour faire de la provoc, pour la première fois dans l'histoire de l'art, le passé semble meilleur que le futur. Pas parce qu'il n'y a pas de bons artistes, mais parce que les bons artistes n'ont pas une exposition suffisante pour pouvoir survivre, et ils sont obligés de travailler pour des ringards. C'est là tout le problème. ★

Roman *"Les Tout-Puissants" (Séguier)*

Prospect

“Oublier que c’était une finale et juste prendre du plaisir”

GURL

La France a toujours eu du mal à se placer sur la carte du rock. Parfois département, parfois ville, souvent lieu-dit, jamais capitale. La donne est peut-être sur le point de changer. **Un point avec les vainqueurs du tremplin Rock&Folk Radio.**

UNE NOUVELLE GENERATION EST EN TRAIN D’ECLORE. Influencée, certes, par les scènes américaine, anglaise et australienne, comme si on pouvait passer à côté de toute façon, mais avec de plus en plus de personnalité. Un cercle vertueux commence à s’enclencher. C’est toujours plus facile de s’identifier à un groupe de sa région qu’à un trio du Minnesota. Rock&Folk Radio a décidé d’accompagner ces jeunes musiciens en lançant la deuxième édition de son tremplin. Encore une fois, et par pur hasard, les gagnants viennent du Val-deMarne (94). La couronne est sur la tête des garageux de Gurl.

Un câlin très fédérateur

ROCK&FOLK : Le trophée, virtuel, est entre vos mains ! Comment avez-vous vécu cette finale qui, on le rappelle, a vu aussi les concerts de Sovox, USS, Pales et Cheap Teen ?
Alexis : On était assez stressés ! Surtout après avoir vu le niveau mis par les groupes d’avant, et particulièrement Pales ! Ils avaient un son assez gros… Après, sur scène, au bout d’une chanson, on est repartis sur nos bases et on s’est amusés comme d’habitude. On a voulu oublier que c’était une finale et juste prendre du plaisir.
Gabriel : Moi, je n’ai pas oublié ! J’étais tendu mais il fallait faire comme si… Surtout que Valentin, notre batteur, n’était pas là.
Valentin : C’était un grand déchirement… C’était le week-end avec l’obligation professionnelle la plus importante pour moi. Peut-être même de ma vie ! Enorme big-up à Alexis qui a assuré !

R&F : La finale s’est déroulée au Petit Bain, à quelques stations de RER de vos bases. Est-ce que c’est plus simple de jouer à domicile ?
Gabriel : Je pense que oui. Vraiment. Une bonne partie de notre victoire, on la doit au soutien de nos amis. Quand tu es de Lille ou de Marseille, les frérots, ils ne suivent pas forcément jusqu’à Paris. C’est un sacré plus.

R&F : En tout cas, après à peine deux ans d’existence, c’est déjà une belle preuve que Gurl va dans le bon sens. Cela montre bien que l’école, ça peut servir à quelque chose. Vous vous êtes connus au lycée, c’est ça ?
Alexis : Oui, c’est à partir d’un concert qu’on a fait au lycée. Avant, on avait chacun nos petits projets. Moi, je jouais sans bassiste et Gabriel m’a proposé de prendre la basse. On ne se connaissait pas mais on s’est quand même fait un câlin. Un câlin, c’est très fédérateur.
Gabriel : J’avais adoré son énergie et, à cette époque-là, je galérais à trouver un groupe et je me suis dit : “*Mais il n’a pas de basse, c’est nickel !*” Opportuniste comme jamais !

Des compos sur le feu

R&F : En même temps, un groupe sans bassiste, quelle idée, il faut respecter les règles ! D’ailleurs, vous y êtes très attentifs puisque votre premier concert a eu lieu un jour de Fête de la musique !
Alexis : Oui, c’était dans un jardin, d’où le titre du EP “Garden Party”. Ce n’était pas vraiment organisé, ça s’est fait au dernier moment. On aime ce côté spontané.

R&F : “Garden Party” a maintenant plus d’un an, quelle est la suite ?
Gabriel : On a des sorties de programmées. On a un petit planning, des titres déjà enregistrés et d’autres compos sur le feu. On va peut-être les enregistrer au studio Bruit D’Avril, puisque cela fait partie de nos lots. On ne sait pas encore, mais des choses arrivent ! ★

RECUEILLI PAR SACHA ROSENBERG

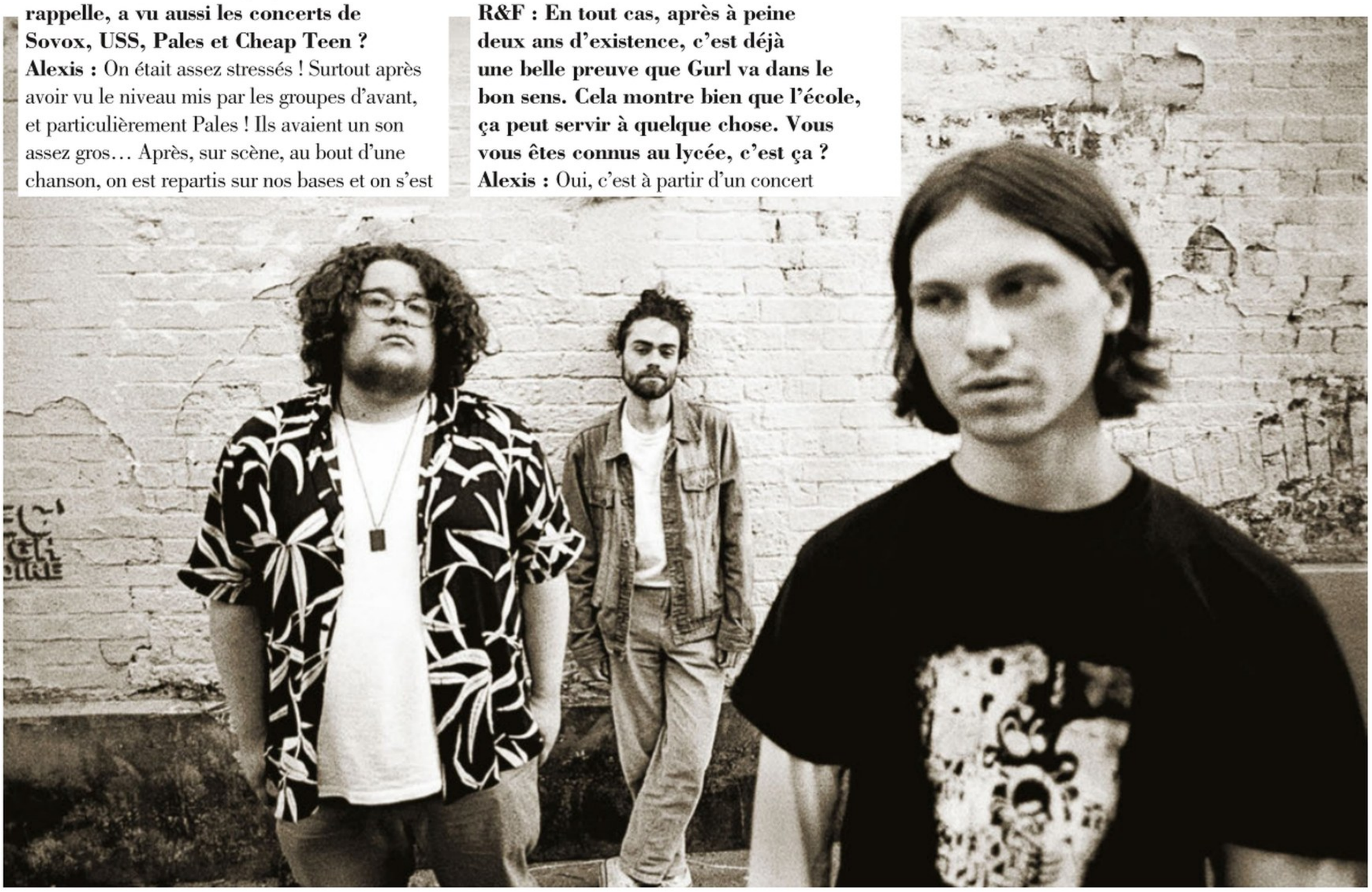


Photo Jonas Wibaux-DR

45 ANS À VOULOIR QUE DIEU SAUVE LA REINE. IL FALLAIT BIEN QUE ÇA S'ARRÊTE UN JOUR.

SEX PISTOLS
1977

LA COURONNE AURA TOUJOURS BESOIN DE PLUS DE ROCK

Télécharger l'application rock & folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

ou écouter sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

“Jaloux de cette génération”

STARCRAWLER

A l'heure du **troisième album**, les jeunes Californiens prouvent qu'ils ont plus d'un tour dans leur manche.

DE PASSAGE À PARIS AU DEBUT DE L'ÉTÉ POUR JOUER EN PREMIÈRE PARTIE DE MY CHEMICAL ROMANCE À L'ACCOR ARENA, les jeunes gens de Starcrawler ont pris cinq minutes pour discuter des changements présents sur leur troisième album et de leur émerveillement d'appartenir à la grande famille du rock'n'roll.

Biberonnée au rock'n'roll

Quand il est apparu en 2017, le groupe californien tenait autant de la curiosité que de l'anachronisme. Ils étaient alors à peine sortis de l'adolescence et jouaient un hard rock sous influence seventies, guidés par une chanteuse charismatique qui crachait du sang sur scène. Des cool kids qui écoutaient et réinterprétaient la musique de leurs parents et grands-parents avec passion. La chanteuse Arrow De Wilde n'y peut rien, elle est née dedans. Fille de la célèbre photographe Autumn De Wilde (elle-même fille du photographe rock Jerry De Wilde), elle a été biberonnée au rock'n'roll dès son plus jeune âge, et “She Said”, le nouvel album du groupe, porte en lui un héritage nineties inattendu. “*J'ai grandi dans les années quatre-vingt-dix, et ça me rappelle les choses que j'écoutais quand j'étais gosse*” avoue-t-elle “*On adore cette musique. 'Nevermind', évidemment, mais aussi 'Mellow Gold' de Beck. Et à titre personnel Daisy Chainsaw, L7, Elliott Smith aussi, le premier White Stripes, The Breeders, The Distillers. On est jaloux de cette génération.*” Plus maîtrisé et varié que ses prédécesseurs, “She Said” voit le groupe s'essayer à de nouvelles choses, comme ces ballades aux mélodies qui restent en tête (“Broken Angels”) et d'étonnants élans disco (“Jet Black”). “*On a grandi*, témoigne le guitariste Henri Cash. *On joue ensemble depuis si longtemps, et le groupe a évolué. Mon frère est désormais deuxième guitariste et maintenant on a ce batteur, Seth, qui est un batteur jazz incroyable, mais qui aime aussi cogner des beats metal super rapides.*” L'évolution est aussi venue d'une épiphanie en studio : “*On nous a demandé de faire une chanson pour ce truc de DC comics qui s'appelait 'Dark Nights : Death Metal' avec Tyler Bates*, poursuit Henri. *On avait une chanson qui semblait un peu sombre et peut-être un peu batmanienne. On l'a enregistrée live dans une pièce et ça sonnait énorme, elle hurlait des amplis. Ça sonnait tellement cinématographique, on s'est dit qu'on voulait faire un album qui sonnerait comme ça.*”

Apprendre à être adulte

Dans cette période qui l'a vu rencontrer plusieurs de ses héros — dont Jack White qui les a invités à jouer à Detroit, “*Un moment irréel*, avoue Henri Cash, fan transi du guitariste qui se pince encore. *Parfois je me dis que je les ai bernés, qu'ils vont finir par me percer à jour*” —, un rendez-vous clef a donné des ailes au groupe. “*Juste avant le confinement, on a été sollicité par Dave Grohl pour faire partie de son documentaire 'What Drives Us'. Il est venu à la maison d'Arrow, c'était dément. Dave est venu, il nous a interviewés, il nous a conduits autour de Los Angeles et on a beaucoup parlé. C'était comme être adoubé. Il nous disait : 'Écrivez des hits'. Il nous a poussés à nous dépasser, à sortir de notre zone de confort. C'était un peu effrayant mais sous son impulsion, on a essayé des choses. Tim* (Franco, bassiste – NdA) *est arrivé avec cette suite d'accords pour 'Broken Angels'. Lui a grandi en écoutant les Beach Boys et les Beatles, alors que moi j'écoutais les Ramones et AC/DC. On n'a pas le même logiciel, on construit les chansons différemment. J'aurais adoré écrire celle-ci. Chacun apporte un parfum, c'est pour ça que tu es dans un groupe*”. Marquée par la crise du Covid, la genèse de l'album s'est faite de façon chaotique. “*Il y a eu plusieurs mois où on ne s'est pas vus du tout. On ne savait pas trop ce qui allait se passer avec le virus, mais à un moment, on s'est dit que ce serait bien de se voir*” explique Arrow. Henri précise : “*On a commencé à écrire, et j'allais sous la fenêtre d'Arrow lui jouer des chansons, un peu à la 'Roméo Et Juliette'. On a même enregistré, j'apportais du matériel et je m'asseyais dehors. Elle enregistrait des voix et je me disais : 'Il y a tout de même beaucoup de moustiques'.*” Le groupe admet toutefois que cette pause a bénéficié à l'album. “*Le premier album avait été fait très vite. On l'avait quasiment enregistré live et on avait capturé cette énergie. Le deuxième album avait toujours des super chansons, mais cette fois on avait la pression de le livrer à l'heure. On était en tournée et on mixait le disque, ce qui était une expérience folle. Pour celui-ci, on s'est retrouvé chez nous pour la première fois depuis qu'on avait quinze ou seize ans. J'ai dû apprendre à être un adulte. Il se passait tellement de choses, mais juste apprendre à vraiment confectionner un album a été une expérience incroyable.*” ★

Vidée de son sang

C'est décidé, le faux sang qui dégouline de sa bouche en concert est désormais de l'histoire ancienne pour Arrow De Wilde. *“Au bout d'un moment, c'est devenu un peu répétitif et prévisible, ce qui est l'inverse de la raison pour laquelle je le faisais au début. Les gens croyaient que je saignais réellement sur scène et ça créait une ambiance de folie et de danger, mais à un moment je m'en suis lassée. Les gens ont commencé à venir pour me voir saigner, ils attendaient que je le fasse. C'était étrange. Je ne voulais pas devenir un spectacle d'Halloween. Ça nous a aidés à nous faire connaître, mais j'espère avoir plus à offrir aux gens qu'être celle dont on se souvient parce qu'elle crachait du sang.”*

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *“She Said” (Big Machine/ Replica)*

Photo Cameron McCool-DR

“Eviter les clichés”

COURTING

Que se passe-t-il en Angleterre pour qu'elle ne cesse d'enfanter, depuis soixante ans, des formations sonores aussi ahurissantes ? Ce mois-ci, Liverpool revient en force, avec Courting, qui sort un chef-d'œuvre du premier coup : “Guitar Music”. Eléments de réponse avec son chanteur et guitariste, Sean Murphy O'Neill.

AU SUPERSONIC, EN MAI DERNIER, LES CINQ LIVERPULDIENS, costard noir-chemise blanche, n'ont pas eu besoin de plus de trois titres pour porter à un niveau d'ignition aggravée un public atomisé. “Tennis”, “Loaded”, “Famous”, “David Byrne's Badside” sont de puissants séismes power-pop magnitude 10. Résumons : des copains de lycée qui s'ennuient, écoutent des tonnes de musique toutes périodes confondues, décident de former un groupe. Y ajouter le désir fou de monter sur une scène, d'y produire des déluges sonores, et l'on obtient une autre histoire du vingtième siècle où, soudain, des corps chargés d'hormones se sont branchés sur l'électricité. Si l'histoire du rock est une histoire d'ennui, de groupes et d'électricité, c'est aussi une histoire de patronymes, de signifiants.

S'en remettre au hasard

ROCK&FOLK : D'où vient ce nom, “Courting” ?

Sean Murphy O'Neill : Ça remonte à 2018, année de la formation du groupe. Nous voulions un nom qui incarne ce que nous voulions en faire. Nous hésitions sur un nom tiré d'une chanson de Ty Segall, et avons finalement décidé de nous en remettre au hasard. Nous avons donc rentré dans un logiciel les paroles des chansons qui nous correspondaient le mieux, celui-ci a ensuite généré des mots-clés. Ne restait plus qu'à élire le plus accrocheur : ce fut *courtiser*, parce que c'était un mot cool. Et puis ma mère l'utilisait souvent. D'ailleurs, elle est apparemment très heureuse de ce choix.

R&F : Quand on écoute vos premiers EP, l'évolution est rapide, insolente, impressionnante : on passe d'une pop insouciante, survoltée, à des compositions ciselées, alliées à une écriture qui vous inscrit dans une tradition réaliste très britannique, de Public Image Limited à Dry Cleaning, en passant par Gang Of Four ou The Fall.

Sean Murphy O'Neill : Oui, nous sommes liés à ces groupes. A nos débuts, et ce premier disque en porte encore la trace, nous étions vraiment concentrés sur le commentaire social et politique du pays. Nos chansons étaient comme des Polaroïd de ce qui était en train de s'y passer. La manière de chanter y était liée. Je crois que le *spoken* donne plus d'impact à ce que tu essaies de dire, plus de profondeur en un sens. On apprécie beaucoup, de ce point de vue, ce que font Dry Cleaning ou les Sleaford Mods. Cependant, je ne voudrais pas nous y limiter. J'aimerais pouvoir écrire des choses plus personnelles, mais il me manque encore ce sens du lyrisme dur à maîtriser si on veut éviter les clichés.

Vriller à 180 degrés

R&F : Vous célébrez l'une des trois plus grandes inventions du siècle passé, avec la psychanalyse et la bombe atomique : la guitare électrique !

Sean Murphy O'Neill : L'idée était simple : jusqu'où pouvions-nous pousser l'idée d'être un groupe à guitares ? Par exemple, dans la chanson d'ouverture, “Twin Cities”, même si on y incorpore des sons électroniques, tous les samples sont faits à partir de guitares. Pour “Tennis” ou “Loaded”, tous les sons sont passés par les machines, même la voix est autotunée, mais la guitare demeure centrale. Ça n'est pas contradictoire. Nous voulions prendre plaisir, faire quelque chose de difficile, très construit, avec des machines, sans perdre de vue que nous sommes un groupe à guitares. Avec James Dring, notre producteur (*qui a aussi travaillé pour Gorillaz, nda*), nous avons littéralement ruiné tout ce que nous avions fait afin de tout reconstruire avec lui, pièce par pièce, en introduisant tous ces sons bizarres.

R&F : “Jump”, reprise du groupe pop des années quatre-vingt-dix Third Eye Blind, c'est pour le moins inattendu…

Sean Murphy O'Neill : Honnêtement, si l'on veut essayer de faire quelque chose d'un peu différent et intéressant en tant que groupe de rock, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de puiser son inspiration auprès d'autres groupes de rock contemporains. C'est se condamner à répéter. Alors qu'il y a plein de groupes de pop ou de rap qui ont expérimenté dans tous les sens. Elargir notre spectre musical permettait de trouver de nouvelles idées et de les incorporer à notre propre musique. Elle vient du rock mais ne s'y limite pas. Quand j'ai découvert ce titre de Third Eye Blind, nous avons eu l'idée de le faire vriller à 180 degrés, de le faire passer d'un titre assez déprimé à un truc joyeux et dansant.

R&F : David Byrne a-t-il apprécié “David Byrne's BadSide”, sorti en 2020 ?

Sean Murphy O'Neill : On n'est pas sûr qu'il ait compris la chanson ! On s'est même demandé si on devait s'excuser. ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album *“Guitar Music” (PIAS)*

Photo Alex Bex-DR

"Le titre résume tout"

THE BLACK ANGELS

Muet depuis cinq ans, le groupe d'Austin revient réclamer son trône psychédélique avec un album XXL.

ON N'AVAIT PLUS TROP DE NOUVELLES DES BLACK ANGELS DEPUIS "DEATH SONG", LEUR EXCELLENT ALBUM DE 2017, disque du mois en ces pages, dont le titre laissait indiquer que la carrière du groupe arrivait à expiration (de par son sens, mais aussi par le fait qu'il complétait le titre du morceau du Velvet Underground qui avait inspiré le groupe). Tout juste avait-on suivi les aventures extraconjugales du chanteur Alex Maas avec le groupe MIEN (un album, sans grand intérêt, sorti en 2018), puis en solitaire ("Luca" en 2020). Mais après cinq longues années, l'affaire Black Angels semblait devoir se conjuguer au passé. Or, le groupe publie aujourd'hui "Wilderness Of Mirrors", peut-être son album le plus pertinent depuis ses débuts.

Contactés sur Zoom depuis leur espace de répétition, les membres du groupe — bien loin de l'image sombre et sérieuse qu'ils donnent parfois sur scène — sont apparus heureux de parler de ce retour en fanfare qui a mis longtemps à se dessiner. Jake Garcia, guitariste à l'œil rieur, s'en défend : "*On était censés débuter l'enregistrement en 2019, avec l'espoir de le terminer en 2020. A cause de la pandémie, tous nos plans ont été changés. L'album est sorti un an et demi plus tard que prévu, mais le côté positif, c'est que l'album a pu mariner de bonne façon.*" C'est ainsi que fonctionnent les Black Angels : en cuisiniers avertis, ils laissent leurs idées se développer, mariner, mijoter lentement, jusqu'au moment idoine. Christian Bland enchaîne avec une autre métaphore : "*Nos chansons sont comme nos enfants. Parfois elles ne sont pas prêtes à marcher, il faut qu'elles mûrissent avant de prendre le bus pour aller à l'école. Certaines mettent plus de temps que d'autres. Ça peut prendre trente minutes comme plusieurs années.*" Dernier exemple en date, "Icon", que le groupe gardait sous le coude depuis "Passover". Bland s'en amuse : "*Alex voulait l'enregistrer pour son album solo et moi je lui ai dit 'Non, c'est une chanson des Black Angels !' J'étais jaloux qu'il la fasse, j'aimais beaucoup cette chanson. Alors on l'a ramenée aux Black Angels et elle est sur l'album. On avait ce rythme, on a juste changé un peu les accords et Alex a trouvé cette mélodie magnifique. Ça me rappelle tellement nos débuts. On a mis quinze ans à la faire mais ça valait le coup.*"

Jungle de miroirs

Avec le confinement, le groupe a ainsi amassé un pécule qui a servi de matrice à un album équilibré et inspiré, qui puise un peu dans toutes les périodes du groupe et se présente comme une sorte de florilège de leur savoir-faire.

Photo DR

"*On avait une quarantaine de chansons. On a gardé les quinze meilleures, qui allaient le mieux ensemble et qui collaient à la thématique de l'album.*" Comme souvent avec le Black Angels, les thèmes abordés sont marqués d'une forme de pessimisme. C'est le grand paradoxe du groupe. Là où le rock psychédélique a toujours été un mouvement d'évasion, d'une quête de liberté par les paradis artificiels, que ce soit au travers de textes oniriques, surréalistes façon Lewis Carroll ou orientés science-fiction, The Black Angels ont toujours eu les pieds ancrés dans la réalité. Avec ses sermons anti-guerre comme "Broken Soldiers" ou la réflexion sur le port d'armes de "Don't Play With Guns", le groupe d'Austin a toujours porté un regard acerbe sur l'actualité. Il en va de même pour "Wilderness Of Mirrors" qui reflète l'actualité désespérante de ces cinq dernières années. "*Le titre résume tout*, poursuit Bland. *On essaie de comprendre le monde dans lequel on vit. Ecrire ces chansons, c'est aussi notre façon de digérer ce qui se passe et d'essayer d'en faire sens. Il y a beaucoup de* smoke & mirrors". L'expression, qui signifie littéralement "*fumée et miroirs*", fait référence à la technique utilisée par les magiciens charlatans du XIX^{ème} siècle pour tromper leur auditoire. Avec cet album, le groupe invite dans une jungle de miroirs et de fausses apparences. Pour l'enregistrer, les Black Angels se sont retrouvés dans leur ville d'Austin avec leur ingénieur du son Brett Orrison et ont fait un enregistrement à l'ancienne, live, dans la même pièce. "*Ça a été super d'enregistrer près de chez nous. Ça a vraiment bien fonctionné. On enregistre sur bandes, ça crée des limitations qui t'empêchent d'en faire trop. Une des raisons qui font qu'on aime l'analogique, c'est que ça t'oblige à être plus créatif et à donner le meilleur à chaque prise. Le numérique, c'est comme faire du vélo avec des roulettes. On peut tout réparer. Les imperfections, l'erreur humaine, c'est paradoxalement ce qui rend les choses parfaites. C'est moins robotique, moins stérile que l'enregistrement numérique. Il y a plus d'humanité.*" ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Wilderness Of Mirrors" (Partisan)*

Levitation

S'ils n'étaient pas déjà un groupe reconnu, les Black Angels auraient malgré tout marqué leur époque grâce à leurs festivals psychédéliques. Lancé en 2008, l'Austin Psych Fest a pris de l'ampleur au point de devenir une bacchanale psychédélique de trois jours qui a poussé des promoteurs opportunistes à créer leurs propres Psych Fests. Dès lors, le festival s'est renommé Levitation (en hommage au 13th Floor Elevators) et possède une antenne annuelle en France, à Angers. La prochaine édition à Austin aura lieu du 27 au 30 octobre, avec notamment The Jesus And Mary Chain, Osees, L7, La Femme et Slift.

“De la place pour le silence”

THE SOFT MOON

Avec son cinquième album, “Exister”, Luis Vasquez, l'homme derrière The Soft Moon, signe un chef-d'œuvre d'introspection où la lumière procède des ténèbres.

EXIT BERLIN AUX NÉONS INSOMNIAQUES, VOIX ÉTRANGLÉES. Nous avions laissé Luis Vasquez en 2018, avec son “Criminal” paranoïaque, où les cauchemars de l'étrangeté à soi, pour ce perpétuel nomade en pays étranger, multipliaient les nœuds d'un album violent, gâté par la colère et la culpabilité. Disons qu' “Exister” se présente aujourd'hui comme la solution possible à une aporie artistique et personnelle. Accéder à soi, soit, encore faut-il en traverser des épreuves, des exorcismes, des dépouillements. C'est une lecture possible d'“Exister”, qui frappe par la brutalité de sa sincérité. Cet album vaudra aussi pour ce qu'il prélude.

Démons

ROCK&FOLK : Où a été conçu cet album ?

Luis Vasquez : Au milieu du désert de Joshua Tree pour la plus grande partie, à Los Angeles pour seulement deux chansons. J'ai tout fait seul. Je voulais contrôler tous les aspects : l'écriture, la composition, la production. Seul le mix final a été assuré par Maurizio Biaggio, avec qui je travaille depuis “Deeper” (*2015, nda*). Cet album m'a pris toute une année. Je vivais isolé dans le désert, me perdant dans les montagnes pour y trouver l'espace et l'inspiration. C'était nouveau pour moi, écrire dans un tel environnement, et ça a déterminé aussi l'atmosphère de l'album. Je l'ai compris après coup : le désert que je traversais, où j'entendais tous ces sons, proches ou lointains, a été comme absorbé par l'album.

R&F : L'album relate un douloureux processus de transformation.

Luis Vasquez : J'ai eu dans ma vie un certain nombre de problèmes graves qui m'ont lourdement éprouvé. Il m'est arrivé de trouver la vie vraiment trop pesante, de faire face à la question du suicide. Avec cet album, je voulais rester vivant, affronter mes démons, exister enfin.

R&F : “Sad Song”, en ouverture, sonne comme un état des lieux.

Luis Vasquez : C'est un titre très personnel, qui fixe le point de départ de ce processus. Je n'avais encore jamais ouvert un album sur un titre aussi intime. Au commencement, il y a la douleur, la tristesse. Il faut y faire face. Je voulais être honnête envers l'auditeur concernant le ton général de l'album. Je lui expose les préalables et la fin visée.

R&F : Ce processus de transformation conduit à la perte de la reconnaissance de soi : “*My face is gone*”, chantez-vous sur “Monster”.

Luis Vasquez : “Monster” est lié à la conscience de la mauvaise personne que j'étais devenue. C'est une confession, une sorte de chanson d'amour où je demande pardon pour ce que j'ai pu détruire. Je dois me défaire d'une culpabilité. D'un autre côté, tenter de devenir autre, c'est peut-être assumer quelque chose de l'ordre d'une monstruosité. Chacun peut y voir ce qu'il veut. Je laisse les interprétations ouvertes. Mais la question de savoir qui l'on est a un rapport avec le monstrueux. Ce thème se retrouve dans “NADA” où je demande : “*Can you say I'm nothing ?*”.

Espoir et apaisement

R&F : La voix, dès “Answers”, deuxième titre, surprend par sa clarté. Cela aussi est nouveau chez vous.

Luis Vasquez : Je voulais cette voix plus claire, sur ce titre en particulier. Je crois que j'ai atteint une limite, et le point où j'en suis arrivé, ce sont des questions. La voix est claire, plus en avant, parce que les questions doivent être claires et précises.

R&F : Les titres ont toujours cette forme fragmentaire, sans véritable commencement ni fin…

Luis Vasquez : J'aime commencer et finir une chanson de manière abrupte. Mon esprit fonctionne ainsi, je saute d'une idée à une autre, ça se reflète dans mes chansons. L'idée de fragment me convient. Une histoire soutient ces titres mais je ne précise ni le début ni la fin. Donc, il y a de la place pour le silence.

R&F : Justement, avec “The Pit”, titre au centre de l'album, on n'a plus affaire à la parole articulée, claire et intelligible, qui domine l'album, mais à un magma de voix, choix qui renoue avec ce que vous faisiez sur vos premiers albums.

Luis Vasquez : Oui, c'est aussi une manière d'exprimer par la voix des frustrations en deçà des mots. C'est peut-être la vertu libératrice du cri. On retrouve ça dans le krautrock, chez Neu! ou Can, qui m'ont beaucoup influencé. Damo Suzuki, le chanteur de Can, n'a pratiquement jamais chanté autrement. On entend sa voix, mais c'est une voix sans paroles.

R&F : Pour revenir au processus de transformation, il s'achève paradoxalement par la chanson-titre, “Exister”.

Luis Vasquez : Oui, il se termine par “Exister”, parce que c'est le terme, et ce terme est un commencement. C'est à la fin de ce processus que l'existence devient possible. Je voulais qu'il y ait de l'espoir, un apaisement. La fin ouvre sur la possibilité d'un nouveau chapitre de ma vie. Je suis devenu une nouvelle personne. Je pense que le prochain album ne sera pas aussi torturé.

R&F : Quoi, un album pop ?

Luis Vasquez : Qui sait… Peut-être un album de reggae ! ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album *“Exister” (Sacred Bones)*

Photo Matteo Nazzari-DR

“Plus vieux et plus sages”

PIXIES

Certains groupes ont choisi de reprendre là où ils en étaient restés au printemps 2020. Pas les Pixies, retournés en studio moins de trois ans après la sortie de “Beneath The Eyrie”, avec un regain d’inspiration en prime.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

MALGRÉ TOUT LE RESPECT QU’ON DOIT À FRANCIS SCOTT FITZGERALD, on a le sentiment tenace qu’il s’est planté le jour où il a écrit qu’il n’y avait pas de deuxième acte dans les vies américaines. A sa décharge, il ne connaissait pas Black Francis et ses Pixies, exemple de deuxième acte très réussi… ou comment passer d’artistes influents, cités par la crème des musiciens des nineties, à groupe aimé à parts égales par la critique et le public, dont le regain de succès n’a pas entamé la crédibilité.

Maturité

Il faut être les Pixies pour mettre en début de “Doggerel”, leur huitième album, un morceau aussi fort que “Nomatterday”. Du genre à contenir assez d’idées pour nourrir deux chansons — voire quatre ou six d’un groupe moins inspiré. Mais le reste de “Doggerel” vole tout aussi haut. On y reviendra. Pour l’instant, en cette fin de matinée, quelques mois avant la sortie du disque, on rejoint la moitié rythmique du groupe. Rendez-vous dans un hôtel de Rouen, vieilles pierres classées à l’extérieur, déco contemporaine à l’intérieur. Un contraste parfait pour rencontrer les apôtres du quiet-loud-quiet qui ont su combiner des éléments délicats et abrasifs à longueur de disques. Dans une mezzanine au-dessus d’un bar interminable, on retrouve David Lovering et Paz Lenchantin. Leur laissant le canapé, on attrape une chaise et on cherche où poser le téléphone pour enregistrer la conversation. Le batteur prend notre iPhone, tente de le caler sur un accoudoir avant de le coincer entre les coussins du dossier. La bassiste vérifie que le micro n’est pas étouffé. Les années de studio et de live, ça sert vraiment à tout. On entre alors dans le vif du sujet. A propos de “Doggerel”, le groupe a évoqué un “*album de la maturité*”. Si, si, comme le fait tout bon rock critic chroniquant ce qui succède au “*toujours difficile deuxième album*”.

Photo DR

“Des choses qui ne s’apprennent pas sur Google”

“*Ça fait un moment qu’on est plus vieux et plus sages,* dit David. *On sait comment concevoir un album, on s’améliore. L’atmosphère en studio était très bonne.*” Paz approuve. “*Je me sens plus mûre. On joue ce qu’on est.*” Comme chaque disque depuis leur reformation, “Doggerel” a été enregistré dans un studio résidentiel. Serait-ce le secret de cette belle harmonie ? “*Ça évite les distractions, surtout si le studio est dans une ville,* assure David. *C’était un endroit superbe, on pouvait cuisiner, ça crée des liens.*” Paz est formelle. Sa basse n’a jamais si bien sonné qu’au Guilford Sound studio dans le Vermont. “*En général on peut toujours trouver un défaut,* poursuit David. *Mais là, tout était parfait. Pas une fissure, pas de peinture écaillée* (*rires*).” Et reprendre le même producteur, Tom Dalgety, que pour les deux précédents albums, ça compte aussi ? “*Il nous comprend mieux aujourd’hui,* affirme Paz. *La plupart des producteurs veulent te changer, les meilleurs veulent te connaître. Il nous sort de notre zone de confort, il a une meilleure idée de notre vision de la musique à présent.*”

Démos

Sur “Doggerel”, on retrouve des éléments familiers. Il y a les paroles improbables, quasi surréalistes (l’intro parlée de “Dregs Of Wine”, les exhortations avisées de Tonton Francis sur “Nomatterday” : “*Don’t piss in the fountain*”). Les harmonies vocales à la pelle. Les guitares limpides, voire fragiles. Et quelques surprises, comme la longueur des morceaux. Oui, certains dépassent les quatre minutes. Sans parler de ces ambiances qui changent, du quasi expérimental au rock urgent, ou de la folk tour à tour étrange ou limite byrdsienne. On leur demande s’ils ont modifié leur façon de travailler. Réponse négative à l’unisson, suivie d’un moment de réflexion. Paz semble avoir mis le doigt sur un début d’explication. “*Il y avait beaucoup de démos, c’est rare pour nous. Charles nous a envoyé un tas de choses avant l’enregistrement. On était submergés de morceaux, puis on en a choisi quinze. On n’a pas écrit un truc en studio cette fois. On s’est concentrés sur ce qu’on avait en stock.*” Sourire satisfait de David : “*Ça tombe bien, je ne suis pas spontané.*” Certains fans des débuts vont grogner que tout fout le camp, y compris le son des Pixies, classé au patrimoine immatériel de l’Indé-sco. Lovering rigole. “*On les a déjà dégoûtés avec ‘Indie Cindy’. C’était une rupture avec le passé.*” Vérifions auprès d’une fan, alors. “*Le nouvel album, c’est un de mes préférés. En termes de disques sur lesquels j’ai joué.*” Exemple vivant qu’il faut parfois rencontrer ses héros, Paz Lenchantin a souvent répété en interview qu’elle était excitée de redevenir une Pixie à chaque début de tournée. Et aujourd’hui ? “*En tant que bassiste et rêveuse, intégrer le groupe, c’était le top du top, le summum du sommet de mes objectifs. Puis quand on réalise ce qu’on a souhaité, les choses deviennent moins étonnantes, elles se normalisent étrangement. Je ne sais pas quand c’est arrivé.*” Il est temps de poser *la* question : être qualifié de groupe culte, ça procure quel effet ? “*Je ne me dis même pas que je fais partie d’un groupe,* répond David. *C’est ma vie normale.*” Certes. Il en profite pour dézinguer un cliché qui traîne sur les Pixies. “*On peut s’attaquer à différents genres ou types de musique, contrairement à ce que les gens pensent. On n’est pas coincés dans une formule.*”

Karma

Formule ou pas, les Pixies seront pour toujours associés aux années 1990, période où ils ont semé les graines d’un renouveau du rock sans s’en rendre tout à fait compte. Une décennie qui ne cesse de susciter des vagues de nostalgie et de faire son retour, y compris dans nos placards — est-il possible de faire une overdose de chemise à carreaux ? On leur demande de la décrire pour la jeune génération qui n’en a qu’une idée floue. “*On pouvait jouer d’un instrument à cette époque-là,*” dit David. “*Joey (*Santiago*) nous a raconté que son fils lui a demandé :* ‘C’était comment les années 1900 ?’, ajoute Paz en riant. *Pré-réseaux sociaux, on pensait différemment. Tourner était une autre affaire. Quand on voulait croiser un copain, on allait là où on savait qu’il traînait, on connaissait les habitudes de nos amis. Si quelqu’un n’était pas là où il devait se trouver, on s’inquiétait, parce que ce n’était pas normal. C’est triste aussi de voir disparaître les petits clubs à Los Angeles. Ces lieux étaient créés par des gens qui avaient tourné, qui comprenaient cette vie de musiciens. Ce sont des choses qui ne s’apprennent pas sur Google ni dans un bouquin.*” Et eux, en tant que musiciens d’expérience, quels conseils donneraient-ils à une éventuelle relève ? “*Rester fidèle à ce qu’on est et si le public ne pige pas ce que tu fais un jour,* dit Paz, *ça peut changer demain.*” “*Pas besoin de déménager,* ajoute David. *Restez où vous êtes. Faire partie d’une scène n’est pas indispensable, même si ça aide. Quand on est intéressant, on finit par se faire connaître.*” Et ne pas avoir de regrets, ça aide aussi, comme lorsque Paz évoque l’album sorti en 2019, avec sa tournée avortée au bout de cinq concerts à peine. “*Dommage, oui, mais j’ai une philosophie qui marche pour tout dans la vie. Quand tu perds quelque chose, fais en sorte que la prochaine soit encore meilleure. Je suis très excitée par ce nouvel album. Je sais qu’on a perdu le précédent, pareil pour la tournée, mais ‘Doggerel’ est meilleur. Ça change le karma.*” ★

Album “*Doggerel*” *(BMG)*

Vaughan Oliver

Pour la première fois depuis les débuts du groupe, la pochette du nouvel album des Pixies n’a pas été conçue par Vaughan Oliver. Ce dernier, designer et directeur artistique historique du label 4AD, avait depuis les débuts du groupe créé un univers esthétique sombre et étrange, fait de collages et de photos. Oliver étant décédé en 2019, c’est son comparse Chris Bigg, lui aussi passé chez 4AD, qui a conçu l’artwork et le logo de «Doggerel» en hommage à son ami disparu.

Photo DR

“La provoc de la provoc”

KENT RACONTE STARSHOOTER

Starshooter fut un météore qui enflamma le rock français en cultivant une rébellion résolument fun.

RECUEILLI PAR H.M.

KENT TERMINE SON NOUVEL ESSAI PAR UN LONG FINAL QUI DONNE SON NOM À L'ALBUM (“SCHERZANDO”) : il y évoque avec une nostalgie amusée et tendre sa jeunesse lyonnaise jusqu'aux débuts de Starshooter : “*Je change de blaze et je m'appelle Kent/ Et je deviens buteur d'étoiles*”. Quarante ans après qu'il a appareillé vers d'autres horizons en tant que dessinateur et chanteur solo, c'est l'occasion de l'inciter à se pencher sur l'épopée de ce groupe qui constitua, pour beaucoup de rockers, une alternative ambitieuse et crédible à Téléphone.

Un mytho

ROCK&FOLK : On entend parler de vous en 1977, mais votre histoire datait du collège.

Kent : Nous avons commencé en amateurs en troisième, en 1973. J'ai appris à jouer de la guitare à Jello, Phil tapait sur des fûts, notre premier ampli était fait de bric et de broc, avec un haut-parleur de foire. Nos influences étaient variées : du rock progressif, mais aussi Creedence Clearwater Revival, les Stooges et tout ce qui nous passait par les oreilles. Très vite, nous avons développé deux répertoires : l'un axé sur le rock progressif, sous le nom de Protostega Cryptocledus, et l'autre pour les boums, avec des reprises de morceaux de Status Quo, Roxy Music ou Au Bonheur Des Dames. Le déclencheur a été la fête du lycée en 1975 où nous avons fait un carton avec notre seconde version : Starshooter était né. Et la même année, nous avons découvert Dr Feelgood sur scène : ce groupe avait pratiquement le même matos que nous, et il jouait des morceaux simples et efficaces sans jamais se lancer dans des solos interminables. Après le concert, en rentrant sur ma mob, j'ai composé ma première chanson : “Inoxydable”.

R&F : La gestation a encore demandé plusieurs années…

Kent : De 1975 à 1977, ce fut le temps du rêve. Nous n'avions pas de message à faire passer, nous voulions juste éviter d'être comme tout le monde et avoir nos photos dans Rock&Folk ou Best. Je chantais majoritairement en un anglais pourri et, très vite, j'ai eu la volonté de m'exprimer en français pour les concerts : j'ai cherché des textes qui sonnaient du côté de Nino Ferrer ou Serge Gainsbourg, nous avons fait des emprunts à Ronnie Bird, à Jacques Dutronc, aux groupes de twist. Après le bac, j'ai opté pour le rock et la BD tout en bossant comme aide-magasinier, Jello était apprenti-bijoutier, les autres encore au lycée. On voulait que le groupe marche mais, à Lyon, il ne se passait rien : on démarchait les discothèques qui nous refusaient.

Photo Gaelle Astier-Perret-DR

"Il n'y a rien de plus chiant qu'un festival de rock aujourd'hui"

R&F : Comment décollez-vous enfin ?

Kent : J'étais à moitié en dépression car je me demandais où on allait. J'apportais mes planches de BD au compte-gouttes à "Métal Hurlant". Un jour, je tombe sur le rédacteur en chef, Philippe Manœuvre, et, à partir de là, on a connu un véritable conte de fées. Je lui parle de mon groupe. Il pousse un soupir désabusé. J'insiste : *"On est le groupe le plus rapide et on déteste les Stones !"* Je lui laisse une cassette, il me rappelle : *"Ça m'intéresse. Je prépare pour Rock&Folk un article sur les punks."* Il me demande une photo, on n'en avait pas. *"Vous êtes rock. Posez devant un mur de brique"*. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il nous cite peut-être comme un gag, car personne ne nous connaissait et le son de notre maquette était bien pourri, mais il publie la photo et notre contact. Le jour de la sortie de ce numéro qui nous remplit de fierté, un organisateur de concerts nous appelle pour jouer avec Jacques Higelin et nous prévient : *"Pas plus de trente minutes !"* Précision inutile : on ne pouvait pas jouer plus faute de répertoire. On se retrouve devant deux mille personnes assises en tailleur avec les cheveux longs, alors que les nôtres étaient très courts. Au troisième morceau, je ne peux résister : *"Debout, bande de nuls !"* Tout le monde se lève et c'est un triomphe. Higelin nous attend au bas de la scène avec des étoiles dans les yeux. Un gars qui l'accompagne vient nous voir : *"Vous avez une maquette ? Je peux vous aider."* Il me laisse un papier avec son nom et son numéro de téléphone. Comme il n'a aucune allure, on le prend pour un mytho. Le lendemain, j'appelle quand même, par acquit de conscience. " 'EMI Publishing, j'écoute' *: j'ai un choc.* 'Puis-je parler à Philippe Constantin ?'. *Second choc :* 'Vous voulez parler au directeur ?' " Quelques jours plus tard, on enregistrait nos maquettes dans un studio et il nous signait dans la foulée.

Une bouteille de lait sur l'ampli

R&F : Votre rapport au punk n'était-il que de circonstance ?

Kent : A Lyon, un disquaire indé (Musique Land) présentait les premiers disques de groupes de notre âge : Eddie And The Hot Rods, Ramones, Damned, Clash, Sex Pistols… Ils jouaient aussi mal ou aussi bien que nous, ils avaient le même langage, les mêmes préoccupations. On ne savait pas si on était punk, mais on se sentait proches d'eux d'une manière spontanée alors qu'on était en décalage par rapport à des rock stars, comme les Who, dans lesquelles on ne se reconnaissait pas. Dans le punk, on aimait l'énergie qui donnait envie de bouger, par contre on trouvait chiant ce que certains groupes véhiculaient, le rock-cuir, la déglingue, la came, et on a pris le contre-pied de cette image sombre en assumant la couleur et un esprit positif. On cultivait la provoc de la provoc. Ainsi, sur scène, on posait une bouteille de lait bien en évidence sur l'ampli.

R&F : Pourquoi avoir choisi les Beatles comme têtes de Turcs ?

Kent : Quand j'étais aide-magasinier, les radios m'énervaient à passer systématiquement un morceau des Beatles : *"Encore un groupe mort et pas nous !"*. "Get Baque" était une parodie du morceau des Beatles et une charge virulente qui s'attaquait surtout au système d'exploitation du mythe (*"On ne veut plus des Beatles et de leur musique de merde/ (…) Qu'ils crèvent !"*). Notre maison de disques a retiré le single de la vente quand elle a réalisé qu'elle distribuait également les Beatles et qu'on pouvait être attaqués pour plagiat. Maintenant, j'adore les Beatles qui ont été des précurseurs après le détonateur Elvis Presley : l'an dernier, j'ai réécouté toute leur discographie. Mais à l'époque, j'étais un ignorant, un chien fou qui en rajoutait car il fallait qu'on réussisse. Nos provocations n'étaient pas toujours heureuses : je n'assume plus toutes les conneries que j'ai faites. Mais on évoluait à la vitesse grand V et on n'était pas calculateurs. A l'Olympia, en 1978, j'ai vanné le public en rappelant que les fans de Gilbert Bécaud, eux, avaient cassé les fauteuils vingt ans plus tôt : quand j'ai vu arriver les bouts de fauteuils déglingués, j'étais aux anges !

Le public a tout cassé

R&F : Et puis cette provoc s'est retournée contre vous avec le second album ?

Kent : Si on avait eu un manager, par réalisme, il aurait voulu un second album dans la continuité du premier. Mais on était des éponges, on a vécu en direct l'arrivée de la new wave, du reggae, on appréciait le disco pour son efficacité à pousser les gens sur la piste de danse. On a donc suivi nos impulsions : on a pris le contre-pied du punk avec un slogan provocateur (*"Cette année, la jeunesse sera insouciante et sexy"*) et une pochette parodiant les images de mode, très éloignée de l'humour gaulois : ce ratage n'est pas passé. L'album a provoqué une polémique incessante. Notre tournée a été rythmée par des affrontements entre amateurs et détracteurs. Pendant un an, on en a chié : c'était un pugilat permanent, il n'y avait pas un concert où je n'étais pas obligé de nous justifier. Des bagarres éclataient dans les salles, des mecs déboulaient sur scène pour me balancer des projectiles. Le summum a été atteint aux Arènes d'Orange, quand Phil a dû être évacué sur une civière, le crâne ouvert par une canette.

Photo Gaelle Astier-Perret-DR

R&F : Aviez-vous de bons rapports avec vos collègues, auxquels vous étiez souvent associés ?
Kent : Higelin se méfiait de nous au départ, puis il nous a adorés et on l'a adoré. Il voulait qu'on l'accompagne sur scène : on a refusé car on aurait été incapables de jouer pour lui et on voulait tracer notre route. Avec Bijou et Téléphone, on se retrouvait souvent dans des festivals et chacun allait aux concerts des autres. J'étais un peu naïf, je croyais qu'on formait une grande famille, une nouvelle vague, et qu'on était tous dans le même bateau… On était potes avec les Bijou et on passait de bons moments avec eux. Avec Téléphone, c'était plus mitigé car ils n'aimaient pas partager : on n'était pas cul et chemise mais on buvait des coups ensemble. Musicalement, on avait plus d'affinités avec Bijou. Pour moi, Téléphone assurait mais n'avait pas coupé le cordon Stones/ Led Zeppelin… et c'est pour ça qu'ils ont beaucoup mieux marché que nous, car la majorité du public n'était pas en rupture par rapport à ces groupes phares !

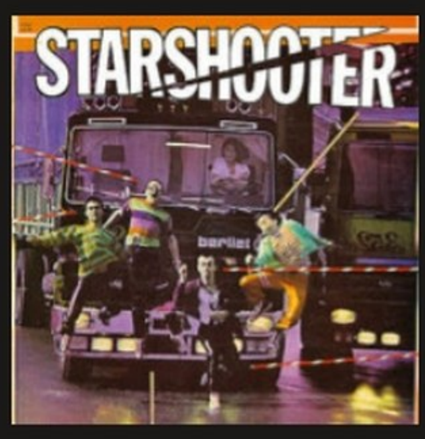
R&F : Quatre albums en quatre ans, sans compter les concerts : ce rythme intense ne vous a-t-il pas été préjudiciable ?
Kent : On n'a pas envie de prendre du recul quand on a vingt ans ! Le rythme actuel me gonfle. On vivait dans une euphorie bénéfique, il nous fallait en profiter. On ne voulait pas prendre de vacances. Notre meilleur souvenir de groupe, c'est la tournée de l'été 1981 avec France Inter, après la sortie du troisième album ("Chez Les Autres") : cinq semaines d'affilée à arpenter toute la côte Atlantique pour des concerts gratuits en plein air. On jouait cinq soirs par semaine et, après, on partait faire la fête dans les boîtes du coin… On donnait beaucoup de concerts, mais je trouvais que ce n'était pas assez. On prenait tout ce qu'on nous proposait, galas, animations... Je garde un très bon souvenir de la Fête de l'Olive à Draguignan : les organisateurs avaient installé un carré protégé devant la scène pour les officiels, le public était debout derrière mais je l'ai incité à passer les barrières, alors le carré a été balayé et les officiels se sont enfuis. Nous savourions le rock'n'roll dans ce qu'il avait de subversif et de dérangeant, comme lorsque nous avons joué dans la salle d'examen de la fac d'Aix-en-Provence et que le public a tout cassé. Vers la fin, les salles étaient plus adaptées, le son meilleur, auparavant on allait n'importe où et c'était bordélique, mais je garde la nostalgie de cet état d'esprit, de cette spontanéité, de cette euphorie. Il n'y a rien de plus chiant qu'un festival de rock aujourd'hui, car tout y est devenu routinier. On est dans le règne de l'industrie et dans l'industrialisation des esprits, et je ne m'y retrouve pas.

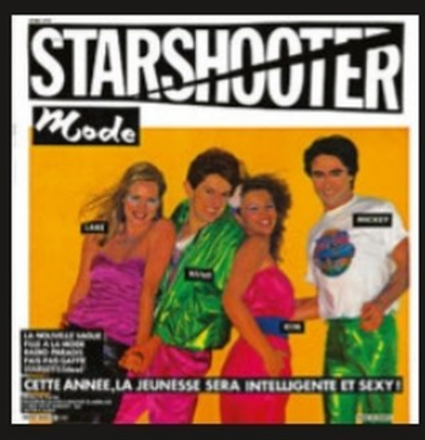
R&F : Le dernier album a-t-il été un échec ?
Kent : On était en fin de contrat et les enchères sont montées. CBS venait de cartonner avec Trust, leur directeur artistique nous adorait, il a proposé le plus gros chèque et on a signé car on avait besoin d'argent. Il voulait qu'on retrouve l'énergie de la scène avec un producteur anglais, on est allé à Londres travailler avec celui des Ruts et des Skids. Le résultat était plus dur, plus rentre-dedans, mais la campagne de promo fut démesurée, c'était trop, il n'y avait plus rien de rebelle et j'étais gêné. D'ailleurs, ça nous a desservis. L'album "Pas Fatigués" a eu de très bonnes critiques mais n'a pas marché, faute d'un titre phare. C'est un OVNI et mon préféré, mais il n'était plus fun du tout et il correspondait à la fin d'une époque… Dans la foulée, on a tourné pendant six mois, le tour support nous offrait d'excellentes conditions, mais la fatigue se faisait sentir, et une certaine lassitude aussi. On a décidé de s'offrir un break de six mois et je suis parti au Cameroun faire un reportage dessiné pour "Métal Hurlant". À mon retour, j'ai enregistré mon premier album solo avec les chansons qu'on n'avait pas gardées car elles n'étaient pas assez rock. A l'automne 1982, on est reparti en tournée et on a joué dans dix casernes allemandes sur des plateformes de camions militaires. Puis on a repris les répétitions, mais le ressort était cassé. Au début, nous étions une bande de potes, mais là, nous avions vingt-cinq ans, nos vies et nos préoccupations étaient différentes. J'étais très mal mais je ne savais pas le dire : alors je l'ai écrit et j'ai placardé mon texte sur la porte du studio. Ils l'ont lu. Phil a déclaré : "*On est d'accord.*" Il n'y a pas eu de discussion. ★

Roman *"Peine Perdue" (Le Dilletante)*
Album *"Scherzando" (At(h)ome)*

Inoxydables

4 ans. 4 albums. Discographie *intelligente et sexy*, en commençant par la fin. Qui ne saute pas n'est pas Lyonnais ?





Le dernier album (“Pas Fatigués”, 1981) est certainement le mieux enregistré : les guitares sont cinglantes, les rythmiques impeccables, il bénéficie d'un gros son, d'arrangements chiadés, et d'un beau final reggae (“Fatigué”). Mais, malgré des moments plaisants, aucun morceau ne s'impose avec évidence par sa force mélodique, et les textes sont plutôt amers et sombres. L'avant-dernier (“Chez Les Autres”, 1980) renferme de véritables réussites en s'aventurant du côté des rythmes exotiques (“Congo Be Bop”), du reggae (“Sagaies”) ou de la chanson swing (“Louis, Louis, Louis”), mais il est trop inégal et donne l'impression de s'éparpiller dans de multiples directions. Starshooter n'a jamais été aussi percutant que sur ses deux premiers albums, quand, bien chapeauté par Michel Zacha, il prenait le parti pris de l'insouciance iconoclaste, de la frénésie fun et de la provocation assumée. “Starshooter” (1978) reste un modèle inégalé de punk à la française : morceaux concis, rythmiques frénétiques, paroles percutantes, petits brûlots torrides (“Quelle Crise, Baby”, “Betsy Party”), hymne syncopé (“35 Tonnes”), reprise judicieuse (“Le Poinçonneur Des Lilas”). Et “Mode” (1979), tant décrié à l'époque, est porté par une énergie rutilante et décomplexée qui ose tout, même le slow lacrymal (“Starlette”), et réussit parfaitement le mariage entre musiques de danse irrésistibles (“Ma Vie C'est Du Cinéma”, “Nouvelle Vague”), flambées rock incandescentes (“Fais Pas Gaffe”, “Mon Speed C'Est L'Amour”) et refrains pétillants (“Fille A La Mode”, “Loukoum Scandale”, “Congas Et Maracas”).
H.M.

Photo Philippe Gras/ Dalle

THIS GATE
SHILLINGS

En vedette

“ Notre façon
de faire du rock en 2022”

SUEDE

Et de neuf albums pour ce groupe précurseur de la britpop (malgré lui) devenu un vétéran du circuit, mais qui continue à aller de l’avant. **“Autofiction”** lui donne l’occasion de lâcher les chiens dans le jeu de quilles d’une époque compliquée, où le rock n’appartient plus qu’à ceux qui, avec élégance et opiniâtreté, en font encore.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Photo DR

SUEDE

DEPUIS LA FIN DU SIÈCLE DERNIER, LES RENDEZ-VOUS AVEC BRETT ANDERSON SE SUIVENT SANS SE RESSEMBLER. Les seules constantes sont sa disponibilité, la qualité des propos qu'il tient et son apparente volonté de retourner tous les rochers, le moindre caillou. On a beau avoir préparé des questions, on sait qu'elles ne seront qu'un vague guide. Car si la carrière de Suede a des allures de saga, Anderson ne compte pas y mettre un terme de sitôt. Les contours poreux de la réalité, les parents montés au ciel, l'âge et le temps qui presse, le dédoublement de la personnalité et le sens des chansons ne sont pas des sujets qu'on aborde fréquemment avec les musiciens actuels.

Aux funérailles

ROCK&FOLK : Lors de votre passage à la Salle Pleyel en mai dernier, peu de gens filmaient, comme si votre public tenait à ne rien perdre du spectacle, à ne rien mettre entre lui et vous.

Brett Anderson : Oui, et je peux vous dire que c'est appréciable car on a parfois l'impression que ceux qui sont accros au téléphone portable ont besoin de vivre des expériences à tout prix, puis de les montrer aux autres. S'ils vont quelque part sans filmer, ils n'ont pas l'impression d'y être allés ! Le plus terrible quand on est vaguement connu, c'est quand un fan demande un selfie, et que la personne qui est à côté de lui, qui ignore totalement qui vous êtes, en réclame un également. Elle a dû se dire : *"Oh lui, là, il a une bonne tête de célébrité. Je ne sais pas qui c'est, mais dans le doute, je vais essayer d'avoir ma photo avec lui."* C'est dingue !

"Suede est apparu dans les années quatre-vingt-dix, une époque anti-artifice, tout le contraire de la décennie précédente qui était celle de la falsification de l'image"

R&F : Une autofiction, c'est une autobiographie avec des passages de fiction…

Brett Anderson : J'aime beaucoup ce titre car il résume très bien l'album, mais aussi tout ce que j'ai pu faire jusqu'à maintenant. Quelque part, j'ai souhaité livrer quelque chose de plus brut, de plus cru, une sorte d'instantané de ce que je suis aujourd'hui, un homme de cinquante-quatre ans. C'est une sorte de déclaration, véritablement honnête, mais avec des éléments de fiction. Je pense d'ailleurs que toute création artistique, même si elle est voulue autobiographique au départ, devient une autofiction par la force des choses, et en grande partie parce qu'elle est stylisée. C'est évidemment valable pour une peinture ou un film, ou une histoire… Dans "Le Seigneur Des Anneaux", Tolkien a mis de nombreux éléments issus de la réalité de son époque. Ce que j'ai à tout prix voulu éviter, c'est d'écrire comme si j'avais encore vingt-cinq ans, d'enregistrer un disque dans la veine de notre premier, de parler de la romance de la ville, de tout ce qui m'obsédait quand j'étais jeune ; j'ai voulu que celui-là soit plus sombre, plus austère. C'est d'ailleurs quelque chose qui s'exprime également à travers le noir et blanc du visuel de la pochette. Dans les textes, je parle de ma vie, de ma relation avec certaines personnes, mais aussi de mes craintes… C'est une erreur de penser que quand on vieillit, tout devient plus confortable, qu'on est mieux installés dans la vie, qu'on est plus à l'aise avec soi-même… En vérité, il y a de nombreux challenges et, le temps passant, il arrive qu'on ait moins de choses à dire. Pour parvenir à écrire à mon âge, il faut être fasciné par les frictions que génère le fait d'avancer dans la vie. Si je me mettais dans la peau d'un homme de soixante-dix ans, je n'aurais pas envie d'écrire que j'emmène mes petits-enfants au zoo ; j'évoquerais ma paranoïa et cette zone sombre qu'implique le fait d'avoir cet âge-là.

R&F : Très peu d'albums de rock démarrent par une chanson qui parle de la mère disparue…

Brett Anderson : En vérité, c'est davantage à propos de la perte d'un être cher que d'un deuil. Je ne voulais pas que ce soit triste, mais plutôt une sorte de célébration. Ce titre est un peu un compagnon de "Life Is Golden" sur l'album précédent : je m'y adressais, en tant que père, à mon fils. Dans "She Still Leads Me On", c'est moi qui suis le fils qui s'adresse à sa mère. Et le message est vraiment simple : le fait qu'une personne soit morte ne signifie pas qu'elle ne fait plus partie de votre vie. Elle peut rester un exemple et continuer à vous guider dans l'existence. C'est une présence sur laquelle on peut toujours compter, j'aime beaucoup cette idée que la mort n'est pas la fin. C'est quelque chose de religieux de croire à la vie après la mort, mais c'est aussi une métaphore, et c'est de cela que traite cette chanson.

R&F : Se remet-on jamais de la mort des parents ?

Brett Anderson : Vous parlez à quelqu'un qui n'est même pas allé à l'enterrement de sa mère. J'étais bien trop détruit pour faire face à cette réalité-là. Depuis, je dois vivre avec ce poids et ça n'est pas évident… "The Next Life" sur notre premier album était un hommage similaire. Lorsqu'on doit affronter ce type d'épreuve, la société s'attend à ce qu'on agisse d'une certaine manière et en veut à ceux qui procèdent autrement. Il faut aller à l'hôpital au chevet des parents malades, il faut aller aux funérailles… Mais en fait, il y a d'autres façons de faire face à ces situations et de montrer aux gens qui nous étaient chers qu'on les aime encore.

Une bouffée de jeunesse

R&F : Lors de notre dernier entretien, on avait abordé l'avenir, pas reluisant. Il ne s'est pas beaucoup arrangé depuis 2018…

Brett Anderson : Avoir des enfants oblige à être optimistes. On n'a pas envie de les voir vivre dans un monde désespéré et complètement cassé. Il faut leur laisser entrevoir la lueur au bout du tunnel. On constate que l'avenir fait toujours peur aux gens âgés, mais les jeunes, mieux équipés pour l'affronter, pensent qu'ils s'en sortiront. Et je doute que ce futur-là soit plus terrifiant pour les jeunes d'aujourd'hui qu'il ne l'était pour ceux des générations précédentes. La plupart d'entre

Photo DR

Les contes d'Anderson

Neuf albums studio (le plus récent est chroniqué en pages Disques) en près de trente ans, c'est une quantité plus que raisonnable pour un groupe qui a survécu, très tôt, au départ d'un membre clef, puis aux périodes de creux qui, en fait, étaient de récupération. Pour ceux qui désireraient creuser le sillon, les cinq premiers albums du groupe ont été réédités par Demon en 2011, avec moult bonus (également proposés sur des compilations), et parmi les live, celui au Royal Albert Hall de 2015, en édition coffret limitée (à deux milles exemplaires), reste le plus prisé.

"Suede" *(1993)*

Il y a des classements des meilleurs disques rock de 1993 dans lesquels celui-ci n'est même pas mentionné. Pourtant l'année en question, certes riche, pourrait être résumée à cette seule déflagration, précédée par trois singles qui avaient mis le feu aux fans qui s'ignoraient jusqu'alors et à la presse blasée. Nos collègues rosbifs allaient parler de britpop pour la première fois en se fourrant le doigt dans l'œil puisque ce premier album vole bien au-dessus du genre en question. Du glam, un peu des Smiths, des refrains bandants, de la pose et des concerts aux allures de pétards à mèches, Suede s'autoparachutait au sommet de sa propre légende sans effort apparent. La grande classe, d'entrée de jeu.

"Dog Man Star" *(1994)*

La légende : suite et première fin. Pendant l'enregistrement à Master Rock (là où clignotait la fameuse console Focusrite…), le torchon brûle entre Brett Anderson et le guitariste Bernard Butler. Il ne termine pas l'album, mais le marque de son empreinte de géant du manche à cordes ("We Are The Pigs", "The Wild Ones", "Still Life"). Baroque, épique, hystérique par moments, ambitieux certainement, "Dog Man Star" allait alerter la presse américaine (le groupe s'appelle London Suede outre-Atlantique), mais sa désintégration momentanée fera craindre le pire aux fans britanniques.

"Coming Up" *(1996)*

Deux années de silence, puis renaître de ses cendres. C'est le pari insensé que Suede a réussi en enrôlant deux nouvelles recrues en plus de Mat Osman (basse) et Simon Gilbert (batterie) : Neil Codling — avec son bel air de ne pas y toucher — aux claviers et Richard Oakes, guitariste de dix-sept ans au moment des faits, qui jette de la poudre électrique sur les dix chansons de l'album. Dix singles pop'n'roll en puissance (cinq seront extraits du disque) aux riffs, refrains et thèmes plus accrocheurs que des chauves-souris dans les cheveux.

"Head Music" *(1999)*

Exit Ed Buller qui a produit les trois albums d'avant, place à Steve Osborne (il vient alors de travailler avec U2 et Placebo). Souvent considéré comme inférieur aux précédents, "Head Music" est un disque un peu rongé de l'intérieur (par des problèmes de santé et d'addiction), mais il recèle deux des plus belles ballades du groupe ("Everything Will Flow" et "Down"), ainsi que l'irrésistible "She's In Fashion", un arbre qui allait cacher le reste de la forêt.

"A New Morning" *(2002)*

C'était il y a vingt ans, et certains ne croyaient déjà plus en Suede. L'erreur est humaine, mais à ce point, c'était obscène. "A New Morning" avec Stephen Street et John Leckie aux manettes, aurait dû remettre les pendules à l'heure, sauf que Brett était déjà ailleurs. Impériales, fières comme des proues de drakkar dans la tempête, "Positivity", "Obsessions" et l'épatante "Lost In TV", dont la dentelle des arrangements rappelle celle de Calais, n'allaient pas empêcher le groupe, après avoir constaté un fléchissement dans les charts, de tirer le rideau rouge sur ses premiers exploits.

"Bloodsports" *(2013)*

Durant la décennie où Suede s'est tu, le comte Anderson s'est exprimé à travers quatre albums solos relativement introspectifs qu'il a eu le courage de défendre dans le plus simple appareil (au piano, à la guitare sèche) et des salles souvent exiguës. Marquant le retour d'Ed Buller à la production, "Bloodsports" témoigne d'une vitalité retrouvée, mais également d'une belle maturité sur le plan du songwriting. Ayant passé l'âge de céder à la facilité, Suede laissait la place au style et à une certaine forme d'assurance formidablement incarnée par "It Starts And Ends With You", cosignée par Brett et Ed Codling, autrefois décoratif, et dès lors partenaire particulier.

"Night Thoughts" *(2016)*

Non, il ne s'agit pas là d'un concept-album, et pourtant Suede a tout mis en œuvre pour qu'on le croie. D'ailleurs, à sa sortie, "Night Thoughts" était accompagné d'un film, projeté sur scène lors de la tournée, le groupe se produisant derrière l'écran. Plus encore que son prédécesseur, le disque est impressionnant par la maîtrise de leur sujet dont font preuve les cinq musiciens. Loin d'être rentrés dans le rang, ils évoluent désormais dans leur propre univers et, reliées entre elles, par un fil d'ariane translucide, les chansons constituent un tout, parfois épique, souvent majestueux et toujours audacieux, à l'image de l'impressionnant titre d'ouverture : "When You Are Young".

"The Blue Hour" *(2018)*

Alan Moulder, avant tout un mixeur (The Charlatans, Foo Fighters, Nine Inch Nails…), passe à la console pour ce troisième album du groupe de la seconde décennie des années 2000, signe qu'il est bel et bien revenu aux affaires. Conscient de son impact sur un public dont la frange renouvelée, à chaque tournée, s'ajoute à celle des fans de la première heure, Suede s'aventure dans le grand bleu et remonte des profondeurs ivre de sensations parfois extrêmes. Paradoxalement, la production luxuriante contribue à exprimer une forme avouée de vulnérabilité, morale et physique, que Dorian Brett, dont la voix et la plastique sont d'inoxydables objets de désir, chante sans la déplorer, mais en la sublimant.

Photo DR

eux se disent : *"Bon, allez, on fonce, on vit, on verra bien."* Ce qui fait surtout peur aux vieilles générations, c'est le changement, et le moins qu'on puisse dire, c'est que le monde a beaucoup changé depuis une vingtaine d'années.

R&F : L'âge, le temps qui passe, ce sont des sujets qui hantent… En revanche, dans "15 Again", vous leur adressez un pied de nez…
Brett Anderson : C'est comme un sursaut. On a beau assumer son âge, il peut arriver que monte en nous une bouffée de jeunesse, et c'est de ça dont je parle dans cette chanson. Parfois, on se dit que l'âge n'est qu'un chiffre. Après tout, la jeunesse est d'abord un état d'esprit. "15 Again" est sans prétention et j'aime ça. On peut approcher un album de manière très cérébrale, mais souvent la simplicité permet d'en agrandir le spectre. Simplicité n'est peut-être pas le bon mot, car ça sous-entend une forme de limitation. En l'enregistrant, je n'avais pas la prétention que le disque soit particulièrement intelligent, mais par contre, j'ai voulu qu'il soit propulsé par une sorte d'énergie primale, qu'il capture notre rage. Je sais que beaucoup d'amateurs de notre musique considèrent qu'il y a énormément de différence entre Suede sur disque et en live. Il était important qu'on retrouve un peu de cette folie des concerts. Vous savez ce que c'est, parfois, en studio, on passe des heures sur le son de grosse caisse alors qu'on devrait essayer avant tout de capter l'essence de ce qu'est le groupe.

R&F : Sur scène, d'ailleurs, vous n'avez pas besoin de porter une tenue particulière pour vous glisser dans la peau d'un autre…
Brett Anderson : Oui, je sais qu'en live, je peux devenir quelqu'un d'autre, et c'est d'ailleurs assez effrayant *(rires)*. Le fait est que dès que je grimpe sur les planches, c'est comme si quelqu'un d'autre s'invitait en moi. J'adore ça et, en vérité, au risque de paraître un peu superficiel, je dois avouer que cette personne m'a vraiment manqué pendant deux ans. La pandémie m'a fait réaliser à quel point cet autre était important pour moi. Pour que je sois véritablement moi-même, il faut que je laisse cette personne sortir de moi de temps en temps. Et je crois bien qu'en vérité, je suis plus à l'aise avec elle aujourd'hui que par le passé. En fait, quand on débute, on façonne un peu un personnage pour soi-même, sans comprendre que les médias sont aussi en train de s'en créer un d'après la vision qu'ils ont de vous. Evidemment, je pense à des artistes comme David Bowie, Bob Dylan et, d'une certaine manière, John Lydon, le genre que j'aime. Suede est apparu dans les années quatre-vingt-dix, une époque anti-artifice, tout le contraire de la décennie précédente qui était celle de la falsification de l'image. Et donc, avoir démarré dans les années quatre-vingt-dix, quand tout paraissait plus authentique, a fait que j'ai essayé d'être moi-même. Mais avec le temps, je suis bien conscient d'avoir créé un double.

R&F : Ça vaut pour tous ceux qui montent sur scène, non ?
Brett Anderson : Oui et aussi pour ceux qui marchent simplement dans la rue… D'une certaine manière, on passe la journée, et donc la vie, à jouer des personnages. Lorsqu'on va à une soirée, on est différent de celui qu'on est lorsqu'on reste à la maison à regarder la télévision. La scène produit un effet de loupe sur la personnalité de l'artiste et, avec le temps, celui que je suis en live devient de plus en plus réel. Dans le même temps, le Brett Anderson de la vie de tous les jours est de plus en plus éloigné de celui qui évolue sur scène. Et ça n'est pas plus mal car je ne voudrais pas vraiment qu'il fasse partie de mon quotidien *(rires)*. Je ne tiens pas à être un de ces chanteurs qui sont devenus leur personnage et qui vieillissent comme ça. J'en ai vu et je ne pense pas qu'ils soient très heureux. Quelque part, ils se sont fait voler leur vie par leur personnage. Quand je vais chercher mes enfants à l'école, celui que je suis sur scène est à des années-lumière.

Notre disque punk

R&F : Que vous inspirent ces livres qui prétendent expliquer les chansons, signés par des auteurs qui n'ont jamais échangé un mot avec leur sujet ?
Brett Anderson : Mon point de vue, c'est qu'aucune œuvre d'art n'a qu'un seul sens. Je considère que ce que l'artiste a voulu mettre ou signifier dans telle ou telle œuvre n'est qu'un point de départ. Je découvre souvent de quoi traite une chanson après l'avoir terminée, et il m'a parfois fallu des années pour savoir exactement de quoi parlaient certaines. Mais lorsque l'artiste finit par lâcher sa chanson, ce qu'il doit faire à tout prix, elle peut avoir autant d'interprétations qu'elle a d'auditeurs, chacun y entendra ce qu'il veut. Adolescent, j'ignorais de quoi parlaient la plupart des morceaux que j'aimais. Pour celui qui écoute un disque, un des plaisirs est d'y entendre ce qu'il souhaite. Décider de quoi parle exactement une chanson, c'est comme tuer un papillon. Vous savez, une de mes citations préférées est de Francis Bacon. Il a dit : "*Le travail de l'artiste est toujours d'approfondir le mystère.*" Ce n'est pas son rôle que d'expliquer, ni celui du public de livrer une interprétation définitive de l'œuvre.

"Je ne tiens pas à être un de ces chanteurs qui sont devenus leur personnage et qui vieillissent comme ça"

R&F : On ne va se quitter sans parler du morceau qui clôt "Autofiction". Vous y chantez que le salut vient de la lobotomie.
Brett Anderson : "Turn Off Your Brain And Yell" aurait d'ailleurs pu également être le nom du disque. Larguez les amarres et appréciez l'instant présent ! C'est le premier album de Suede qui ne se termine pas par une ballade, et ça en dit long sur notre état d'esprit. Bon, il y a de grandes chances que ça ait uniquement de l'importance pour moi et quelques fans, mais c'est le genre de constat que je considère comme important, un pas dans une direction que je trouve intéressante. Il ne faut surtout pas être tributaire de ce que les fans attendent. C'est un peu comme les politiciens : lorsqu'ils prennent des risques, ils savent qu'ils ne plairont pas à tout le monde. L'artiste doit montrer le chemin, mettre le public au défi de continuer à aimer son œuvre au risque de l'emmener dans une direction qui n'est peut-être pas celle qu'il escomptait. Tant qu'on fera ce qu'on a à faire avec passion, en étant inspiré, en faisant preuve d'engagement, les amateurs de Suede suivront. C'est en montrant qu'on croit en notre travail, qu'on gagne le respect des fans. "Autofiction" est notre disque punk. Pas "un" disque punk, mais c'est notre façon de faire du rock en 2022. Ça ne sonne pas comme les Sex Pistols, mais il y a dedans quelque chose de leur esprit. C'est en tout cas ce que j'ai tenu à y mettre. ★

Album *"Autofiction" (BMG)*

“Récupérer la collection de perruques de Phil Spector”

COMELADE

De A à Z

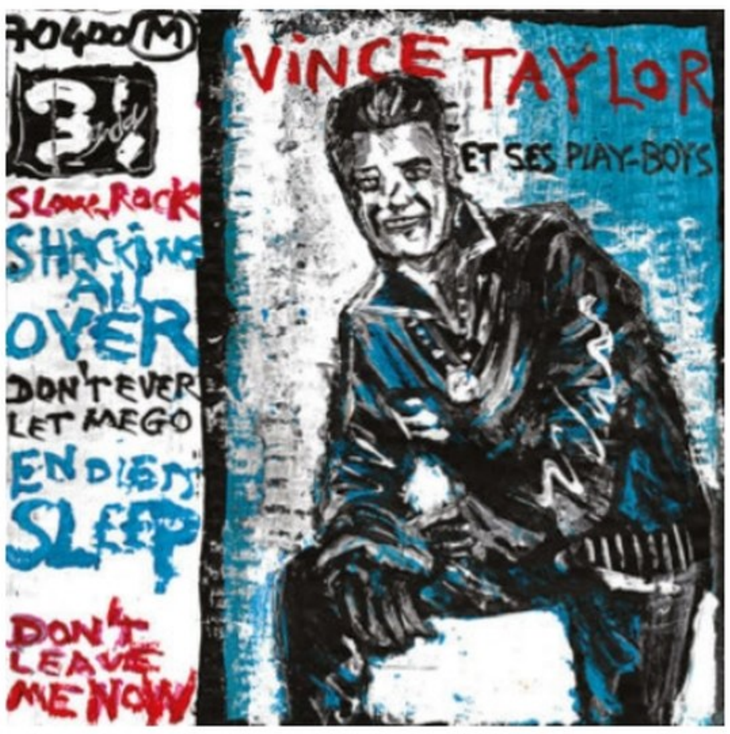
A l’occasion de la sortie de son nouvel album, **“Le Non-Sens Du Rythme”**, Pascal Comelade nous livre en exclusivité un abécédaire illustré pas piqué des hannetons.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

ON ARRIVE CHEZ COMELADE AVEC UNE PETITE LISTE D’ENTRÉES, CLASSÉES DE A À Z, QU’ON A PRIS SOIN DE PRÉPARER. Mais depuis qu’on lui a annoncé vouloir faire un abécédaire, il s’est pris au jeu et a lui-même préparé ses entrées… Tant mieux, elles sont bien meilleures que les nôtres ! Certes, on se demande un bref instant à quoi on sert, alors que le musicien, grand lecteur de Rock&Folk devant l’éternel, se livre à cet exercice fantasmé par tous les artistes : faire à la fois les questions et les réponses. Si on ajoute qu’il nous offre également les illustrations de cet article, et les photos, prises par sa fille Claudia, on se retrouve de notre côté en plein fantasme de journaliste : ne rien faire du tout !

A Rock allemand

Cette année, quatre-vingts pour cent de ce que j’écoute, ce sont des standards dudit rock allemand : Amon Düül, “Disaster” et l’album noir, une espèce de transe de batterie assez étonnante ; Guru Guru, l’album orange ; Agitation Free ; Popol Vuh, “In Den Gärten Pharaos”. J’en suis là ! Et la trilogie : Can, Faust, Neu!. Neu!, c’est une des grandes influences enfouies, “Hallogallo”, je l’ai dans les oreilles depuis mille ans… Can, je les ai vus plusieurs fois en concert, et j’ai eu la chance de côtoyer Jaki Liebezeit. Reste Faust. Après ces réécoutes, je suis convaincu que Faust est le groupe le plus important de la fin du siècle. Le contenu musical, cinquante ans après, m’a fasciné. Enormément de groupes parlent de Can, de la transe, de la percussion, de la répétition, de la durée… De cette espèce de chose en phase avec des productions actuelles, techno, electro. Mais Faust va bien au-delà, et n’est pratiquement jamais cité en référence.



B Bel Canto Orquestra

On a monté cet orchestre à Montpellier en 1983, avec Pierre Bastien, que j’avais rencontré grâce à Jac Berrocal. Il était à la contrebasse sur le fameux titre de Berrocal avec Vince Taylor, “Rock N’Roll Station”, où Jac joue de la bicyclette. Dans cet orchestre, il y a eu toutes sortes de gens. De 1983 à 2019, plus de cent individus sont montés sur scène, du type qui joue du triangle à contretemps à des musiciens virtuoses. Il suffisait d’accepter la situation : on ne répète pas, ça ne parle pas, c’est de l’instrumental, il n’y a pas de vedette, pas vraiment de solos. Une pratique très directe de la musique, spontanée, instantanée. On va dire que c’est de la musique répétitive bordélique. Il n’y a jamais eu de disque du Bel Canto. Je monte, je joue, je ne fais pas de spectacle, et je m’en vais. Pourquoi vouloir le reproduire ? Le plus important pour moi, c’est la situation.

Photo Claudia Comelade-DR

ALTO
TX212
600 W
600 W

C Collages

J'ai fait des collages avant de faire de la musique. La musique, j'ai commencé très tard, en 1974, à presque vingt ans. Mais j'ai toujours fait des petits dessins à la con, des collages, je continue à en faire. Il n'y a aucune régularité et surtout, je ne me présente pas comme un artiste, un peintre ou ceci cela. Les références : les vignettes Panini, les graffitis de chiottes, les conneries comme ça... Et la bande dessinée.

D Drogues

Victor Nubla est un des premiers musiciens que j'ai connus, vers 1972, un précurseur dans l'électronique. En 1986, on a enregistré un album. On n'a pas eu les sous pour fabriquer le vinyle, donc on l'a mis de côté. C'est de l'electro. Vers 2002, on l'a sorti à cinquante copies, dans une boîte, numérotée, signée, avec des trucs à l'intérieur, des Polaroid, etc. On a dit : "*On ne va pas le vendre, on va l'échanger contre du comestible.*" C'était le début d'Internet.

Victor a passé l'annonce. On a eu une centaine de propositions, la quasi-intégralité du monde musical underground de Barcelone. Et sur les cent, quatre-vingts proposaient tous types de drogues. Je l'ai imprimé, c'est un document sublime. Il y a le nom du mec : "*Je vous propose ça.*" De l'opium, de tout... On a écoulé les cinquante copies. Voilà une anecdote que je n'avais jamais racontée.

E Exotica

J'ai fait une tournée de cinq ou six dates en 2012, avec un orchestre traditionnel de Birmanie — ça ressemble au gamelan balinais, en beaucoup plus agressif — en costumes, sur un répertoire de reprises de Bob Dylan... En instrumental ! Ils m'envoyaient des musiques, je ne savais pas de quoi il s'agissait. Après, je recevais un courrier qui disait, c'est "All Along The Watchtower"... Je n'ai pas d'enregistrement. Pour moi c'est inqualifiable, dans le bon sens du terme.

PASCAL COMELADE DE A À Z

F Films

Je n'ai jamais fait de musique de film de ma vie ! Les trois situations les plus proches : deux très longs films avec un ami serbe, Boris Mitic, qui a utilisé énormément de musique à moi, en 2011, "Goodbye, How Are You ?", et l'an dernier, "In Praise Of Nothing". Il a enregistré Iggy Pop, qui parle sur la musique... C'est quand même assez gratiné. Un peu comme les Birmans ! Puis Leslie Krims, le grand photographe, a fait un montage qui couvre une trentaine d'années de ses photos, que j'ai mis en musique, "An Idiosyncratic Sampling". Enfin, le dernier en date, dont un extrait figure dans le disque, "Je Ne Veux Plus Y Aller, Maman", d'Antonio Fischetti, sur ses rapports avec Elsa Cayatte, la psy de "Charlie Hebdo" qui s'est fait flinguer en 2015... Moi, ce qui m'intéressait, c'était de faire la suite de "Musique Pour Films", volume 12 ou je ne sais combien.

G Guitaristes

Je constate qu'à partir du disque que j'ai fait avec Lionel Limiñana, "Traité De Guitarres Triolectiques (A L'Usage Des Portugaises Ensablées)", sur les trois suivants, il y a énormément de guitaristes. Et sur le dernier, c'est de l'ordre de la caricature, il y a presque un guitariste invité différent par morceau : Xarim Aresté, déjà présent sur les disques antérieurs ; Martin Daccord, le premier guitariste des Limiñanas ; Léo Estalles, que je ne connaissais pas ; Tony Truant, un vieux collègue ; Lalo Lopez, un excellent guitariste barcelonais... Sinon, le guitariste avec lequel j'ai le plus collaboré, c'est Richard Pinhas, on ne s'est pas perdu de vue depuis 1974. L'autre avec qui j'ai beaucoup aimé travailler, et c'est nouveau pour moi, c'est Lee Ranaldo, de Sonic Youth.

H PJ Harvey

Il y a eu à Montpellier une très belle expo Courbet, au Musée Fabre. J'ai acheté le catalogue et il y avait un tableau de 1854, "L'Amazone". J'ai fait un scan et je lui ai envoyé. Elle m'a répondu : "*Oui, bon...*" C'est tout à fait étonnant. Sosie intégral.

I Images fantômes

C'est le titre français de la performance de Miquel Barcelo, "Despintura Fonica". Ça se passe en deux parties. La première, rythmique : Miquel peint sur une très grande toile. C'est le principe de l'encre sympathique : quand il s'arrête, on entre dans la deuxième partie musicale, j'accompagne la disparition de la peinture, tout ce qu'il a fait commence à s'évaporer... Ce qui est intéressant, c'est que pendant le processus de disparition peuvent apparaître d'autres formes. Suivant la température ambiante, ça peut prendre entre cinq et quarante-cinq minutes. C'est le hasard intégral. Il reste assis à côté de moi et regarde la disparition, les gens aussi. Ça peut être très déstabilisant.

J Jazz

Pour parler des concerts. Je n'écoute plus de jazz... Mon tout premier, c'était Memphis Slim. Et l'autre, Léo Ferré accompagné par Paul Castanier. A l'époque, il y avait très peu de concerts et Léo était un des types qui jouaient le plus en province. Ça a dû me marquer. Memphis Slim et Paul Castanier. Le piano. Sinon, Anthony Braxton à Montpellier, au Grand Odéon, dans l'après-midi : deux spectateurs ! Et le type a joué deux heures, free, seul avec un joueur de tuba... Enfin, grandiose, Sun Ra à Nîmes : l'Arkestra, avec les capes en satinette, qui fait le tour des arènes en chantant "Space Is The Place" ! Le public jazz n'a pas trop aimé...

K Krazy Kat

La BD, c'est une grande obsession. Mais je ne vais pas balancer cinquante noms, quel intérêt ? S'il faut en isoler une, c'est celle-là, parce qu'elle est totalement absurde. Un truc de 1916, un non-sens intégral. Krazy Kat, le chat, avec la souris, Ignatz, qui lui jette des briques à la gueule en permanence. Et des jeux de mots tordus. Ça a été réédité en quatre ou cinq volumes, c'est très beau.

L Bela Lugosi

C'est un titre de l'album, "Apparition Du Visage De Bela Lugosi Sur Une Tranche De Salami". Enormément de titres font référence à des personnages avec lesquels je me sens des accointances. Bela Lugosi, c'est le premier Dracula, c'est Tod Browning, qui a fait "Freaks", "L'Inconnue" avec Lon Chaney qui joue de la guitare avec les pieds... C'est la chaîne de l'amour !

M Montpellier

A Montpellier, entre 1974 et 1983, je suis dans cette espèce de procédé obsessionnel avec le son continu. Au début, tout seul, avec deux appareils à cassette et un Revox. Un truc inqualifiable. Mon premier album, à la gravure, la bande a explosé. Littéralement. Le deuxième, le courant a sauté. Parce qu'à un moment donné a surgi une fréquence basse inattendue, dégueulasse. Je ne me suis jamais intéressé à la technique. Un jour, je rencontre Armand Miralles, qui s'occupait d'une très belle galerie d'art où j'ai fait mes premiers concerts, où il y a eu les premières performances de Robert Combas et la deuxième expo de Barcelo. Après, les concerts commencent à arriver, celui des Flamin' Groovies, organisé par Robert Frances, qui tenait un magasin de disques, et celui des Cramps, où il y avait beaucoup de figures locales qui ont ensuite monté des groupes, OTH, Les Sheriff, Les Vierges, peut-être la scène rock la plus importante du sud de la France à l'époque. L'autre personnage important, c'est Patrick Chenière, le Général Alcazar, avec qui j'ai beaucoup collaboré. Et Laurent Sinclair, de Taxi Girl, qui a vécu à Montpellier, avec qui j'ai enregistré. La seule trace qu'il me reste, c'est une version d'un titre de Soft Machine, "Memories", enregistrée chez moi avec un piano droit, au-dessus d'un arrêt de bus. On entend le bus, c'est ignoble...

N Nothing

Le "R" de Rien était pris. Pour la phrase de Max Stirner, qui a écrit "L'Unique Et Sa Propriété" : "*J'ai basé ma cause sur Rien*". J'aime beaucoup. Ça évite de faire des discours.

O Grandes Ondes

Ma culture musicale, je l'ai faite à la radio, dans les années 1970. Mes parents n'avaient pas la télé. Tout petit, j'écoutais le hit-parade de Radio Andorre... Il y avait de tout : Creedence, Led Zep et la chansonnette française. A un moment, tu évacues certains trucs... Après le rock, je découvre les répétitifs américains via les émissions de Daniel Caux. Et le Pop Club de José Artur, les concerts en direct. J'ai gardé très longtemps en cassette un concert entier de Can, et un truc extraordinaire, une soirée avec Federico Fellini et Nino Rota. Cette cassette... Je l'ai donnée à José Artur, sans avoir fait de copie ! Enfin, totalement lié à la musique répétitive : le vibraphoniste

"Le public jazz n'a pas trop aimé..."

PASCAL COMELADE DE A À Z

du Jeu Des Mille Francs. Tous les midis chez mes grands-parents : *ting, ting, ting... tong ting tung*. Une fois, je l'ai vu en vrai, le type n'avait que les lames des trois notes ! Personne ne connaît son nom...

P Perruques

J'ai mis deux photos dans le CD... Avant et après. Une photo d'identité de 1982, le début de ma banane. Aujourd'hui, avec les complications capillaires que je subis, mon obsession serait de récupérer la collection de perruques de Phil Spector.

Q Quarante-cinq tours

Avec Lionel, on fait un DJ set, mais que de 45 tours. Quatre fonctionnent du feu de Dieu. "Heya" de JJ Light, qui fait partie des 45 tours que tu as vus toute ta vie en vide-greniers mais jamais achetés. Barbara Keith, que j'ai trouvé par hasard, "All Along The Watchtower", la partie de guitare wah-wah... "Good Times" des Easybeats, avec Steve Marriott aux chœurs ! Et "Bird Doggin' " de Gene Vincent, dont le son est très moderne. Quand je passe ça, les gens sortent leur téléphone. Avant, ils demandaient. Maintenant ils arrivent, ne te disent même pas bonjour, et prennent la photo du disque qui tourne...

R Rififi

Deux orchestres similaires, un bassiste, un batteur, des guitaristes, sur deux scènes, séparées ou opposées. Je suis en face, au milieu, avec un orgue électrique, et je donne les indications avec des grands panneaux "Start", "Stop", "Solo", et les numéros. Les deux orchestres jouent un riff en simultané. Ça génère une authentique stéréo, l'effet sonore est impressionnant. Que du standard : "Louie Louie", "You Really Got Me", "All Right Now", "Love Like A Man", "I Wanna Be Your Dog", "Paranoid"...

S Sète

Pour parler du Musée des Arts Modestes monté par Di Rosa. Hervé, ça fait des lustres qu'on se connaît. Dernièrement, on a fait ensemble beaucoup de concerts "en peinture". Les premiers rangs en prennent plein la gueule, de la peinture. Il est dans la ligne crade, quand même, et ça, j'aime beaucoup. Lui aussi. A ce moment-là, le peintre prend la place du chanteur.

T Fakir Trémolo

C'est mon pseudo. Sur mes disques, beaucoup d'instruments sont des imitations, avec des claviers pourris. Notamment mon Farfisa à piles. Des sons de hautbois, etc. J'ai commencé avec des faux noms et celui qu'on retrouve le plus souvent, c'est Fakir Trémolo, pour le tuba. Sur ce disque... (*Il lit ses propres notes de pochette, nda*), il est au violoncelle !

U Ursonate

Dans "Nothing But U", j'ai samplé la première voyelle d'un poème phonétique de Kurt Schwitters, le dadaïste, "Ursonate", de 1932. Ooooo... Et je l'ai mise en boucle pendant vingt minutes. Je n'ai pris qu'une voyelle. C'est le rapport au dadaïsme. On peut l'écouter, en vinyle, en 33 et en 45 tours. C'est la deuxième fois que je fais ça. J'avais fait un titre sur un 45 tours, en 1978, avec uniquement des saxophones en plastique, qu'on pouvait écouter en 33 et en 45 tours...

"Dali avait beaucoup d'admiration pour Alice Cooper"

V Ventriloques

Je produis de la musique instrumentale. Avec des chanteurs, en quarante ans, j'ai fait deux chansons et demie avec PJ Harvey, une reprise de Faust avec Jean-Hervé Péron, "September Song" avec Robert Wyatt, "Ma Gueule" de Johnny Hallyday avec Miossec, une chanson obscure coécrite avec Arno. Et un double vinyle avec Marc Hurtado... En Catalogne, j'ai travaillé avec Albert Pla, Pau Riba et Sisa. Et sur ce nouveau disque, il y a René Vienet, qui a écrit "Enragés Et Situationnistes Dans Le Mouvement Des Occupations" et fait beaucoup de films de kung-fu détournés comme "La Dialectique Peut-Elle Casser Des Briques ?" Ce texte de Rimbaud qu'il dit, "L'Orgie Parisienne", je voulais l'enregistrer depuis que j'en avais entendu des bribes dans le disque magnifique de Komintern, "Le Bal Du Rat Mort". Je suis très content que l'album s'achève comme ça.

W Welcome To My Nightmare

En 2010, à Figueres, avec le Bel Canto, j'accompagne une quinzaine de chanteurs et chanteuses interprétant des textes de Salvador Dali devant le musée. Un collègue était allé enregistrer Alice Cooper disant un très beau poème, "Elégie A Gala", d'une façon sublime... Dali avait beaucoup d'admiration pour Alice Cooper. Je l'ai mis en musique et c'est passé en intro du spectacle. Mais pour le sortir, il me faudrait l'autorisation d'Alice Cooper. Je suis allé le voir après un concert, je lui ai donné le CD, le contact, tout... Je n'ai pas de nouvelles.

X Sky Saxon

Le X de Sky Saxon. Le titre "Skyn Saxo Derivato" est un hommage aux Seeds et à Sky Saxon. Il a fait de très grands concerts au C'Rockmore, qui restera la seule vraie salle de rock'n'roll des Pyrénées-Orientales !

Y Yaourt

Ce que j'aime dans le rock'n'roll, ce sont les onomatopées, et quand les chanteurs français chantent en yaourt. C'est un truc de baloche.

Z Zork

Il serait temps que les Zork Men viennent atomiser cet infâme RnB et qu'on n'en parle plus. ★

Album ***"Le Non-Sens du Rythme" (Because)***

Photo Claudia Comelade-DR

De gauche à droite : Diana Ross, Lamont Dozier au piano, Mary Wilson, Eddie Holland à la guitare, Florence Ballard et Brian Holland.

“On voulait que chaque chanson que nous écrivions devienne un hit”

HOLLAND DOZIER HOLLAND

La machine à tubes

Trois hommes, Eddie Holland, Brian Holland et Lamont Dozier, ont changé à jamais le cours de la musique, en moins de dix ans. **Lamont Dozier** vient de nous quitter. Retour sur un trio d’auteurs-compositeurs comme nous ne sommes pas près d’en revoir.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Une fois par semaine, dans les bureaux de Motown, un comité décidait de ce qui allait sortir en single ou non

***"SOYONS PRÉCIS. UNE CHANSON HOLLAND-DOZIER-HOLLAND EST DIFFICILE À CHANTER POUR UN CHANTEUR. Nous utilisions beaucoup de contretemps, de dièses et de bémols. Les chanteurs devaient parfois chanter loin du refrain et de la mélodie. La colorisation des sons est différente, les voix qui s'interrompent sur une note aiguë accentuent et élargissent l'effet. Ça demandait beaucoup de travail, ce que je faisais avec le chanteur ou la chanteuse. Diana, Levi (Stubbs), Martha, qui que ce fut, ne pouvaient pas se contenter d'écouter une démo puis la chanter — ils devaient l'apprendre. Diana y est parvenue. Définitivement. Elle comprenait la direction. Levi était plus difficile. Mais elle écoutait. C'est la raison pour laquelle les Supremes ont explosé. Diana interprétait la vision de Holland-Dozier-Holland, ce que nous entendions dans nos têtes. De temps en temps, ce n'était pas ce qu'elle souhaitait. Mais il fallait que ça se passe à notre manière."* Eddie Holland au journaliste Mark Ribowsky.**

Funk Brothers

Berry Gordy était un génie. Son génie consistait en grande partie à trouver d'autres génies. Des musiciens maison exceptionnels — ces fameux Funk Brothers qui ne se sont jamais appelés ainsi durant leurs activités — des interprètes fabuleux, dont il savait repérer le talent avant même qu'ils deviennent connus. Jusque-là, tout va bien, Phil Spector faisait de même. Mais Berry a fait plus fort : il a employé des songwriters maison quand Spector allait à la pêche au Brill Building. Parmi ceux qu'il a repérés, les frères Holland, Brian et Eddie, et Lamont Dozier. On peut dire qu'il avait du flair : ces trois-là ont pondu en quelques années pas moins de vingt-cinq tubes catapultés à la première place des charts. "Heatwave", "Can I Get A Witness", "Baby Don't You Do It", "Baby I Need Your Loving", "How Sweet It Is (To Be Loved By You)", "Stop ! In The Name Of Love", "I Hear A Symphony", "You Can't Hurry Love", "Reach Out I'll Be There"… on ne les compte plus. C'est un pan entier de la musique gravée dans la seconde partie du XX^{ème} siècle dont ils sont les dépositaires. Des chansons qui ont irrigué les cerveaux autant que celles des Beatles. Plus qu'une simple machine à tubes, le trio signait des chansons féeriques.

Des musiciens légendaires

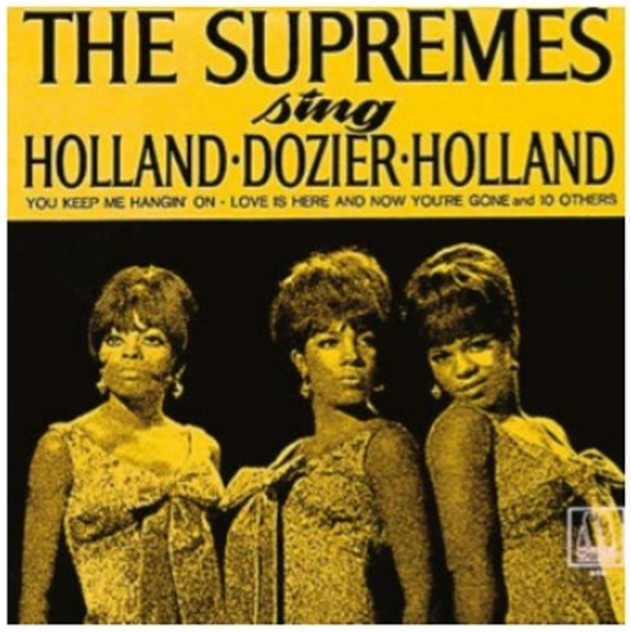
Des duos, on connaissait. Tout le Brill Building fonctionnait ainsi. Mais un trio… Comment faisaient-ils ? L'alchimie reposait sur un dosage savant. Lamont Dozier trouvait une ébauche de morceaux. Quelques accords, une idée de titre, quelques mots. Eddie Holland écrivait les paroles. Son frère, Brian, finissait la construction du morceau, supervisait les enregistrements (H-L-H, comme on désignait l'entité chez Motown, étaient crédités en tant que producteurs) et se chargeait personnellement des vocalistes. Brian était le génie du studio et des arrangements, Lamont trouvait des idées brillantes, Eddie a changé la donne : si ses paroles sont exclusivement consacrées aux histoires d'amour ou aux amours brisées, elles n'ont rien à voir avec ce qui se faisait à l'époque. Brian a dit à Ribowsky que, des décennies plus tard, en voiture, il avait entendu "I Hear A Symphony" à la radio, qu'il s'était garé puis s'était effondré. Les paroles de son frère l'avaient bouleversé. Il faut dire qu'Eddie Holland écrivait comme un dieu. Il faut écouter attentivement "Remove

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

This Doubt", "You Keep Me Hanging On" ou "My World Is Empty Without You". Les cadors du Brill Building, malgré tout leur talent, étaient loin derrière. Ensuite arrivait l'enregistrement. Les trois étaient *très* exigeants. Le patron Gordy aussi : une fois par semaine, dans les bureaux de Motown, un comité décidait de ce qui allait sortir en single ou non. C'est ainsi que Gordy a retoqué des dizaines de pépites qu'il jugeait indignes du catalogue, qui feront plus tard le bonheur des Anglais du Nord, lorsque la Northern Soul déterrera des raretés et inédits proprement extraordinaires gravés à Hitsville USA. Dans le studio, il y avait les musiciens légendaires, dont le bassiste fou James Jamerson, qui jouait avec un seul doigt. Ses lignes restent d'une grandeur quasi ésotérique. Durant ces années, H-D-H était donc l'unité centrale, en particulier pour les Supremes, Norman Whitfield, autre génie, s'occupant plus spécifiquement des Temptations. Evidemment, la grande intelligence de Gordy et de H-D-H a été de vouloir vendre cette musique au public blanc. D'où les critiques des puristes : musique pas assez noire, pas assez soul. De fait, H-D-H faisait, selon les critères de l'époque, de la pop. Pour la soul, Whitfield s'en chargeait à merveille avec les Temptations (de son côté, Marvin Gaye n'était pas timoré non plus), ce qui prouve que la maison était plus versatile que l'image "blanchie" qu'on lui prête à l'envi. Mais Eddie Holland est formel : *"Nous n'avons jamais écrit de musique noire. Nous avions grandi en écoutant de la pop. Nous ne souhaitions pas écrire de R&B pour les Supremes. Et c'est pour cela que le groupe a touché tant de gens… On peut prendre n'importe quelle chanson et en faire du R&B. Merde, je pourrais prendre 'The Star Spangled Banner' et en faire du R&B si j'en avais l'envie. Nous ne voulions pas devenir une autre clique de Noirs faisant de la musique comme on lutte pour une cause. Nous ne voulions pas dépenser toute notre énergie année après*

Trois hommes qui façonnent le son de l'un des plus importants labels au monde, et changent au passage l'histoire de la musique

année pour créer de la musique qui ne serait écoutée que par trois personnes et qui ne serait diffusée que via les radios noires ou dans le jukebox d'un bar pourri à côté des docks. On aimait les Drifters — "There Goes My Baby" nous a renversés, Brian et moi — mais le but n'était pas d'écrire comme eux. On voulait faire notre truc. On voulait que chaque fichue chanson que nous écrivions devienne un hit !" Gordy, évidemment, pensait la même chose et a pu se frotter les mains. Les deux Holland avec Dozier ont rempli leur mission au-delà de toute espérance.



Le son Motown envahit l'Occident

Le patron avait été malin de les assembler : Eddie Holland et Lamont Dozier étaient musiciens. Eddie avait sorti entre autres le génial "Leaving Here", vénéré par les mods (les Who et les Birds l'ont repris) comme par quelques légendes du rock'n'roll (Motörhead s'y est collé). Lamont Dozier, lui aussi, avait enregistré plusieurs titres depuis la fin des années cinquante. Brian travaillait déjà comme compositeur pour Gordy : c'est lui qui avait coécrit le tube "Please Mr Postman" pour les Marvelettes. Le fait que deux des trois aient été eux-mêmes des chanteurs a plus qu'aidé lorsqu'ils ont dirigé les autres, de la même manière que d'anciens acteurs devenus réalisateurs sont appréciés par les comédiens qu'ils doivent diriger. Le patron les a réunis — c'est l'un de ses plus grands coups — et leur a donné les clés d'une grosse partie de la production. Ils écrivent pour les Marvelettes et les Vandellas, les Supremes, attendent patiemment leur tour après quelques singles qui n'ont pas fonctionné. Gordy a des vues sur elles. En 1963, les garçons leur offrent "When The Lovelight Starts Shining Through His Eyes", qui se place à la 23e place des charts. C'est pas mal, mais pas assez pour Gordy. Quelques mois plus tard, "Where Did Our Love Go" s'installe à la première place. Ce sera pareil en 1964 avec, coup sur coup, "Baby Love", "Come See About Me", "Stop! In The Name Of Love", "Back In My Arms Again", puis en 1965 avec "I Hear A Symphony". Après une légère panne, le trio revient avec deux compositions phénoménales en 1966 : "You Can't Hurry Love" et "You Keep Me Hanging On". La même année, "Love Is Here And Now You're Gone" est aussi numéro 1… C'est un déferlement. Le son Motown a envahi l'Occident. Les chansons géniales de H-D-H sont reprises à tour de bras, les singles et les albums ("The Supremes A' Go-Go" est numéro 1, "The Supremes Sing Holland,Dozier, Holland" numéro 6) se vendent par millions. Eddie Holland, Brian Holland et Lamont Dozier ont accompli ce miracle : vendre de la musique noire à tout le monde, et signer dans le même temps des chansons dont on se souviendra encore dans plusieurs siècles.

Ils sont aussi parvenus à gérer les musiciens. Chez Motown, le succès des Supremes rend fou le reste de l'écurie. Diana Ross a été intelligente : après avoir eu une liaison avec Smokey Robinson, puis avec Brian Holland, elle s'est carrément tapé le patron. Gordy n'avait d'yeux que pour elle, les meilleures compositions revenaient à son groupe, Diana a légèrement disjoncté. Elle devient une diva capricieuse. Dans son groupe, Florence Ballard, dépressive et de plus en plus alcoolisée, ne la supporte plus. Les Marvelettes sont oubliées, les Vandellas n'en reviennent pas de se voir supplantées par celles qu'elles avaient connues débutantes. Les hommes, Temptations — qui sortent alors des albums démentiels —, Four Tops et Marvin Gaye, s'en tirent mieux, avec d'autres auteurs-compositeurs. Mais les Vandellas, pourtant un groupe immense, ne peuvent lutter. Gordy a trompé Diana avec Chris Clark ("Do I Love You?"), Diana est devenue une star, les Supremes sont aussi connues et vénérées que les Beatles, Bob Dylan et les Rolling Stones. Le patron compte les billets, le *"Brand new beat"* annoncé par les Vandellas a conquis le monde. Spector est fini, Stax est loin derrière.

Un procès retentissant

Derrière cela, il y a ces trois hommes, qui ont façonné le son Motown. Le *"four on the floor"*, les tambourins, le vibraphone, les chœurs, des violons parfois, ces tempos rapides irrésistibles, la basse hallucinante de Jamerson (souvent accompagné par un autre bassiste, l'un jouant sur la partie haute du manche, l'autre sur la partie basse) et les performances des vocalistes. Car si Diana Ross et Martha Reeves sont des chanteuses surdouées, c'est Brian Holland, son frère et Dozier qui ont su en tirer le meilleur. Norman Whitfield, autre génie, saura faire évoluer, en la renouvelant, la patte sonore de la maison, mais ce sont bien les trois complices qui ont inventé le son classique et historique de Motown. On n'a jamais rien vu de tel ailleurs : trois hommes qui, ensemble, sans les habituels problèmes d'ego, façonnent le son de l'un des plus importants labels au monde, et changent au passage l'histoire de la musique.

Tout cela ne pouvait pas durer. Avec tant de tubes, tant de disques vendus, les trois, déjà à l'abri du besoin, ont estimé avoir été lésés par Gordy, comptant ses millions avant d'installer Motown à Los Angeles, la ville des ultra-riches. Un procès retentissant s'ensuivra, durant de longues années. Toujours sous contrat, Eddie, Brian et Lamont prennent leurs cliques et leurs claques. En 1968, ils sont partis. Mais Gordy, coriace, leur interdit d'écrire sous leur propre nom. Ils montent Invectus, super label, et composent, en utilisant des pseudonymes, de très belles choses pour leur nouvelle star, les phénoménaux Chairmen Of The Board, dont le magistral "Give Me Just A Little More Time". En 1973, Dozier quitte Invectus et redevient un artiste en solo. Il signe des disques devenus cultes de soul funk, dont "Black Bach" (rien que ça), samplé des années plus tard par de nombreux rappeurs. L'un de ses morceaux les plus extraordinaires dans les seventies est "Going Back To My Roots" qui inspirera, dans une version très différente, "Alexandrie Alexandra" de Claude François. Il finira même par travailler pour Phil Collins. Les frères Holland, on ne sait comment, parviennent à composer pour des artistes Motown, dont Diana Ross en solo et Michael Jackson. Le répertoire de ces trois hommes a été vénéré par des générations de musiciens venus de tous les horizons, comme par des millions de mélomanes. Diana Ross, Berry Gordy, Brian et Eddie Holland sont toujours parmi nous. Un maillon de la chaîne, Lamont Dozier, s'est cassé. Ces gens ont fait du beau travail. Qui se souviendra dans soixante ans des producteurs et compositeurs de Beyoncé ? ★

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

THE

“Gamins stylés dans l’émeute”

LIBERTINES

Vingt ans après la sortie de “Up The Bracket”, les Libertines s’engagent dans une longue tournée qui célèbre un album devenu culte. **Peter Doherty et Carl Barât racontent.**

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

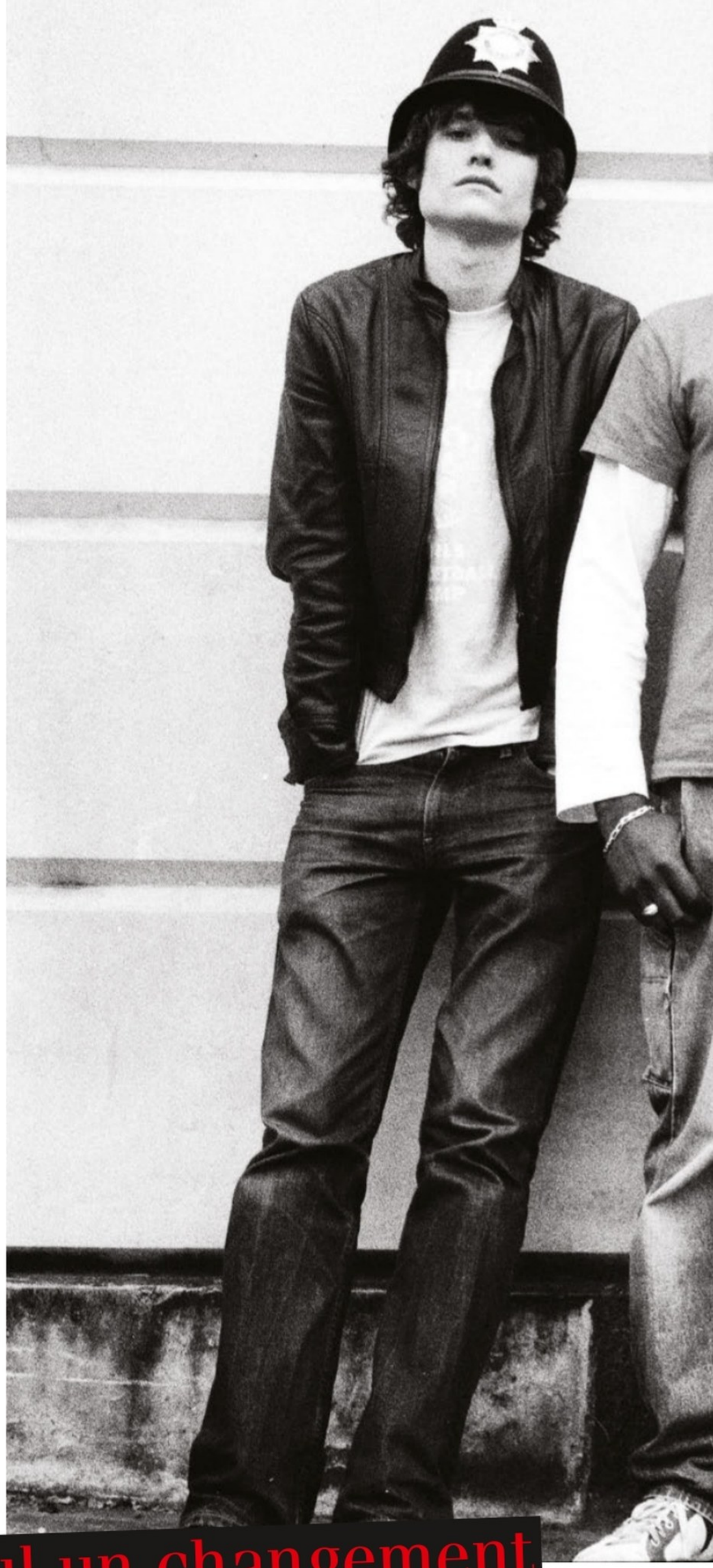
Photo Roger Sargent/DR

THE LIBERTINES

POURQUOI EST-CE UN ÉVÉNEMENT ? Parce que cet album est la pierre angulaire du rock anglais des années 2000. Un petit miracle de pop britannique, au romantisme échevelé, empli de personnages hauts en couleur et de morceaux immortels, serti dans un emballage punk et interprété par un groupe constamment au bord de l'autodestruction. C'est un petit miracle de voir les Libertines toujours actifs en 2022. Voici un groupe qui avait décidé d'incarner l'esprit sex & drugs & rock'n'roll avec une telle conviction qu'on n'imaginait pas le voir passer l'hiver 2002. Un groupe fascinant à regarder foncer dans le mur, le sourire aux lèvres et le verre à la main, une inspiration pour des dizaines de jeunes groupes qui se sont retrouvés dans leur idéalisme. En 2022, la dynamique des Libertines semble toujours être la même. Alors qu'une discussion sur Zoom est prévue avant un concert de charité que donne le groupe à Liverpool, Carl Barât arrive à l'heure au rendez-vous et se prête à une discussion amicale — notant sa joie et son soulagement de voir que son collègue est en bonne santé ces jours-ci — en attendant que Peter Doherty ne finisse par arriver. Il se pointera avec trente minutes de retard, son ample silhouette emplissant subitement l'écran. Imperméable, chapeau, appuyé sur une canne, il évoque un instant David Thomas de Pere Ubu, avant de s'asseoir à côté de son frère d'armes, de lancer un "*Salut, comment va votre cul ?*" et de vampiriser la conversation. Peter prend soudain toute la lumière et Carl reste dans l'ombre, comme souvent.

Pacte de sang

L'histoire de ces frères ennemis débute à Londres, forcément, théâtre de leurs chansons. Peter Doherty, fils de militaire stationné aux quatre coins de l'Europe durant sa carrière, y menait une vie bercée de football, littérature et musique qui nourrissait chez lui le rêve d'une existence bohémienne quand, en 1997, sa sœur AmyJo lui fit part de l'existence d'un jeune homme nommé Carl Barât qui partageait son squat à Richmond, en banlieue ouest. Un étudiant en école d'art dramatique dont elle s'est éprise et qui joue de la guitare comme un dieu. Dès leur première rencontre, Peter, fan des Smiths, décide que Carl sera son Johnny Marr, et lui le Morrissey de leur groupe. Quand Peter lui demande de lui apprendre les accords de "This Charmless Man" de ses idoles, Carl, qui n'a jamais entendu parler des Smiths mais vénère le mysticisme du Velvet Underground et le jeu de Django Reinhardt, lui joue "Charmless Man" de Blur. Suffisant pour créer entre eux les débuts d'une amitié. Peter l'extraverti, toujours excessivement sûr de lui, l'homme de mots. Carl le taiseux, en proie au doute, le musicien doué. Chacun voit en l'autre celui qu'il voudrait être. Très vite, ils passent un pacte de sang qui va sceller leur relation pour les décennies à venir, et imaginer ensemble leur "rêve arcadien", une utopie emplie de la nostalgie d'un paradis perdu, nourrie de poésie et de romantisme.



Seul un changement de paradigme pourrait sauver le rêve. Il arrivera de New York, sous le nom de The Strokes

Photo Phil Knott-DR

"*On était complètement intoxiqués par l'histoire de Londres et de la Grande-Bretagne*, se souvient Doherty. *L'histoire militaire, l'histoire impériale, mais aussi l'histoire du cinéma. On était immergés dans le folklore de Londres. Ça nous passionnait et on a voulu partager ça avec les gens, mais aussi s'en déclarer les maîtres.*" L'Albion, ce "*royaume mythique*" comme le décrit Carl Barât, qu'ils imaginent ensemble est ainsi un moyen d'échapper au quotidien. A l'époque, Carl est habité de peurs, comme celle de finir dans la solitude et la misère — "Death On The Stairs" surnomme-t-il ce destin funeste, qui sera ensuite le titre d'un de leurs morceaux — qu'il noie dans l'alcool et la drogue. Peter se rêve poète et traîne au Poetry Café, à Covent Garden. Tous deux ont abandonné leurs études et emménagent ensemble dans un appartement miteux à Camden, dans le nord de Londres, qu'ils surnomment Albion Rooms, où ils vont mettre en musique leurs idées peu à peu. La première version des Libertines — dont le nom est inspiré d'une traduction anglaise des "Cent-Vingt Jours De Sodome" de Sade, intitulée "The Lusts Of The Libertines" —

N°4

Depuis plusieurs mois, la rumeur d'un quatrième album enfle. Carl est heureux de confirmer :
"On n'a jamais été aussi près de le faire. On va partir sur une île dans quelques semaines. On a nos billets d'avion. Ça va être intéressant et excitant. Je pense que notre alchimie est la même. C'est juste que nos vies, dernièrement, ont fait qu'on n'a pas eu la possibilité de s'asseoir et juste écrire. Nous allons partir dix jours, avec rien d'autre à faire que d'être ensemble dans un studio."

“Aujourd’hui, vingt ans après, il est entré dans la conscience collective. Mais ça a mis du temps”

commence à jouer dans les bars, avec un ami surnommé Scarborough Steve au chant, et un jeune bassiste nommé John Hassall, qui soigne ses propres addictions chez sa mère, dans le quartier de Kentish Town voisin. Le groupe trouve en Banny Poostchi une manageuse de caractère et envoie des démos à droite et à gauche, se fait rejeter, vit de petits boulots et de deals, déménage plusieurs fois de squat en appartement pourri. La tension devient alors vive entre Peter et Carl, qui s’agace de ne voir le groupe aller nulle part et fait souvent part de son désir d’abandonner l’affaire. Les disputes sont fréquentes, violentes. Quand Scarborough Steve se fait virer, le groupe vivote avec un batteur cockney sexagénaire nommé Mr Razzcocks, et joue des morceaux plus proches du skiffle que du punk, ainsi que quelques ballades dont “Music When The Lights Go Out”. En décembre 2000, tout espoir semble perdu. Banny quitte le navire, John et l’ineffable Razzers aussi. Seul un changement de paradigme pourrait sauver le rêve. Il arrivera de New York, sous le nom de The Strokes.

Un maillot vintage

Il est difficile d’expliquer aujourd’hui à quel point l’arrivée de ces cinq jeunes gens stylés a changé la donne en 2001. A l’époque, le rock était moribond, engoncé dans une déprime post-britpop où l’electro était reine. Les seuls groupes à guitare qui vendaient étaient ceux de l’affiche de Woodstock’99 : Offspring, Limp Bizkit, Korn : braillards, bourrins. The Strokes ont amené un vent de fraîcheur et de classicisme au milieu de ce monde en perdition, et soudainement les groupes garage avec un nom commençant par The ont déferlé sur les ondes : The White Stripes, The Vines, The Hives. Des groupes énergiques aux guitares cinglantes. Et l’Angleterre dans tout ça ? A l’écoute de “The Modern Age” des Strokes, Peter est bouleversé. Il voit en eux des pairs, d’autant qu’ils s’habillent comme lui. Banny — qui possède un contact chez Rough Trade — sent l’opportunité et demande à Peter de lui livrer cinq chansons qui sonnent comme les New-Yorkais. Intéressé par la perspective d’un contrat, Carl Barât se laisse convaincre, John Hassall revient dans le moule, et Banny leur présente le batteur Gary Powell : la formation définitive des Libertines est née. “*Au milieu de toutes nos disputes, on a eu ce rare moment de réussite quand on est entrés dans la cabale de Rough Trade*, se remémore Peter. *Carl n’arrivait pas à y croire. Soudainement on a eu cette sorte de champ de force autour de nous. Quand on a signé sur Rough Trade, j’ai pensé qu’ils allaient nous laisser acheter un studio dans une maison et nous financer. Ils m’ont regardé comme si j’aboyais.*” Rough Trade tient enfin sa réponse anglaise aux Strokes. “*Je pense que commercialement ils nous voyaient un peu comme ça*, admet Carl. *Ils voulaient un truc british, et ils aimaient notre vision du monde et nos sketches musicaux.*” Le groupe enregistre son premier single, “What A Waster”, et fait la une du “NME” la semaine de sa sortie, posant devant un Union Jack, avec Peter au premier plan arborant un maillot vintage de l’équipe d’Angleterre de football. Si le single est une réussite, et fait parler de lui grâce à la censure qu’il subit (pour son texte empli de jurons plus fleuris les uns que les autres), son enregistrement avec Bernard Butler (ancien guitariste de Suede) a été une épreuve. “*Ah, le fils de Stamford Hill. Il était trop renfrogné pour moi*, s’amuse Peter. *Il avait un côté proviseur. Et il avait eu cette*

Photo Roger Sargent-DR

idée d'empiler sept guitares et de mettre des intros qui n'étaient pas là quand on a enregistré la chanson. J'avais cette vision de Bernard Butler depuis l'adolescence, de ce dandy indomptable, vautré dans un sofa avec un manteau de soie, un top model sur les genoux et grattouillant sa guitare. Il s'est avéré être un mec plutôt frileux. Intelligent, certes, mais juste un mec qui voulait nourrir sa famille dans sa jolie villa du nord de Londres. Il se fichait de toute cette connerie de mythologie rock'n'roll qui m'intéressait tellement. Il la fuyait même, et la dernière chose qu'il voulait, c'était de rencontrer une jeune version de lui. Il m'a pris à part et m'a dit : 'Quand on est tombés dans la drogue avec Brett Anderson, on a fini par ne plus se parler et à vivre dans des hôtels dans des parties opposées de Londres.' *Moi, à l'époque, je venais de découvrir les drogues dures. Elles me procuraient des moments incroyables et je voyais comment elles allaient aider l'album, et pas détruire ma carrière et la mener dans la ruine et le regret".*

Danger, branleurs

C'est que depuis que le groupe a signé chez Rough Trade, Peter s'adonne à un régime quotidien de crack et de kétamine et s'initie à l'héroïne auprès de son ami Peter Wolfe, aussi connu sous le nom de Wolfman. La drogue des poètes, de Keats et Wilde, influences littéraires manifestes. Cette consommation nourrit alors les chansons de Peter comme "Horrorshow" ou la face B, "Skag & Bone Man". "*Avec les groupes, je me suis rendu compte qu'il y avait souvent ces easter eggs, ces clins d'œil réguliers au sein de leurs textes*, se remémore Peter. *Chez les Smiths, il y a beaucoup de références. Sur leurs pochettes, dans leurs titres, il y a des références à des livres et à des endroits et tous ces thèmes prolo pseudo-intellectuels. A titre personnel, j'étais toujours déçu par les gens qui n'étaient pas à la hauteur de ça dans la vraie vie. C'était très important pour moi d'emplir nos chansons de ce flux d'idées folles, et surtout de les dispenser en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les incarner. On vivait comme les héros de nos chansons. C'est ainsi que j'avais toujours rêvé de vivre, mais c'est impossible de survivre de cette façon en société sans finir enfermé ou à moitié fou dans la rue, ce qui me serait probablement arrivé. Donc être capable de créer ce fantasme, ce personnage et l'incarner... c'était génial*". Au moment d'enregistrer son premier album, le label envisage un moment de coller Gordon Raphael aux manettes, le très hype producteur des Strokes, avant d'opter pour Mick Jones, guitariste des Clash, qui donne au groupe la liberté dont il rêvait. "*Il croyait en ce qu'on faisait*, se rappelle Carl. *Il voulait qu'on soit qui nous sommes, l'amplifier un peu, le saisir. Il nous a guidés un peu mais il voulait qu'on soit nous-mêmes.*" L'album saisi par le vieux punk sonne bien plus abrasif que

"Les gosses qui lisaient les fanzines et échangeaient sur Internet nous adoraient"

THE LIBERTINES

les diverses démos qu'on peut aujourd'hui entendre dans le luxueux coffret édité pour les vingt ans de "Up The Bracket". Un condensé de rock *so british* empli d'hymnes et de punchlines — de l'appel aux armes de "Time For Heroes" à l'idéologie arcadienne de "The Good Old Days" jusqu'au "*Fuck it*" jubilatoire de "I Get Along" —, avec un titre bien choisi synonyme de coup de poing ("*Une vieille expression que nos grands-parents aimaient utiliser*" dixit Carl). Rock&Folk ne s'y trompe pas, avec un disque du mois à cinq étoiles et une couverture emblématique avec ces vestes rouges militaires achetées par Peter et l'intitulé "*Danger, branleurs*". Malgré tout, l'album ne fait pas de vagues à sa sortie en octobre 2002. "*C'est entré dans les charts en 35e position*, s'agace Peter. *On a eu un putain de 8 sur 10 dans le 'NME', ce qui était tellement énervant parce que les Vines avaient eu un 10 valorisant, mais qui se souvient de leur meilleure chanson ? Bien sûr, les Strokes avaient eu genre 11,5/10, mais 'Up The Bracket' a rebondi sans coller, ce qui a signifié que nous avons dû nous retrousser les manches. Heureusement, sa réputation a commencé à s'insinuer auprès du public et aujourd'hui, vingt ans après, il est entré dans la conscience collective. Mais ça a mis du temps, c'était plus comme un disque culte.*" Carl renchérit : "*A l'époque il n'a pas fait une grande impression sur le mainstream. Ce que nous espérions, parce qu'alors, The Strokes traînaient avec Madonna et tout ce beau monde. Par contre, dans l'underground, dans des endroits comme Peterborough, dans les discothèques collantes des recoins d'Angleterre, les gosses qui savaient, ceux qui lisaient les fanzines et échangeaient sur Internet, eux nous adoraient. Ils avaient cette affinité pour nous, nous accueillaient avec ferveur et on adorait les laisser envahir la scène. Ça a eu un impact, ça a été une progression lente*".

Policiers et voisins outrés

Ce mécanisme se fait notamment grâce au forum internet libertines.org, monté par des fans de la première heure, sur lequel Peter intervenait régulièrement pour discuter avec eux ou annoncer des concerts impromptus. Vivre en Angleterre à l'époque et être fan des Libertines consistait à passer régulièrement sur le forum pour voir si un concert secret n'allait pas être annoncé. Et parfois, l'utilisateur "heavyhorse" venait annoncer dans une langue poétique le stratagème pour assister à la fête, donnant des indications de personnes interlopes à rencontrer à la sortie d'une station de métro et qui allaient partager les instructions pour accéder au saint des saints. Ces concerts en appartements, sources d'innombrables anecdotes mettant souvent en jeu des policiers, des voisins outrés et des consommables, sont rapidement surnommés *guerilla gigs* par le "NME" et contribuent à bâtir la légende du groupe. Ces événements, et le fait que Peter partage régulièrement ses pensées sur un blog surnommé Albion Rooms, créent avec le public du groupe un sentiment d'appartenance et une proximité inédite dans l'histoire du rock. Nous sommes avant les réseaux sociaux, même Myspace n'en est qu'à ses balbutiements. En incluant ses fans dans son cercle proche, le groupe a fait naître un culte qui commence à se répandre, et la foule d'admirateurs désirant participer à ce grand élan romantique du rêve d'Albion s'accroît de façon exponentielle. Des groupes se forment dans leur sillage, comme The Others qui reprennent le principe du *guerilla gig*, ou les Parisians, nés de leur rencontre à Paris.

Par effraction

L'enthousiasme pour le groupe grandit, les leaders sont des héros, les "*gamins stylés dans l'émeute*" de la chanson "Time For Heroes". Des figures mythologiques dont le déchirement va mettre ce petit monde complètement sens dessus dessous. Car les frasques de Peter Doherty ne pouvaient rester sans conséquences. Ses performances sur scène sont de plus en plus erratiques, ses absences répétées, et Peter finit par planter un coup de canif dans le pacte quand, de dépit affectif, un soir de juillet 2003, il entre par effraction chez Carl et lui dérobe divers biens, dont une guitare et un ordinateur. Tandis que le groupe poursuit sans lui, Peter purge une peine à la prison de Wandsworth. Le début d'une guerre froide entre les deux amis qui durera plusieurs années, mais durant laquelle ils parviendront malgré tout à enregistrer un deuxième album au printemps 2004. "*C'est vraiment un miracle qu'il ait pu être enregistré, et mixé, et publié*, avoue Doherty. *Ça aurait dû être scientifiquement impossible mais ça s'est produit parce qu'on avait cette collection de chansons démentes. On l'a enregistré en deux jours parce qu'on ne supportait pas d'être proches l'un de l'autre dans le studio. Ces deux jours pour faire le deuxième album des Libertines, c'est probablement le plus longtemps qu'on ait passé ensemble durant cette période de cinq ans. C'était très intense, étonnamment fluide et miraculeux à la fois. Je me souviens de l'enregistrement de 'Can't Stand Me Now', la chanson est sortie naturellement, comme si elle ruisselait de la guitare.*" Fort de l'attente générée par "Up The Bracket" et de la dramaturgie entre les deux leaders abondamment relayée par les tabloïds et synthétisée par le single "Can't Stand Me Now", "The Libertines" est en tête des charts britanniques à sa sortie, mais le groupe n'existe plus. Peter et Carl régleront leurs comptes par chansons interposées avec leurs groupes ultérieurs (Babyshambles pour Doherty, Dirty Pretty Things pour Barât), avant de se retrouver la décennie suivante pour "Anthems For Doomed Youth". Depuis, chaque concert des Libertines est l'occasion pour eux célébrer sur scène leurs retrouvailles et chanter ensemble les *good old days*. ★

"The Libertines" est en tête des charts britanniques à sa sortie, mais le groupe n'existe plus

Album ***"Up The Bracket - 20th Anniversary Box Set" (Rough Trade)***

Photo Roger Sargent-DR

Jeans et Telecaster

STATUS QUO

Même leur ringardise affichée plaide pour eux. Ils sont l'Angleterre profonde. Celle des pubs, des hooligans, des lads et de la Guinness. Bienvenue à Status Quo !

PAR PATRICK EUDELINE

EN PLEINE ÉPOQUE GLAM, ALORS QUE CHACUN DONNAIT DANS LE CUIR ROSE MOULANT, LE TARTAN PAILLETTE ET LES CHEVEUX DÉCOLORÉS, LES QUO NE CHANGEAIENT PAS. Plus lad, c'était impossible. Seule la notoriété leur donnait une identité… Ils étaient le public. Ce public tout en jean… Et pas du 505 Levi's classe, non. Du no name. De ces trucs qui se faisaient alors pour le tout courant lycéen. Jeans flare, gilets délavés. Du décrochez-moi-ça de Puces, comme il s'en vendait alors des milliers par jour. L'ironie de la chose, c'est qu'après "Blue For You" qui allait sacraliser le look du Quo, Levi's allait les approcher pour leur pub…

Il y a un rapport évident entre le Quo et les Ramones. Oui, quelque part, le Quo les préfigurait… Pour le look sans apprêt, certes, mais aussi dans la façon de jouer. Ce tempo unanimement rapide — boogie pour le Quo, 4/4 binaire pour les Ramones —, ce refus du solo malin, cette obsession de l'efficacité, cette volonté de tout simplifier, d'aller à l'écorce. Ecouter leur "Bye Bye Johnny", qu'ils font depuis 1972, qu'ils enregistrent sur "On The Level", le genre de morceau que Feelgood ou Count Bishop deux ans plus tard allaient débouler d'une manière absolument identique, c'est comprendre que le Quo préfigurait le pub rock. Et donc, sans doute, le punk. Rien que ça.

Oui. Deux Telecaster, des grosses cordes, trois notes. Ils ont fait combien d'albums avec ? Le Quo, mine de rien a trusté les charts britishs. Soixante et une entrées. Trente-trois albums, la majorité best-sellers. Ils sont apparus à Top Of The Pops plus que n'importe qui… Avec l'équipe de football de Manchester United, ils ont écrit l'hymne du football par excellence, "Come On You Reds". Un numéro 1, bien évidemment. Leur reprise de "In The Army Now" fut le hit que l'on sait. Celle de Fogerty (un oublié de son second album "Rockin All Over The World") cartonna mondialement. Ils sont, avec les Rolling Stones, le plus vieux groupe en activité.

Mais comment tout cela avait-il commencé ? Je les avais vus un après-midi de 1975 à l'Olympia. La même salle où ils viennent de jouer, une fois encore. Il y avait Philippe Manœuvre et Pierre Benain, mais pas Yves Adrien ni Alain Pacadis. Marc Zermati avait baillé. Il préférait Third World War. Cela faisait plus radical chic. A part que Third World War… n'avait jamais été foutu de décrocher un hit ou de jouer le blues correctement… Moi, j'étais là parce que j'avais adoré deux ou trois ans auparavant "Ma Kelly's Greasy Spoon" (la gargote de Kelly. Oui, oui) avec ce "Spinning Wheel Blues". Album acheté quasi par hasard : la rock critique *digne* ne s'en préoccupait guère. Et il était à cinq francs chez Gibert. Comme "Dog Of Two Head", le suivant. Pourtant, dans un genre très visité, le british blues qui cherche, comme Jethro Tull ou Steamhammer, à s'émanciper, le Quo n'avait rien à envier à Ten Years After, à Savoy Brown.. Du jean de lad, de prolo ! Des cheveux rarement lavés et deux Telecaster pouraves repeintes par eux avec… de la barbouille des supermarchés Woolworth, celle que le dimanche, papa utilise pour refaire les portes du pavillon à la con. Oui, ils ne ressemblaient à rien, c'était toujours le même morceau… Un boogie en douze mesures… Depuis, ils étaient devenus, avec Deep Purple, le groupe le plus populaire de la décennie, mais personne ne savait trop comment les défendre ni même s'il convenait de le faire. Un Status Quo, ça se prenait avec des pincettes. Et pourtant…

Francis Rossi et Alan Lancaster sont de purs Londoniens. De Catford précisément, dans le sud de la ville. Milieu prolétaire et cockney. Dès 1962, alors qu'ils n'ont que treize ans, ils forment les Scorpions. Hélas ! le groupe existe déjà. Des Scorpions, il y en a partout. Et spécialement à Manchester, là où des Scorpions éponymes obtiennent un hit local avec une reprise de "Bye Bye Johnny" (un titre qui les poursuivra…). Ils doivent changer de nom. Ce sera les Spectres. John Coghlan entre dans la danse. Le père de Lancaster est leur manager avant que Pat Barlow, un argousin copain des frères Krays, ne le remplace. Il leur obtient quelques gigs, le Café Des Artistes à Fulham, notamment. Les Spectres tournent pro. Rossi impose Rick Parfitt, il l'a rencontré lors d'un de ces camps de vacances anglais populo, à Butlins. Ils sont devenus inséparables. En juillet 1966, ils signent avec Piccadilly. Sortent deux singles, une composition "Hurdy Gurdy Man" et une version alourdie de l'intemporelle "I (Who Have Nothing)" de Ben E King. Suivie d'une reprise du "(We Ain't Got) Nothin Yet" des Blue Magoos, de cette ballade si réussie qu'elle en devient une rare tuerie. Mais rien de tout cela ne fonctionne dans les charts. En 1967, comme tout le monde, ils "*tournent psychédélique*". Ils s'appelleront Traffic ! Hélas, c'est déjà pris aussi. Ce sera Traffic Jam. L'excellent "Almost But Not Quite There" suit. En vain. Traffic Jam devient The Status Quo, puis Status Quo…

Photos GAB Archive/ Redferns/ Getty Images

Jusqu'au punk, les albums vont s'enchaîner et cartonner

Et c'est le tube. Le fameux "Pictures Of Matchstick Men". Qui cartonne jusqu'aux Etats-Unis (ce sera leur seul hit là-bas). Le follow up "Black Veils Of Melancoly" échoue. Mais "Ice In The Sun", écrit par Marty Wilde, est un nouveau carton. Ce sera le dernier pour le Status Quo psychédélique. Des bides immérités. "The Price Of Love" des Everly Brothers, leur remarquable reprise de "Spicks And Specks" des Bee Gees... il n'y avait franchement pas grand-chose à jeter, pourtant. C'était du niveau des meilleurs, de Tomorrow, The Syn, The Move... Mais le Quo, comme Marmalade, a beau avoir des tubes, ils ne sont pas à la mode. Ils n'ont pas *la carte*. Si la musique était fantastique, quelque chose, pourtant, ne collait pas. Le Quo, consciencieusement, avait fait des efforts, et écumé King's Road pour se saper... mais les redingotes de velours cramoisi étaient trop larges, les jabots ne leur allaient pas. Ils avaient tous l'air godiche là-dedans. Déguisés... Les Quo étaient des lads, pas des mods ou des dandys, même psychédéliques. Ils le comprirent vite d'ailleurs. Une fois les deux premiers albums ("Picturesque Matchstickable Messages From The Status Quo" donc, et "Spare Parts") passés... Ils laissaient tomber l'affaire. Pour ressembler à des Fleetwood Mac, c'est-à-dire à rien. C'était plus crédible pour jouer le british blues.

Le Quo, au sortir du psychédélisme, allait jouer du hard rock. Pas du metal, non. Du hard rock. Comme Humble Pie de "Natural Born Boogie", tiens. Ou les Stones... C'est-à-dire du rock'n'roll à racines blues, mais durci, joué à l'arrache. Le metal, c'est autre chose. Et les seuls alors à le préfigurer, ce sont Black Sabbath et, dans une moindre mesure, Deep Purple. Hard rock sur rythme boogie. Boogie oui... Mais alors, rythmiquement, ils en épuisaient toutes les nuances.

Virés par Picadilly/ Pie, ils signent chez Vertigo. La maison du hard rock et du seventies à grosses guitares. Black Sabbath, Colosseum, Uriah Heep, Thin Lizzy. En 1970... c'est le label désirable par excellence Et cela leur réussit. "Ma Kelly's Greasy Spoon" est une pure réussite de blues british. Et avec "Down The Dustpipe", ils trouvent leur son. "Spinning Wheel Blues" : la vidéo dit tout : un grand groupe était né. En jeans et Telecaster fatigués, avec Bob Young qui s'essouffle à l'harmo et... Bob Young ? Quasi un intellectuel. Le type écrira même des livres ! Sur le rock'n'roll, sur l'histoire de la Fender Stratocaster. Un esthète de la fin des sixties. Comme pouvait l'être — à la même époque — un Wilko. C'est pour l'instant un hippie brillant et fin lecteur, autodidacte et fou de blues. Avec Mike Rossi (qui deviendra bientôt Francis Rossi), il compose. Des chansons simples de peu de mots. Mais gravement bien foutues. Il est au Quo ce que Jean-William Thoury fut à Bijou. Il les pousse à réécouter les classiques Chess et les incunables du blues, le rock rare des pionniers... Il leur donne la colonne vertébrale qui leur manquait. Un autre complice dans l'ombre : Andy Bown. Le clavier surlooké de The Herd. Maigre et coiffé comme Ron Wood, sapé Granny et chaussures bicolores, avec Status Quo, il va curieusement cacher sa flamboyance, laissant les quatre prolos prendre la lumière. En fait, il est sous contrat ailleurs. Mais joue sur les disques, aide aux arrangements.

"Piledriver", bientôt, impose définitivement ce que sera le Quo. Ils sont ce public, cette marée humaine en denim délavé et longs cheveux gras qui se rend aux festivals. En live, le groupe impose sa loi et tourne à outrance, il ne manque plus qu'un tube : ce sera "Down Down", faussement simple, inspiré paradoxalement de l'excentrique "Deborah" de Tyrannosaurus Rex. "Caroline" et "Down Down" comme déjà "In My Chair" ou "Spinning Wheel Blues", c'est comme "I Hear You Knocking" que magnifie au même moment Dave Edmunds : cela n'a l'air de rien mais c'est ce qu'il y a de plus difficile à accomplir. La simplicité absolue. Le blues creusé de l'intérieur. Comme les Ramones pour le rock, disions-nous ?

"Piledriver", "Hello!", "Quo", "On The Level", "Blue For You", "Rockin' All Over The World". Jusqu'au punk, jusqu'à 1977 donc, les albums vont s'enchaîner et cartonner sans trêve. Bien sûr, les eighties seront un peu plus difficiles, même s'ils continuent à vendre et tourner... Mais le Quo ne ressemble pas à la décennie. Les albums sortent, "Whatever You Want", "Just Supposin' ", l'ironique "Never Too Late". Pas mauvais, non, même pas surproduits ou inondés de synthés. Simplement à contretemps, hors champs, hors sujet. Déjà, leurs pochettes disent tout. Est-ce le Quo, cet envol de fusée sur ciel nuageux ? ("Just Supposin' "). Est-ce le Quo, cette illisible pochette en abîme ("Back To Back") ? D'ailleurs, ils ne se montrent plus. Ils renâclent à changer de look, comme quasi tous leurs compères des sixties. Le look new wave ? Ils se savent aussi peu convaincants dans l'exercice que Daltrey ou Pink Floyd.

Et puis c'est l'inattendue rédemption. "In The Army Now". L'incunable mélodie façon Gilbert O' Sullivan, ces textes impeccables, tout cela parle et cartonne. L'album, pourtant, hors cette pépite, ressemble à tous les précédents. Peu importe, le Quo — mais est-ce eux encore ? — est réhabilité. Ou réinventé. Le Quo ? Rossi et Parfitt, avec Andy Bown... Lancaster est en Australie, Coghlan est parti depuis longtemps. Les années 1990 sont plus difficiles. Parfitt doit subir un quadruple pontage, les ventes, hors compilation, baissent... Mais le Quo s'accroche et, dès 2000, remplissent de nouveau Wembley. Il est une institution anglaise. Ils apparaissent dans le feuilleton "Coronation Street", au "Concert For Diana", dans nombre de programmes grand public façon Téléréalité ou caritatif... En 2008, ils chantent Noël avec "It's Christmas Time". Leur 75ème single. Depuis 2013, ils se reforment régulièrement. Jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui ? Parfitt est mort depuis un moment (2016), Lancaster aussi (2021). Mais Francis Rossi est là. Ainsi que Andy Bown. Ils n'ont jamais, en fait, arrêté de tourner. Ils viennent de passer à l'Olympia. Comme... il y a si longtemps. ★

ICONIC

THE

BEATLES

Marc Dufaud

ICONIC

THE

BEATLES

rock·folk

PARUTION
LE 9 SEPTEMBRE
2022

23 x 28 cm
192 pages
34,95€
ISBN : 978-2-38058-298-7

rock&folk
éditions

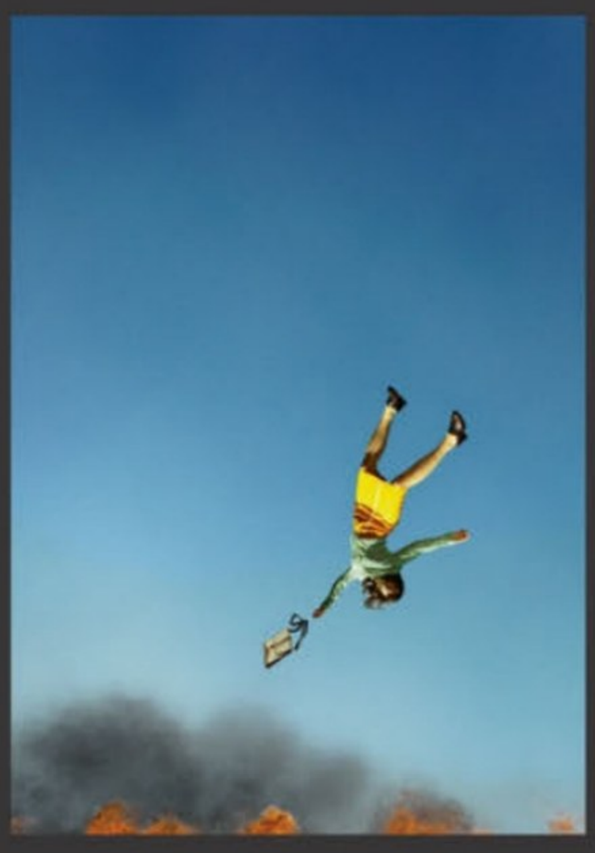
VIEUX FARKA TOURÉ ET KHRUANGBIN

RENDENT HOMMAGE
À L'HÉRITAGE
DE ALI FARKE TOURÉ AVEC

"ALI"

DISPONIBLE LE
23 SEPTEMBRE.

DEEP OCEANS



YEAH
YEAH
YEAHS

COOL IT
DOWN

30.09.22

WHITNEY SPARK

Nouvel album: 16 septembre

En concert

Le Trabendo
Paris

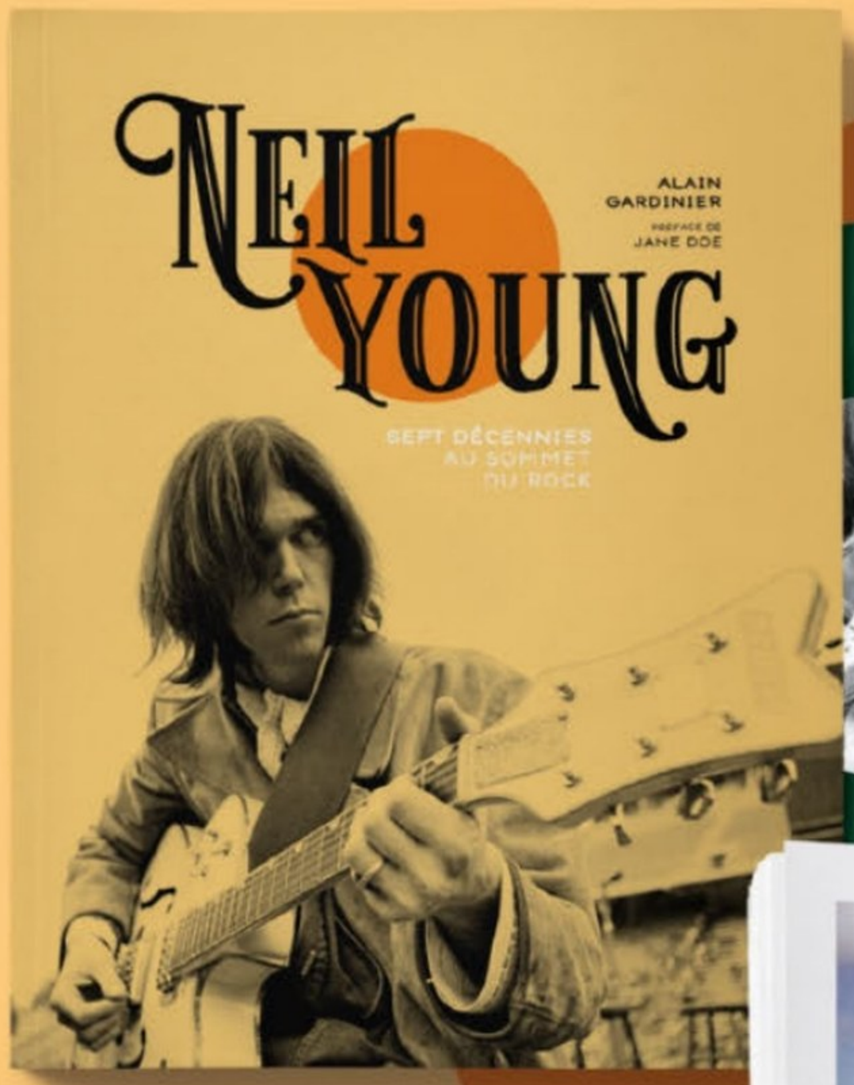
06 Novembre

NEIL YOUNG

Tirage limité :
1000 exemplaires

Le "Loner légendaire"

Un livre écrit par Alain Gardinier, richement illustré de **photos rares à inédites**.



L'un des plus grands guitaristes/songwriters de l'histoire du rock !

Sept décennies au sommet du rock : interviews, photos rares à inédites, discographies complètes, sa vie, ses combats, ses passions.

Inclus :
un 45-tours exclusif 4 titres

Side A

Old Man
AUSTIN CITY LIMITS, 25/09/1984

The Needle and the Damage Done
SUPERDOME, NEW ORLEANS, 18/09/1994

Side B

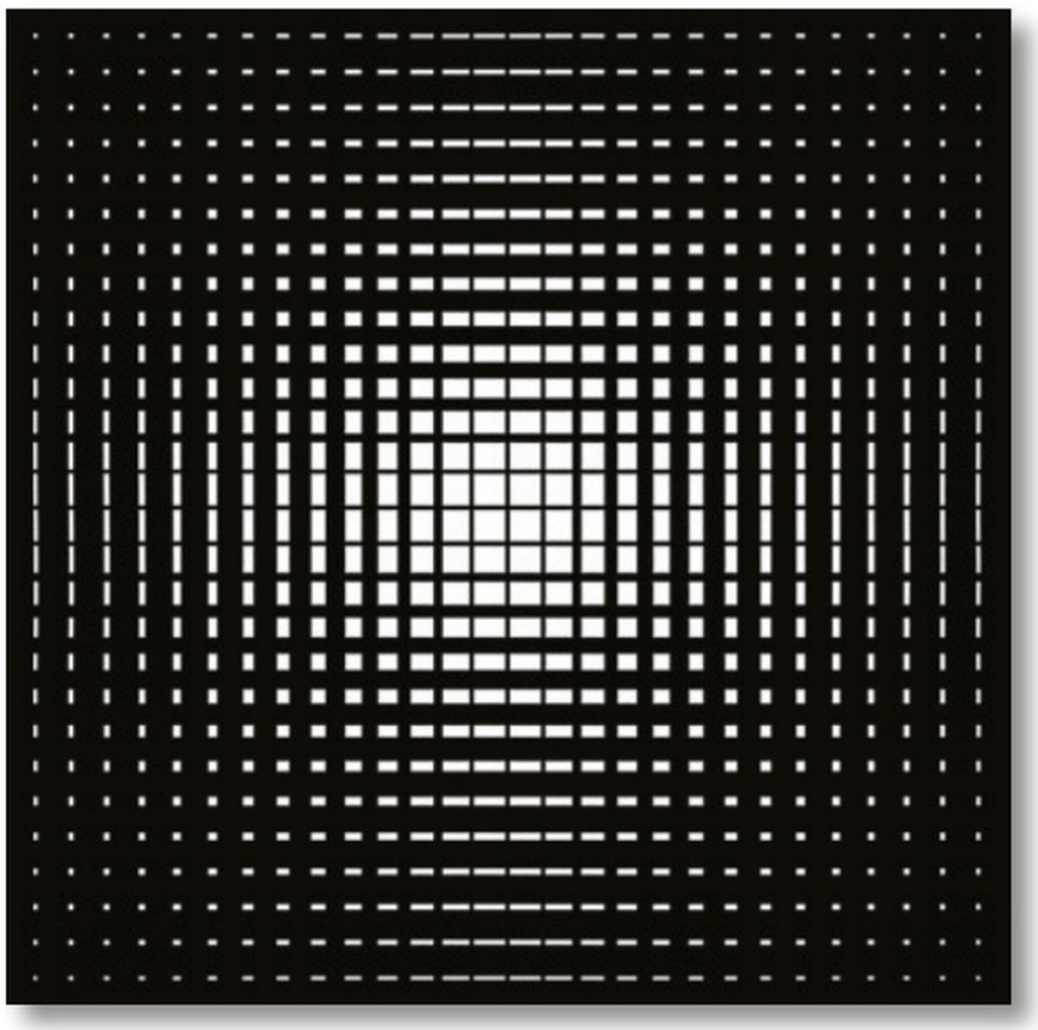
Heart of Gold
COW PALACE, BRISBANE, 21/09/1986

Harvest
WINTERLAND, SAN FRANCISCO, 26/03/1972

Également disponible en librairie en version standard (sans le 45-tours vinyle)

GM ÉDITIONS rock&folk **DÉJÀ DISPONIBLE EN MAGASIN ET SUR FNAC.COM** fnac

Slogan possible d'une énième blank generation



The Vacant Lots

"CLOSURE"

FUZZCLUB

Nous sommes fiers mais amers. Nos voix sont usées et nos regards aveuglés par l'illisibilité de l'époque. Nous dansons, conjurant par nos corps exténués l'hideuse grimace du monde. Nous avons fait nôtre la formule définitive de Nietzsche : "*Je ne croirai qu'en un dieu qui sait danser*", sans la légèreté du pas. Nous en avons fini avec l'idée des beaux lendemains, ne croyons plus aux fins. A l'ère du "post-", l'histoire bégaye. Notre conatus est puissance de survie. Une constellation d'artistes perfuse notre verticalité saturnienne : entre autres, The Soft Moon, Boy Harsher, Drahla, Cold Cave, et les Vacant Lots qui nous intéressent ici. Pas étonnant que les deux premiers aient en commun avec ceux-ci le même prodige du mixage, Maurizio "Icio" Biaggio, à qui l'on doit aussi le son *up in your face* de Merchandise ou des injustement méconnus Ninos Du Brazil. Pas étonnant non plus que l'on retrouve le prolifique Wesley Eisold , alias Cold Cave, au remix hypnotique et atone de "Into The Depths" du précédent LP du duo formé de Brian McFayden et Jared Artaud, l'acclamé "Interzone", sorti en 2020. Depuis, les Vacant Lots font légitimement le buzz, incarnant cette tendance très new-yorkaise, cérébrale et cultivée du rock. Artaud est passé coproducteur des deux derniers albums d'Alan Vega, "It" et "Mutator", et s'occupe du fonds d'inédits de l'as Vega, avec sa veuve, Liz Lamere. Dans le sillon de la figure tutélaire de Vega, chaque album des Lots procède des mêmes préalables : faire le plus avec le moins. Ce minimalisme n'est pas démenti ici, et peut-être signent-ils leur chef-d'œuvre. Publié sur l'excellent label FuzzClub — auquel on doit, entre autres, A Place To Bury Strangers, The Black Angels, Christian Bland & The Revelators, The Underground Youth et, surtout, The Jesus And Mary Chains —, le duo livre, avec ce quatrième opus de vingt-trois minutes, le concentré d'orgones susceptible d'obvier le morne automne. Démarrage en trombes sur "Thank You" avec son groove motorik ciselé sur Synsonics, véritable bombe goth-disco taillée pour les dance-floors post-covid : "*We're out of time*", slogan possible d'une énième blank generation. La vidéo, hommage stroboscopique aux screen-tests de Warhol signé Alexander Schipper, donne le ton : urbain, sale et languide. Suit, comme une descente d'amphétamines, "Consolation Prize", dernier single addictif — riff plombé, rythmique comme du ciment coulé dans les mâchoires. "*It's too late / There's no future*", y scande Artaud, voix blanche version "The Idiot". Difficile de se relever après un tel double uppercut qui assure à lui seul toute l'estime mérité par cet album. Si "Eyes Closed" et "Chase" se risquent vers une synth-pop acédique dont New Order avait le secret, "Disintegration" et sa ligne de basse moroderesque, et le psych-punk "Obsession" — narrant le chaos d'une impossible rupture amoureuse — réinjectent de la moiteur perverse sur fond de beats rocailleux sur Yamaha CS-10. Finale en apesanteur avec "Red Desert" — référence antonionienne assumée — puis, en guise de conclusion ouverte, "Burning Bridges". "*I don't see closure as an end but rather as a beginning*", explique Artaud dans le communiqué de presse : on a déjà lu ça quelque part — dans la bouche de Luis Vasquez, alias The Soft Moon. Nous ne croyons plus aux fins. Mais nous danserons, jusqu'à l'épuisement, tels des dieux rendus à la terre.

✪✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

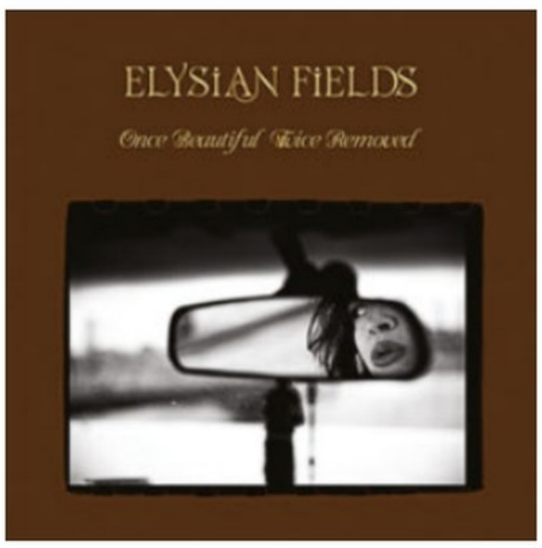
Disques pop rock

Elysian Fields

"Once Beautiful Twice Removed"

OJET STUDIOS

Ce groupe est incroyable, totalement à part. Depuis des années, il produit une musique de rêve, immédiatement identifiable, sans qu'on s'en lasse. Ce serait son treizième album ? C'est sans importance. Les chansons de ce duo, sur lequel le temps ne semble avoir aucune prise, sont toujours aussi superbes, intemporelles. Elles parlent de route, de désert, de séparation, d'amour... Clichés ? Ça pourrait, mais non. On y croit, c'est incarné. La voix de Jennifer Charles est toujours aussi envoûtante, les guitares d'Oren Bloedow évocatrices des grands espaces. Le gars a quand même fait partie des Lounge Lizards... et avant ça, du mythique Indoor Life, groupe des années 1980, dont on se souvient surtout ici parce qu'il tournait avec des Rita Mitsouko débutants



en première partie. Elysian Fields cite comme influences... des écrivains. Carson McCullers, William Inge, Larry McMurtry, et Jack Kerouac, bien sûr. C'est exactement ça. La musique ? Rock ? Folk ? Jazz ? Un peu tout ça. Avec un super son et une élégance de tous les instants. Les musiciens sont parfaits : Tony Leone, le — jeune — batteur, a joué avec des gens comme Levon Helm et Chris Robinson ; James Genus, le bassiste, avec la terre entière — notamment beaucoup de jazzmen — ; quant à Thomas Bartlett, qui produit et mixe, son CV comprend des employeurs aussi divers que The National, Martha Wainwright, Antony And The Johnsons, David Byrne ou... Yoko Ono ; il y a même un peu de Mark Plati (David Bowie) dans le mix. Bref, du beau monde.
Le résultat est magique, lunaire, insaisissable. Il y a aussi un hit en puissance, "Julien", sublime. Le tout a l'air évident, tellement simple. C'est la marque des grands.

★★★★

STAN CUESTA

Suede

"Autofiction"

BMG

Le grésillement d'un jack qu'on branche, les baguettes du batteur qui s'entrechoquent en guise de décompte, un arpège de guitare électrique, nerveux et primitif puis, juste avant de rentrer dans la matière, Brett Anderson qui murmure quelque directive à l'oreille des autres musiciens, le nouveau Suede ne tourne vraiment pas autour du pot. Dès ce "She Still Leads Me Own", premier des onze titres, on comprend qu'en studio (comme sur scène depuis la reprise), le groupe de rock anglais le plus élégant de sa génération a décidé de mettre le turbo. D'ailleurs, "Personality Disorder" — qui donne à Mat Osman, certainement le meilleur bassiste rescapé des années quatre-vingt-dix, l'occasion de se distinguer, démarre, pour ainsi écrire, de la même manière. Et Brett y met le paquet.
Y chante sur un ton impérieux, sur le fil, dictant à qui veut bien l'entendre, prenant le risque de s'enrouer en poussant, davantage encore, dans les refrains envahis de guitares (Richard Oakes). "The Only Way I Can Love You" ajoute du drame à l'ensemble alors que "That Boy On Stage", quasiment punk, force le respect par son autodérision. "Drive Myself Home", dans la forme, est une respiration, mais sa gravité, proche de celle des albums solos d'Anderson, l'empêche d'être un cheveu sur la soupe.

Avec sa basse affectée et son tempo martial, "Black Ice" confirme le ton du disque, plus noir que blanc, plus sombre que les ombres. "What Am I Without You", et même si "Autofiction" se veut une usine à gaz, rappelle que Suede est aussi capable de jouer l'introspection dans des titres lents et délayés (plus de six minutes). En revanche, cette ballade venue d'ailleurs ne conclut pas l'affaire. C'est à "Turn Off Your Brain And Yell", toute de rage contenue, que revient ce privilège.

★★★★

JEROME SOLIGNY

Yeah Yeah Yeahs

"Cool It Down"

SECRETLY CANADIAN

Neuf ans sans nouvelle. Même pas un vague communiqué, évoquant une pause d'une durée indéterminée. Ok, depuis la sortie de "Mosquito" en 2013, il y a bien eu quelques apparitions solos de Karen O, chanteuse, songwriter, icône de mode, derviche-tourneuse en live. Mais pas un mot sur un éventuel retour du trio new-yorkais. Et puis, fin 2019, après une cuite monumentale au saké en compagnie de son guitariste Nick Zinner, l'ébouriffante miss O a retrouvé l'envie d'écrire pour les Yeah Yeah Yeahs. Un timing presque parfait. Une pandémie plus tard et les revoilà. Toujours aussi réjouissants pour les fidèles — c'est-à-dire foutraques et arty, brillants et branleurs, drôles et mélancoliques à la fois. Le mélange

idéal pour une époque où on hésite entre danser dos tourné au gouffre (autant ne pas louper son ultime selfie) ou chialer pour éteindre les incendies. C'est une atmosphère qui règne tout au long de "Cool It Down", cinquième album sans gras, huit titres essentiels, zéro remplissage. "Spitting Off The Edge Of The World", premier single en duo avec Perfume Genius, est une superbe mise en jambes, l'exemple même de ballade magnétique que le groupe excelle à composer depuis "Maps". Et ensuite ? Il y a des claviers, des boîtes à rythmes, des mélodies entêtantes, la voix de Karen O, gamine, fragile ou impérieuse, des paroles vaguement inquiétantes, des curiosités (comme "Mars", dernier titre parlé, dépouillé, à l'émotion brute) et une certaine gravité en filigrane.
Et si ces nouveaux morceaux ne sont pas toujours immédiats, on se laisse vite happer et on plonge sans retenue dans "Cool It Down", vrai disque de come-back séduisant et antithèse du prétexte à reprendre les tournées.

★★★★

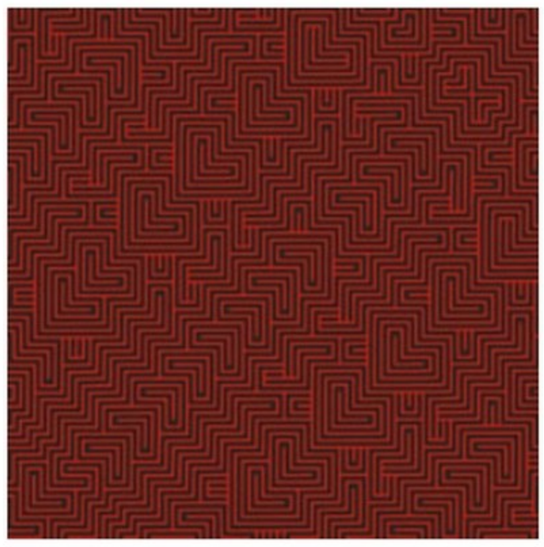
ISABELLE CHELLEY

The Black Angels

"Wilderness Of Mirrors"

PARTISAN RECORDS

"Grâce à un usage audacieux de l'autotune, ce nouvel album des Black Angels emprunte une direction totalement nouvelle qui..." Non, bien sûr, rien n'a changé. Ce qui n'est pas pour nous déplaire. Alors que le *retour du psyché* vit peut-être ses ultimes feux, les Texans tiennent bravement la dernière barricade. Contrairement à d'autres qui sortent un album dans votre dos-en un rien de temps (Ty Segall and Co), les Black Angels paraissent vouloir freiner leur production : "Death Song", sorti en 2017, et ce "Wilderness Of Mirrors" leur donnent raison. Si l'on retrouve toujours de bons vieux hard blues fuzzés, c'est leur versant pop ("Firefly" et son optigan) ou ces titres à ressortir pour la fin du monde (le single "El Jardin", "Empires Falling" lézardé par de grandes déchirures de feedback) qui importent ici. Surtout, il y a cette faramineuse incantation spirite intitulée "The River" (leur meilleur titre depuis "18 Years"), où, après un faux départ à l'acoustique suivi de bruits bizarres genre goélands de l'espace, Alex Maas se met à hululer et implorer. Il les appelle tous, Syd, Arthur, Roky, il faut qu'ils viennent à lui, qu'ils racontent ce qu'ils ont vu ; mais, alors que le carillon des guitares a fait de notre cortex une cathédrale, la séance semble dérailler,



des rires maniaques et des pleurs légers se font entendre, avant que tout ne soit emporté dans le flux d'un infernal groove derviche. Si Michaux avait été rock critic, il aurait noirci une bonne dizaine de pages sur celle-ci. Les Black Angels ont tellement fait pour la cause (via notamment la création du festival Levitation) que certains voudraient les réduire à un rôle d'activistes de la scène, mais on aura compris que les quatre étoiles ici décernées ne le sont pas pour services rendus.

★★★★

VIANNEY G.

Julian Lennon

"Jude"

BMG

On n'ira pas jusqu'à écrire que Julian Lennon aurait pu être le fils de Paul McCartney, mais il faut admettre que ce "Jude" (dont le titre est le prénom que lui a donné Macca dans son tube à rallonge de 1967) ne manque pas de mélodies pop, un brin nostalgiques, du genre que le bassiste des Beatles va certainement apprécier. L'air de rien, "Jude" est le septième album de l'aîné de John (et Cynthia) dont la carrière a démarré sur les chapeaux de roues au milieu des années quatre-vingt, en partie à cause de cette filiation, et aussi parce que "Valotte" était un bon disque. Les choses se sont toutefois vite calmées sur le plan musical et, depuis deux décennies, Julian est un artiste indé qui a plusieurs cordes à son arc et, même, plusieurs arcs. "Jude",

et c'est parfait, s'inscrit dans la lignée du remarquable "Photograph Smile" de 1998, sauf qu'il est moins facile d'accès. Apprécier cette dizaine de chansons écrites à plusieurs époques (d'autres songwriters lui ont prêté main-forte sur la plupart) ne demande pas un effort surhumain, mais il faut vouloir jouer le jeu, un peu mélancolique, de ce presque sexagénaire qui a survécu au départ du père (qui, s'il ne détruit pas, renforce) et à l'assassinat de ce dernier par un fan tordu. Coproduites par le fidèle Justin Clayton, "Not One Night", "Love Don't Let Me Down", "Round And Round Again" ou "Gaia" (avec la jolie voix d'Elissa Lauper) font vibrer les cordes les plus sensibles surtout, infailliblement, lorsque le timbre de Julian rappelle celui de John. A noter, histoire de boucler la boucle, que la photo de l'artiste en couverture du disque a été prise par May Pang, la compagne du Lost Weekend.

✪✪✪1/2

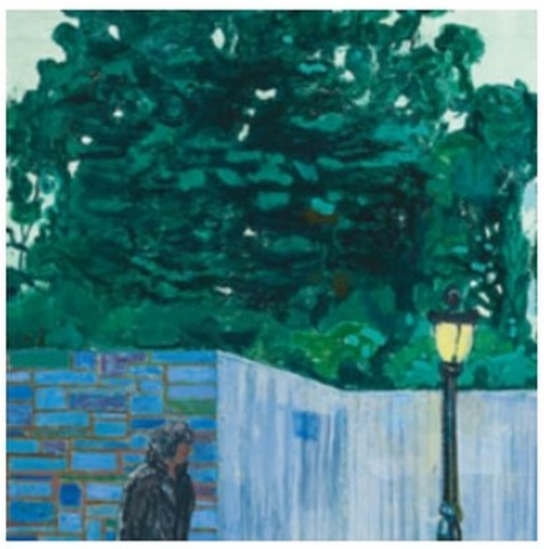
JEROME SOLIGNY

The Murlocs

"Rapscallion"

ATO

En 2011, parallèlement à son rôle dans King Gizzard & The Lizard Wizard, Ambrose Kenny-Smith (chant, harmonica, saxophone) de Geelong, province de Victoria, forme les Murlocs. Il enregistre le sixième album du groupe avec Cal Shortal (guitare), Tim Karmouche (claviers), Cook Craig (basse) et Matt Blash (batterie). On reconnaît d'emblée sa voix haut placée, aux accents populaires (plus proche de Feargal Sharkey que de Roy Orbison). Dans l'incipit, "Subsidiary", par la grâce d'un mixage *mural*, tous les instruments se fondent pour produire une masse sonore. Ailleurs, la ligne se fait plus claire. Partout s'entend un vrai travail sur les détails, des finesses, chœurs, ponctuations d'harmonica, breaks, changements de rythme surprenants, solos harmonisés, etc. Plus que dans la musique, les références psyché sont surtout évidentes dans les vidéos. On les discerne toutefois dans l'évolution de "Bowlegged Beautiful", démarré en R&B, terminé en rave-up. Souvent étayée par des riffs costauds, l'écriture reflète les aspects tragiques ou dérisoires de la société via les différentes vicissitudes, errances, quête de reconnaissance, de drogues, tragédies, frustrations et colères exprimées par le narrateur qu'incarne Ambrose Kenny-Smith,



un ado primo-délinquant ("Virgin Criminal"). "Compos Mentis" *(sain d'esprit)*, pourtant une des plus jolies compositions, fait l'objet d'un clip montrant les membres du groupe sortant d'une poubelle : malgré l'humour, la vision des Murlocs n'a rien de rose. Clash avec le père, avec un contrôleur ("Bobbing And Weaving"), bagarre ("Farewell To Clemency" au tempo pub rock), auto-stop périlleux ("Bellarine, Ballerina"), autant d'images punk qui caractérisent l'inspiration de ces rockers australiens.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Sports Team

"Gulp!"

ISLAND/ BOOGIE DRUGSTORE

C'est un des succès surprise des deux dernières années en Angleterre. Avec son premier album "Deep Down Happy", Sports Team a autant eu la reconnaissance critique (nomination au prestigieux Mercury Prize) que commerciale (album n°2 dans les charts à domicile et concert sold out à la Brixton Academy). Sports Team se trouve ainsi confronté aux attentes d'un deuxième album qu'il tente de désamorcer avec une pochette inspirée des cartoons, et ce moment suspendu où le Coyote réalise avec amertume que son plan pour attraper Bip Bip a encore échoué, et qu'un destin funeste l'attend. Si la pochette témoigne d'une certaine inquiétude, il n'en est rien des chansons, toujours aussi hymniques et interprétées par un chanteur

plus arrogant et tête à claques que jamais. Ceux qui avaient apprécié les morceaux exaltés du premier album ne tomberont pas de leur chaise à l'écoute de celui-ci qui reprend les choses où ils les avaient laissées sur "Deep Down Happy". L'album débute vite avec "The Game", dans une explosion de guitares frénétiques, avant de ralentir de façon notable et d'explorer des territoires qui rappellent l'Angleterre des années 2000, quelque part entre Kooks ("Getting Better") et Rifles ("Unstuck"). Quelques morceaux frappent, comme ce "Dig !" qui fait penser à Maximo Park, ou "The Drop" et ses cuivres rutilants dans lequel on entend des échos à "Know Your Product" des Saints, la morgue en moins. Le landfill indie, comme on surnommait (de façon péjorative, il faut l'avouer) les groupes anglais à guitares il y a quinze ans, s'est trouvé de nouveaux hérauts.

✪✪✪

ERIC DELSART

Tony Malacara

"Tony Malacara"

GREEN COOKIE RECORDS

Ces dix dernières années, les Mystic Braves demeuraient dans l'ombre d'encombrants voisins *beach goth* — les Growlers et Allah-Las — bien qu'auteurs d'une belle œuvre qui méritait bien mieux. Surprise : leur récent "Pacific Afterglow", lorgnait vers un son plus lustré, voire discoïde. Où est donc passée la nostalgie brumeuse qui nimbait le mémorable "The Great Unknown" (2018) ? Il semblerait qu'elle se soit dispersée avec les bacchantes de Tony Malacara : l'ex-bassiste et cofondateur du quintette américano-mexicain vient en effet de réapparaître avec son premier opus solo, capté avec Joel Jerome Morales (LA. Witch, Tracy Bryant) et paru fin mai sur le label grec Green Cookie Records. La musique est au diapason d'une pochette montrant notre homme gratouillant, pensif, perdu au milieu d'une épaisse et mystérieuse forêt : "A Look In Her Eyes" déroule une mélodie en mode mineur, au spleen pénétrant, soulignée par des guitares carillonnantes, une voix douce chuchotant une histoire d'amour forcément triste, de l'éblouissement des premiers instants à la rémanence éternelle d'une félicité trop tôt fanée. La perte de l'être aimé irrigue "Gadot", mue par un espiègle

thème western spaghetti, ainsi que la déchirante ballade "My Love Shall Grow". Autre gemme, la ritournelle garage-rock hispanisante "Ghostly Shadows", traversée par une inquiétante présence fantomatique — autre thème récurrent. Enfin, les arpèges délicats et arrangements luxuriants de la mystique "Harvest Woman" évoquent davantage Love, époque "Forever Changes". Au final : dix morceaux superbes, touchants, qui confirment la classe d'un outsider dont on espère que l'incontestable talent sera encore davantage reconnu.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Disques pop rock

Crack Cloud

"Tough Baby"

MEAT MACHINE/ BIGWAX

On peut se tromper sur les gens. A leurs débuts, beaucoup pensaient que Crack Cloud voulait être PiL, Neu!, en version teenage junkie repentit. Des garçons (surtout) à l'habit de scène minimal (un jean) et au discours pléthorique. Puis, après deux EP totalement dans la lignée du revival post-punk, il y eut un premier album : "Pain Olympics", rempli comme un œuf. Les riffs et rythmiques minimaux, sous l'effet de l'entropie, étaient devenus un Gloubi-boulga indigeste. Qui a été, désormais, digéré. "Tough Baby" en témoigne. Crack Cloud ne veut pas être PiL, il ne veut pas être l'agressivité et les timbres abstraits du post-punk : il veut être la créativité et le beau bizarre de Roxy Music. Un Roxy Music sans l'aristocratie, une musique moderne dépourvue du cynisme moderne.

L'inventivité désormais au comble, le groupe qui s'est longtemps défini comme un collectif prouve qu'il en est un en comptant pas moins de dix-huit musiciens sur les dix titres de l'album, et deux fois plus d'instruments. Tous sont au service d'une recherche, au service d'un objectif plus honnête que les discours politiques d'avant : créer de la beauté et les émotions du 21ème siècle. Les collages de "Virtuous Industry", le break en envolée de "Costly Engineered Illusion", la mélodie scandée de "Please Yourself" montrent que l'on peut être vulnérable dans sa colère, plein de failles dans son combat. Malgré quelques rechutes brutales — "Criminal" ou "115 At Night" qui ressemble plus au Muse qu'au Van Halen revendiqué —, Crack Cloud montre qu'après une errance stylistique, l'un des groupes les plus prometteurs de sa génération semble avoir touché la voie. En arts, seule la nudité prime. Le reste n'est que du décor.

✪✪✪

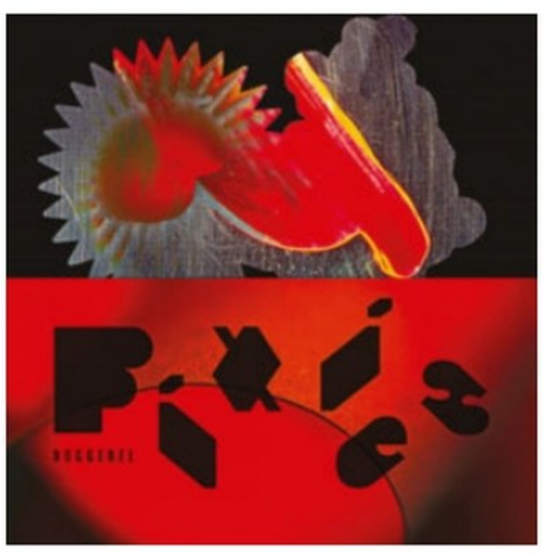
THOMAS E. FLORIN

Pixies

"Doggerel"

BMG

Il faut s'y faire, la seconde vie des Pixies est désormais trois fois plus longue que leur première carrière, et le groupe de Black Francis a sorti autant d'albums depuis 2014 qu'il n'en a publiés dans ses jeunes années. Voici le huitième, le quatrième de la période actuelle. Personne n'osera raisonnablement comparer ce "Doggerel" à "Doolittle" ou "Bossanova", mais le cru 2022 ne mérite pas non plus la benne à ordures. Les protagonistes sont connus. Derrière le patron, Paz Lenchantin tient la basse, les chœurs et, après bientôt dix ans de CDI, en a peut-être marre qu'on lui parle encore de l'irremplaçable Kim Deal ; Dave Lovering, le batteur-magicien, tient la cadence avec des rythmes plus conventionnels que jadis ; Joey Santiago, effacé dans la vie et flamboyant derrière sa Gibson, est toujours l'arme secrète du groupe, capable de rendre bon un morceau moyen ("Vault Of Heaven") avec ses éclairs de guitare twang. L'album ? Pro, réglo. Black Francis/ Frank Black a toujours démystifié l'acte créatif. Cet homme a sorti une petite trentaine d'albums où l'inspiration est survenue (pas toujours) dans la transpiration. Sur "Doggerel", on recense de beaux moments, mais parfois un trop grand respect de la *formule* : quand Francis chante



des mots comme *"hacienda"*, quand Lenchantin y va de son petit contre-chant sucré ou quand Santiago fait un de ses fameux solos à une note. Si Black Francis n'est plus capable de hurler comme jadis, il reste un sacré chanteur, excellent dans les titres à l'humeur rêveuse situés en fin de disque, ces "Who's More Sorry Now" ou "You're Such A Sadducee" qui rappellent (un peu) les "Motorway To Roswell" ou "Blown Away" d'antan.

✪✪✪

BASILE FARKAS

Marc Jonson & Ramirez Exposure

"Turning On The Century Vol.1"

HURRAH! MÚSICA

Marc Jonson est un vétéran de la power pop psychédélique, comme le prouve sa plantureuse discographie qui débuta sur le prestigieux label Vanguard en 1972. Puis, après quelques années passées dans les clubs de Greenwich Village, il s'évertua à écrire pour d'autres, dont Robert Gordon, Paul Butterfield, Dave Edmunds, Suzanne Vega, les Smithereens et tant d'autres. Un palmarès qui ne serait pas complet si l'on n'évoquait pas ses compositions pour Pixar "Nemo", "Cars" et "Ratatouille". Pour résumer, à l'instar d'un Andy Paley aussi à l'aise entre Brian Wilson et la BO de "Bob L'Eponge", Marc Jonson est un de ces petits génies de la power pop plus à l'aise dans l'artisanat et l'anonymat des studios que sous les projecteurs.

De son côté, Ramirez Exposure est un jeune fils spirituel de toute une école de surdoués de la pop élégiaque qui va de l'usine à tubes du Brill Building au Wrecking Crew. Sur son CV, on note des collaborations avec The Posies, The Jesus And Mary Chain, Television et Fountains Of Wayne. Jonson pourrait être le père de Ramírez, mais ensemble ils ont donné naissance, via la magie de l'échange de fichiers numériques, à un album aussi accrocheur qu'il est rafraîchissant. Premier single extrait de l'album, "Tape Recorder" est digne du meilleur de Tom Petty. Tandis que le deuxième single, "The Real Sound Of The World" est une mignardise du niveau des Go Betweens à leur top. Mais que l'on ne s'y trompe pas, ce "Turning On The Century", s'il évoque des fulgurances sunshine pop entre Sagittarius et Roger Nichols & The Small Circle Of Friends, avec par exemple avec "Tilting At Windmills" ou "The Magic Creek", reste avant tout une œuvre personnelle. En résumé, Jonson et Ramírez, bien qu'ils s'inscrivent dans une riche tradition pop, ont réussi à transcender la somme de leurs influences pour offrir cet album unique.

✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Starcrawler

"She Said"

BIG MACHINE

Formé en 2015 à Los Angeles, Starcrawler se fait connaître assez rapidement grâce à un cocktail musical rétro à base de glam, de punk et de grunge propulsé par la voix d'Arrow de Wilde, cette chanteuse tellement filiforme qu'elle pourrait décrocher le rôle principal dans un remake de "L'Etrange Noël De Monsieur Jack". Comme tout le monde, le groupe a connu son lot de déboires suite à la pandémie avec le départ du batteur Austin Smith, aussitôt remplacé par Seth Carolina. En revanche, et pas comme tout le monde, Arrow de Wilde s'est fait agresser sexuellement lors d'un concert à Melbourne en compagnie du groupe californien The Growlers en juillet 2020. C'est lamentable que certains, en tournée, confondent encore rétro et rétrograde pour ce qui est du comportement. Pour les dix titres qui composent l'album, les amateurs de gros son évolutif du gras jusqu'au très clair vont adorer. Aussi bien capable de faire un boucan énorme qu'une ballade tranquille comme "A Better Place" qui clôt l'album, Starcrawler débute les hostilités avec deux titres d'un grunge assumé à grands coups de batterie très appuyée pour "Road Kill" ou *unplugged* pour le début du single "She Said". Point commun entre les deux et tout le reste des titres, la voix éraillée

juste comme il faut d'Arrow de Wilde. Sans ressentir le besoin de hurler, l'organe de la chanteuse — entre Siouxsie période "Kaleidoscope" et Chrissie Hynde — est tout simplement très attractif. Pour le reste, la palette des genres peut aussi s'élargir à la pop newwave avec le très FM "Broken Angel", les entêtants "Jet Black" et "Midnight" ou, pour ceux qui aiment sauter dans tous les sens, "Runaway" et "True Damaged".

✪✪✪1/2

GEANT VERT

Courting

“Guitar Music”

PIAS

Parmi toute cette vague de groupes anglais post-punk aux textes grinçants, on attendait désespérément une réponse de Liverpool. Et puis Courting est arrivé l’an dernier avec un premier EP intitulé “Grand National”, qui rappelait le Blur période “Popscene” et des groupes comme Parquet Courts. Quand “Guitar Music” débute par des stridences électroniques, des beats electro et une voix robotique, l’affaire désarçonne un peu. Ça pourrait être du Tricky ou du Prodigy. Très vite, on comprend la portée ironique du titre “Guitar Music”. Courting semble se poser beaucoup de questions sur la pertinence de la musique à guitares, et questionne son auditoire à ce sujet. On comprend que le sujet les taraude : quel groupe à guitares

de moins de quarante ans remplit les stades aujourd’hui ? Pourtant, dès qu’ils branchent les six-cordes, les Liverpuldiens frappent très fort, comme sur “Tennis”, cousin bâtard de “Chaise Longue” de Wet Leg qui utilise la balle jaune comme métaphore d’une relation vénale. Si la radicalité de certains choix esthétiques surprend au premier abord — comme l’autotune sur l’hymne disco-punk “Loaded” ou cette relecture emplie de bruitisme électronique de “Crass”, qu’on trouvait déjà sur l’EP —, le talent du groupe est frappant du début à la fin de l’album. Il l’exprime parfois de façon bordélique, le groupe étant capable de passer d’un morceau totalement baggy comme “Jumper” à une ballade mélancolique “PDA” sans ciller, si bien qu’on se demande parfois quelle est l’identité du groupe. “Guitar Music” est ainsi un album totalement décousu mais très fun, et indéniablement de son temps. On est loin toutefois de la claque espérée, mais il y a du génie chez ces jeunes gens.

★★★

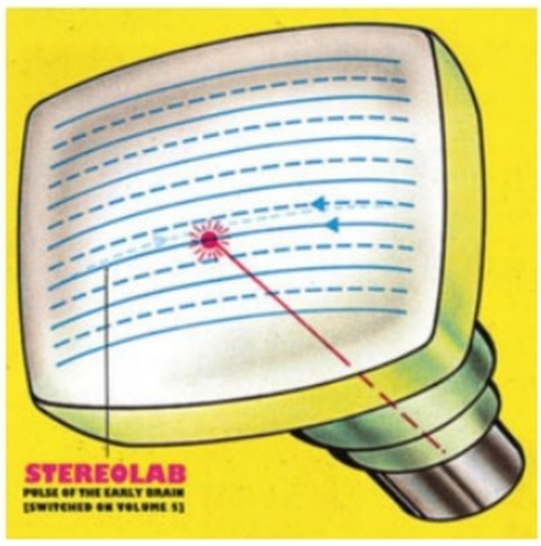
ERIC DELSART

Stereolab

“Pulse Of The Early Brain [Switched On Volume 5]”

DUOPHONIC/ WARP RECORDS

Ça commence par deux titres avec Nurse With Wound, plus de trente minutes au total. On se dit que c’est un peu long, mais ça ne fait que commencer. Ah, on sait bien ce que les aficionados — il y en a — vont dire. La transe ! La répétition ! Steve Reich ! Le Velvet Underground (le riff du troisième morceau, “Low Fi”, troublant) ! Can ! Neu!... Tim Gane lui-même avait cité ces noms dans une interview qu’on avait faite de lui et de Laetitia Sadier, les deux Stereolab, il y a une éternité. De quoi s’agit-il ? D’un triple album vinyle reprenant une vingtaine de morceaux des années 1990 et 2000, inédits ou sortis sur des singles pressés en petites quantités, sur leur propre label, Duophonic, créé dès les débuts du groupe. Une affaire de spécialistes. De fans. Pourquoi pas ? Ils en ont aussi, et dans le monde entier. Même Jeff Buckley les citait en interview. La démarche de Stereolab est respectable. Ils ont très bon goût. Ils ont aidé à faire découvrir les High Llamas de Sean O’Hagan, un petit génie dont on n’a plus trop de nouvelles... Chez eux, tout est parfait, underground comme il faut, avec les références qu’il faut. C’est juste que... Comment dire ? On a du mal à se passionner



pour cette musique. Surtout en 2022. Elle est agréable, lancinante sans être jamais insupportable, mais elle s’écoule sans fin. Oui, oui, Terry Riley, d’accord ! Mais prenons Neu! ou Can, et comparons. Ces groupes avaient deux batteurs monstrueux, qui pulsaient. C’était animal. Ici, qu’entend-on ? Quelque chose de semblable, mais joué par une petite boîte à rythmes — ou par un batteur sans swing. Ça ne colle pas. Ça manque d’âme, de sauvagerie. Ce n’est pas l’idée, nous répondra-t-on. Certes…

★★★

STAN CUESTA

Disques
classic rock

Dropkicks Murphys
"This Machine Still Kills Fascists"

DUMMY LUCK MUSIC/ PIAS

Quatre ans de présidence invraisemblable, une tentative de coup d'Etat, des millions de personnes dans la mouise, le retrait d'Al Barr pour un temps indéterminé, toutes ces raisons ont fait qu'il était grand temps que les Dropkick Murphys concrétisent leur projet de mettre en musique des textes inédits de Woody Guthrie, le champion toutes catégories de la contestation sociale aux Etats-Unis. Un des arguments qui a pesé le plus pour prendre cette décision fut l'état d'esprit des membres du groupe à ce moment précis : les Bostoniens avaient atteint le niveau de colère requis pour s'attaquer au projet. Avec l'aide de Nora Guthrie, la fille du chanteur, Ken Casey a eu accès aux archives familiales.

La quête a été parfois compliquée car tous les documents avaient été rédigés à la main, d'une écriture pas toujours très lisible. Enregistrés en studio sans un seul ampli, les dix titres sont entièrement acoustiques afin de coller au plus près à l'esprit folk de l'entreprise. A l'écoute de "Two 6's Upside Down", "Talking Jukebox" et du fantastique "Ten Times More" qui ouvrent l'album, le degré de décibels est tel qu'il est quasiment impossible d'estimer le niveau de rage envoyé solidairement par les DKM en acoustique. Il faut attendre la balade "Never Git Drunk No More", avec Nikki Lane, pour calmer un peu les choses. Après un "All You Fonies" au refrain d'un *no future* joyeux, Evan Felker vient partager le micro sur "The Last One" avant que la voix de Woody Guthrie ne vienne conclure cette belle promenade au pays de la revendication sur "Dig A Hole". Album sans Al Barr, peut-être, mais étonnant au plus haut point. Son titre est un vibrant appelle à se retrousser les manches.

✪✪✪✪

GEANT VERT

Ronnie Foster
"Reboot"

BLUE NOTE

Jadis, quelque part entre l'ère des dinosaures et celle de TikTok, Rock&Folk possédait une rubrique, euh… folk. Et aussi une page jazz. Eric Dahan l'a maintenue en vie longtemps. En 2022, même si plus rien n'est comme avant, le jazz se porte bien. Il séduit de jeunes mélomanes, certes plutôt avertis, et continue de combler les générations précédentes pour qui le bop (ou be-bop, Thelonious Monk s'était attribué la paternité du nom) est la Rolls des genres musicaux. On imagine que Ronnie Foster partage ce point de vue. En effet, cet organiste natif de Buffalo (New York), dont les enregistrements des années soixante-dix sur Blue Note l'ont fait entrer dans la légende, a contribué à enrichir le style (l'emmenant dès lors vers la fusion) et s'est frotté à d'autres musiciens parmi lesquels George Benson, Grant Green, Grover Washington et Stevie Wonder. D'ailleurs, dans ce nouvel album, qui marque son retour sur Blue Note (aujourd'hui dirigé par Don Was), Foster rend hommage à Green, monumental guitariste — notamment dans sa divine relecture de "Sultry Song" —, ainsi qu'à Stevie Wonder, via la reprise de "Isn't She Lovely". Maître du groove, Ronnie Foster l'est plus que jamais dans "Swingin' ", et, abordant en finesse "After Chicago",

il parvient à faire oublier que son instrument (le B3 de chez Hammond) est un monstre. Agile et impétueux, Foster cabriole dans le morceau-titre et invente le jazz en soie dans ce "J's Dream" aux mille nuances de bleu. Rare sur un tel album, "Hey Good Lookin' Woman" est un morceau chanté que Ronnie Foster interprète régulièrement en live, tandis que "Conversation With Nadia", instrumental au piano, romantique en diable et aux renversements harmoniques hardis, émoustille comme la plus sexy des courbures.

✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Beth Orton

"Weather Alive"

PARTISAN RECORDS

Dans la famille des Beth, il y a Gibbons et Orton. Deux formidables chanteuses qui ont toutes deux flirté à leurs débuts avec le monde de l'electro : Portishead pour la première, Andy Weatherall et les Chemical Brothers pour la seconde, qui nous occupe ici. Mais il n'en reste pas grand-chose. Quelques petites nappes de synthé ici ou là, un rythme lancinant et obsédant — mais joué par un vrai batteur, Tom Skinner, au demeurant excellent, et un bassiste qui ne l'est pas moins, Tom Herbert. Non, on assiste ici plutôt à un retour en arrière, entamé il y a déjà plusieurs années, aux instruments acoustiques et à ce qu'on appelle à tort la musique *folk*. Rien de folklorique ici, mais c'est comme ça, les mauvaises étiquettes collent souvent plus que les autres.

Dès le premier titre, somptueux, de sept minutes, "Weather Alive", qui donne son nom à ce très bel album, la voix plane sur des ambiances de piano, de vibraphone, d'harmonica réverbéré, d'une douce rythmique et de quelques sons incongrus de guitare électrique (Shahzad Ismaily). Le tout bruissant, assez free, mais totalement maîtrisé. Aucun doute, on est dans la famille de Mark Hollis, période "Spirit Of Eden", et si on remonte encore, de John Martyn ou de Robert Wyatt. Rien que ça ! Une sorte de rock jazz, qui n'a rien à voir avec l'affreux jazz-rock. Rappelons tout de même que la demoiselle chantait trois titres sur le dernier album de Bert Jansch en 2006. Même l'étonnant "Fractals", presque funky, avec son saxophone (Alabaster DePlume, pas n'importe qui), finit par charmer. Les textes sont d'une beauté sombre, poétique sans être absconse... La voix de Beth Orton est absolument unique, vibrante et honnête. Cette femme n'essaie pas de se donner un genre. Elle vit sa musique. C'est rare.

✪✪✪

STAN CUESTA

Dr John

"Things Happen That Way"

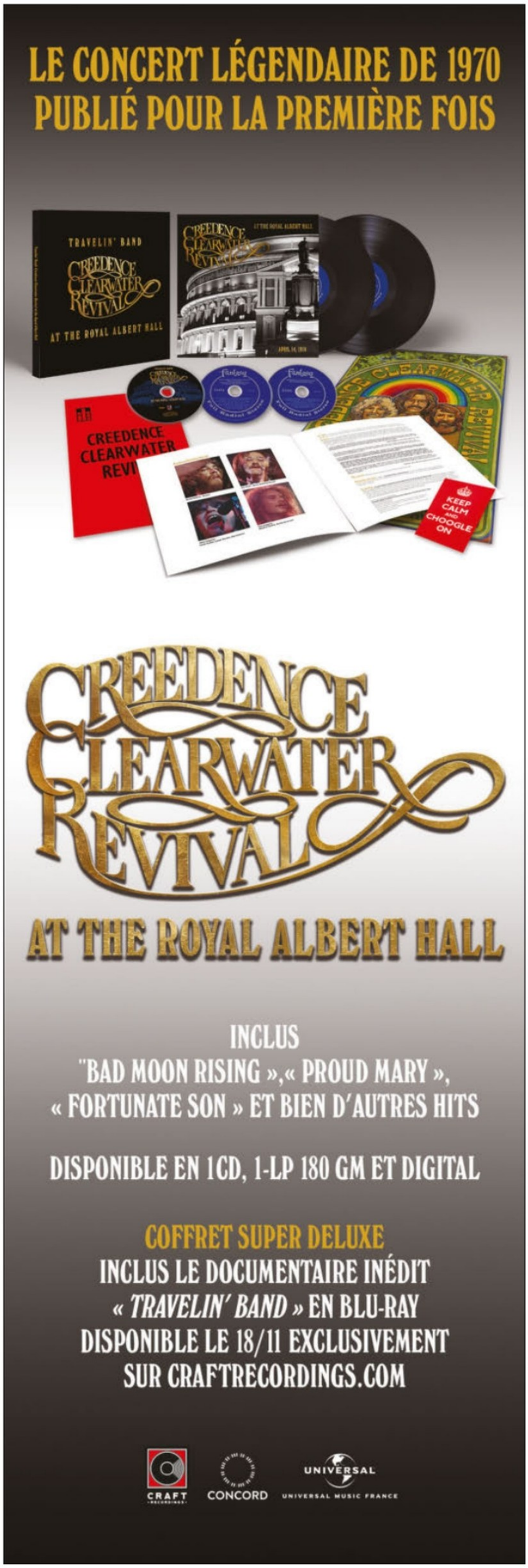
ROUNDER/ CONCORD

C'était une légère dissonance dans une discographie souvent étincelante. L'ultime album de Dr John, décédé le 6 juin 2019, consistait en un hommage à Louis Armstrong partant dans tous les sens, dont le pilotage semblait avoir été largement assumé par sa directrice musicale d'alors ("Ske-Dat-De-Dat : The Spirit Of Satch", 2014). Courant 2017, l'homme avait repris le chemin du studio, dans la ville où il était né et continuait de résider, la Nouvelle-Orléans. Les premières séances eurent lieu chez le guitariste et producteur Shane Teriot, se poursuivirent aux Esplanade Studios, puis, la santé du pianiste s'étant détériorée, se conclurent à son domicile, en 2018. Sachant qu'il écrirait là la dernière page de son histoire, Mac Rebennack choisit notamment de revisiter les chansons country de sa jeunesse, et c'est en toute logique que l'album s'ouvre par "Funny How Time Slips Away" dans une version bonhomme, nullement marquée par l'angoisse ou les regrets — les cuivres rutilent, le tempo est allègre, la voix assurée. Cette approche se retrouve sur "End Of The Line", avec Aaron Neville en comparse de joyeuses réminiscences. Un peu plus tôt, ce sont Willie Nelson ("Old Time Religion") et Rickie Lee Jones qui passent pour un ultime

au revoir, cette dernière sur une relecture du morceau totem du bon docteur, "I Walked On Guilded Splinters", avec force colifichets et poupées vaudoues. La chose vaut aussi pour le "Ramblin' Man" de Hank Williams, totalement marabouté. Quelques compositions-maison, merveilleuses d'espièglerie, et deux ballades jazzy, dont une empruntée à Johnny Cash ("Guess Things Happen That Way"), complètent ce projet qui ne se contente pas de conclure dignement une carrière sans équivalent, mais lui apporte un supplément d'âme et de mystère. Tout est rétabli.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD



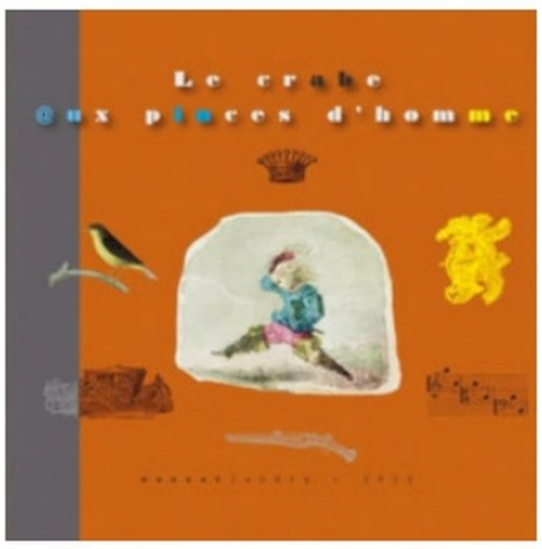
Disques français

Gérard Manset

"Le Crabe Aux Pinces D'Homme"

WARNER

Avec Manset, il ne faut s'attendre à rien. Surtout pas à du Manset. Dès le premier titre, "Dans Un Pays De Pain d'Epices", on est désarçonné, et on le sera jusqu'au bout : un son assez crade, à tel point qu'on dirait parfois des maquettes, un emploi immodéré de la boîte à rythmes, des chœurs féminins... Même la voix est étrange, plaintive, souvent en falsetto poussé à l'extrême. Scansion bizarre, paroles délirantes, comme dans "Le Crabe Aux Pinces D'Homme", sorte de rock vaguement funky, avec des cuivres New Orleans, de près de huit minutes. On est loin de la statue du Commandeur, de l'image de grand maître stoïcien qu'a voulu vendre une certaine presse noyée dans son sérieux. N'oublions pas que Manset,



ce n'est pas que "La Mort D'Orion". C'est aussi "Marin' Bar", cette espèce de tube de Philippe Lavil pervers, qu'il n'a longtemps pas voulu voir réédité... Ou des collaborations avec Herbert Léonard, Dalida, Indochine et des dizaines d'autres. Depuis quelque temps, il arrive même à déranger ceux qui l'adulent et attendent de lui toujours la même chose. On n'est pas au bout de nos surprises quand arrive "Pantera", sur une grille de blues... Pourtant, à l'exception d'un jeune guitariste, Fabien Mornet, les musiciens sont de vieilles connaissances : les fidèles Pierre Chérèze (guitare), Serge Perathoner (claviers), Didier Batard (basse) ou Jacques Ehrhart (un peu de tout, dont de la pedal steel). Mais c'est la folie totale, au début on ne comprend rien. Il faut donc laisser ses a priori au vestiaire et entrer dans cet univers, comme Manset invitait autrefois à *"entrer dans le rêve"*. Au fur et à mesure des écoutes, on découvre des pépites, comme "Mais Elle Est Là". C'est un album qui se mérite. Un album de Manset, quoi.

✪✪✪

STAN CUESTA

Yann Tiersen

"11 5 18 2 5 18"

PIAS

Yann Tiersen est un compositeur et un producteur prolixe, surtout depuis qu'il bénéficie du studio qu'il a aménagé à Ouessant. Un an après son précédent album basé sur l'alliance du piano et de l'électronique, il se replonge dans d'anciens échantillons pour les décomposer, les recomposer et donner libre cours à sa créativité — créant ainsi du neuf avec de l'ancien. L'expérimentation semble maintenant être son principe moteur et, s'il reste fidèle à ses deux passions, le piano et l'électronique, le résultat se démarque de son précédent essai. D'abord par le nom des neuf morceaux qui correspondent à des suites numériques, comme autant de combinaisons plus ou moins aléatoires. Mais surtout par leur contenu : si l'on retrouve au début ("11 5 18 2 5 18", "11 5 18. 1 12. 12 1 5 3 8") ces bruitages synthétiques proches de la musique contemporaine, qui étaient omniprésents sur "Kerber", suivis par l'intervention mélodique du piano, la composante rythmique finit par s'imposer. Avec l'apport d'un chant largement trafiqué et d'une rythmique dance omniprésente, "3 8 1 16 20 5 18. 14 9 14 5 20 5 5 14" s'engouffre dans une autre perspective : conçues quelques jours avant la participation de leur auteur à un festival berlinois, ces différentes compositions présentent

l'évolution récente de ses travaux, mais traduisent aussi sa volonté d'ouvrir les vannes en allant taquiner le dance floor, puis en tâtant de la pop avec un final qui voit intervenir une voix féminine suave et une structure de chanson ("13 1 18 25"). Et c'est d'ailleurs avec ces moments privilégiés que l'exercice de style affirme sa singularité, et annonce peut-être une suite dans ces directions prometteuses.

✪✪✪

H.M.

Kent

"Scherzando"

AT(H)OME

Avec Starshooter, Hervé Despesse alias Kent Hutchinson, s'impose dans le rock français par son intelligence et son don de plume. Le groupe dissout, il dessine des BD (signées Kent Cokenstock), écrit des romans, des chansons (pour Enzo Enzo, Johnny Hallyday) et bâtit une discographie solo attachante. En solfège, scherzando signifie *en badinant*. Produit au studio Audioscope par David Sztanke, cet album revendique donc le contraire de la lourdeur. Kent (chant, guitare acoustique) y est accompagné par deux musiciens pleins d'imagination, Marc Haussmann (piano, déjà là pour "Le Temps Des Ames") et Alessandra Giraudo dite Alice Animal (guitare électrique), configuration originale qui participe à la réussite de l'ensemble. Depuis longtemps, Kent voulait faire

de Lyon le sujet d'une chanson, ce qu'il réussit avec "Ma Ville" — dont le nom n'est jamais cité pour cause de non-musicalité *(sic)*. Avec élégance, il chante l'arrivisme ("Les Remords, Les Regrets",) le danger de la pusillanimité ("Ta Liberté"), son rousseauisme ("Chasseur-Cueilleur"), la fragilité de l'existence ("La Dernière Fois"), l'absence, d'où la tentation mystique ("Reviendras-Tu Me Voir"), le temps ("Il Est Trop Tard" emprunté à Georges Moustaki)… Autre reprise, "Déjà Venu Chez Toi" (Emmanuel Urbanet) semble décrire une auditrice-type. Alice et Kent expriment le désir de chacun de sentir la même chose que l'autre ("Dans Ta Peau", duo à l'imprévisible répartition). Absente jusque-là, la batterie arrive au final pour "Scherzando Express", train de nuit et de mémoire, à la durée digne du prog (8'50), au cours duquel Kent retrace son parcours. L'enfant qu'il était, et par qui il demande à être jugé, ne peut que le rassurer : bilan globalement positif.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Pascal Comelade

"Le Non-Sens Du Rythme"

BECAUSE

Comme à son habitude depuis 1975, Pascal Comelade utilise dans son nouvel album une pléthore d'instruments qui vont de la basse Rickenbaker aux boîtes de conserve en passant par toutes sortes de pianos dont un jouet, un orgue Farfisa, un pseudo-Moog imitation synthé ou un harmonium, alliant ainsi la récup bricolo aux instruments plus conventionnels. Mais il n'opère pas en solo : il est accompagné par un batteur-percussionniste et a fait appel à de multiples invités : Jac Berrocal à la trompette, quelques chanteurs et de nombreux guitaristes dont Tony Truant. On y retrouve son goût pour les rengaines populaires ("Musiques Hypertrophiques Des Remontoirs"), les musiques de films ("Cimetière De La Photographie") et la musique contemporaine ("Apparition Du Visage De Bela Lugosi Sur Une Tranche De Salami"), mais la tonalité d'ensemble est souvent rock, avec une place de choix accordée aux guitares, et — comme le nom du disque l'indique — le parti pris rythmique est privilégié : ainsi, les deux premiers morceaux ("Choni Bi Gutt" et "Skyn Saxo Derivato") fonctionnent sur le mode de la tournerie obsessionnelle, et l'on retrouve cette veine avec "Final Del Districte V"

ou "Sea Yu L'Ether Arigato" où les guitares (de Leo Estalles et Xarim Aresté) sont à la fête. Avec son parti pris iconoclaste et touche-à-tout accompagné d'une bonne dose de dérision qu'expriment ouvertement les titres des morceaux et la pochette, il redonne ses lettres de noblesse à la musique instrumentale tout en se permettant de mettre en musique en compagnie de René Vienet un long poème sarcastique de Rimbaud consacré à la mémoire de la Commune ("L'Orgie Parisienne Ou Paris Se Repeuple").

✪✪✪1/2

H.M.

Stupeflip

"Stup Forever"

DRAGON ACCEL/ MODULOR

Stupeflip, c'est comme The Fall : un nom de groupe pour un artiste omniscient qui signe paroles, musiques et même, ici, visuels. Julien Barthélémy, alias King Ju, est donc l'unique responsable de ce cinquième album, boxon sonore entre rap, rock indé, avant-garde et plein d'autres choses encore. Dès "DTB (Dans Ton Baladeur)", on entre une nouvelle fois dans l'univers chaotique de Ju, qui assène sur un beat musclé une phrase répétée comme un mantra. Et ça fonctionne. Même quand l'artiste balance sur un riddim reggae paresseux "Les Gens Qui S'Enervent", où un rasta faussement cool balance "*Les caractériels chez moi, ça finit en minerve*". Les nostalgiques de "J'Fume Pu D'Shit",

enregistré il y a presque vingt ans featuring le regretté Jacno, seront ravis d'apprendre que le plus crade des rappeurs estime désormais que "*Putain, c'est tellement bon*" de fumer des oinj'. Potache ? Oui. Mais refuser de grandir n'est-il pas l'apanage de tous ces déglingos qu'on adore, du rock au rap, et qui grâce à leur profonde immaturité nous vengent de cette réalité si ennuyeuse et de cette obligation de se conduire de manière raisonnable ? Le Roi Ju s'en moque, mais ne se moque pas pour autant de l'auditeur : derrière le vernis foutraque, des sons plutôt bien conçus ("Sharkattack"), des textes puissants, et même la résurrection d'un personnage bien connu des fans, Pop-Hip, dans le très dramatique et emballant "Pop-Hip Le Mort-Vivant". S'il avance masqué, l'homme que l'on nomme Ju ne cache plus son envie de séduire les fans de rap des nineties, les amateurs de curiosités et ceux qui cherchent dans la musique autre chose que l'orthodoxie rock ou rap. Et ceux qui fument du shit, aussi.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Arno

"Opex"

PIAS

Le dernier album d'Arno paraît à titre posthume quelques mois après sa mort, et l'on y retrouve tout ce que l'on aimait de lui. Sa voix éraillée qui prend aux tripes et possède une puissance évocatoire peu commune, ce qui l'a fait qualifier à une époque de *Tom Waits belge*, alors qu'il était bien différent de ce dernier dans sa manière de confronter le blues et la chanson au rock le plus incandescent. Sa propension iconoclaste à vagabonder au gré de ses humeurs entre la goualante nostalgique ("La Vérité", "Court-Circuit Dans Mon Esprit"), la pochade allumée ("Honnête", "Mon Grand-Père"), le blues électrique ("Take Me Back"), la ballade déchirée ("One Night With You") et le rock mutant dans la lignée de TC Matic ("I'm Not Gonna Whistle"), variant ainsi les approches pour réaliser une sorte de synthèse déglinguée. Sa passion d'Européen convaincu qui l'incitait à pratiquer autant le français que l'anglais, et à maîtriser le chant dans ces deux langues sans la moindre gêne ou affectation — ce qui est rare —, d'où un album affichant son unité sous un aspect résolument bilingue. Sans oublier son aplomb irrésistible et ce goût inné de la provocation qui, après avoir réhabilité Adamo avec "Les Filles Du Bord De Mer", le conduit à faire

appel à Mireille Mathieu — quitte à heurter les esprits étroits — pour une version en duo de "La Paloma Adieu", dans laquelle l'ex-petite chanteuse d'Avignon donne la mesure de sa voix bouleversante, que cet esprit libre avait su repérer par-delà sa carrière de chanteuse de variétés. Et cette rencontre hors normes ne ressort pas du second degré : il en revendiquait depuis longtemps la perspective avec le plus grand sérieux et une gourmandise qui se moquaient bien des a priori et des conventions.

✪✪✪1/2

H.M.

Réédition du mois

Gun Club

"THE LAS VEGAS STORY"

Blixa Sounds

Le regretté Mark Lanegan, grand admirateur de Jeffrey Lee Pierce depuis son adolescence, avait eu cette phrase comme une fusée : *"Lorsque j'ai entendu "Miami", j'ai eu l'impression d'écouter la musique d'un serial killer"*. La métaphore est juste, mais pourrait aussi s'appliquer à "Fire Of Love" ("Ghost On The Highway"), comme à "The Las Vegas Story". Ceux qui ont écouté mille fois "Moonlight Motel" le savent : *"I'm a thousand miles below, I'm in a hole waiting for you, with filthy streets and trucks, outside, I dress then I undress, and look outside (…). And one of these days I'll kill you, while you sleep."* Qu'est-ce que c'est que ça ? L'avantage avec le Gun Club, jusqu'à "Mother Juno", c'est qu'aucun des albums du groupe ne ressemble à son prédécesseur. "The Las Vegas Story" n'avait rien à voir avec "Miami", qui n'avait rien à voir avec "Fire Of Love". Jeffrey Lee Pierce évoluait à la vitesse du son. Le premier disque, mythique, mélangeait folklore blues d'avant-guerre avec la furie punk. Le suivant quittait ce terreau pour évoluer vers les terres folk et country, évidemment révisées et transformées par le cerveau en pleine ébullition de Pierce. Grand disque, "Miami" avait été mal produit par Chris Stein de Blondie. Ces chansons superbes semblaient chétives. Avec "The Las Vegas Story", le Gun Club avait enfin les moyens de coucher sur disque ce qu'il avait en tête. D'abord, Kid Congo, qui venait de quitter les Cramps, était de retour. C'est avec lui que Pierce avait conçu le groupe, originellement baptisé Creeping Ritual. Le batteur du premier album, Terry Graham, ex-Bags, était de la partie. La déesse goth Patricia Morrison, ex-Bags aussi, avait rejoint cette troupe menée par un psychopathe. "The Las Vegas Story" est donc le dernier volet de la trilogie mythique du Gun Club, première partie. Trois albums très différents, avec des musiciens différents. Ils sont tous excellents, donc on ne va pas dire que celui-ci est le meilleur (même si c'est tentant) mais il est le mieux produit, par Jeff Eyrich, qui s'était occupé des Plimsouls, menés par l'un des amis de Pierce, Peter Case. Un autre ami, Dave Alvins, des Blasters, joue de la guitare sur quelques titres. Parlons de guitare, justement. C'est ici que Jeffrey Lee Pierce montre qu'en quelques années, il est devenu phénoménal lorsqu'il s'empare de l'instrument. Les influences de Tom Verlaine et Richard Lloyd sont palpables, et confirmées par le Kid dans les notes de pochette : les deux étaient fanatiques de Television. C'est aussi avec cet album que le chanteur se met, plus encore que sur "Miami", à tordre les notes, pour atteindre ce chant, *"slightly out of key"*, comme l'a décrit son fan Nick Cave. Enfin, il y a les chansons. Trois expérimentations légèrement free-jazz — "The Las Vegas Story", "My Man's Gone Now" de George Gershwin, "The Master Plan" de Pharoah Sanders —, et le reste : un déluge de compositions parfaites, de "Walkin' With The Beast" à "Give Up The Sun". Pierce est au sommet de son art : au chant, à la guitare, en tant que parolier. Rien de connu ne ressemble à cette musique. Comme pour les deux premiers albums, c'est la famille Pierce, aidée d'amis, et le label Blixa Sounds, qui ont supervisé cette réédition enterrant les précédentes. Remasterisé par Bill Inglott, avec des témoignages captivants de Kid Congo et de Terry Graham dans le livret, "The Las Vegas Story" n'a jamais sonné de telle manière. C'est un choc sonore. La très belle chanson "Secret Fire", écartée de l'album car elle sonnait trop comme "Miami", est bien là (c'était déjà le cas pour la dernière réédition), des bonus et un DVD contenteront les maniaques, mais c'est l'album qui compte. Voici la fin d'un chapitre. Par la suite, Pierce sortira un excellent album solo, et il faudra attendre trois ans pour voir réapparaître un nouveau Gun Club, très différent, mais toujours très bon, via "Mother Juno" en 1987. Espérons que la même clique pourra ressortir tout cela de la même manière : parfaite.

NICOLAS UNGEMUTH

> "L'impression d'écouter la musique d'un serial killer" MARK LANEGAN

Photo Luciano Viti/ Getty Images

Pour ceux que le crincrin ne gêne pas

Kevin Rowland & Dexys Midnight Runners

"TOO-RYE -AY, AS IT SHOULD HAVE SOUNDED"

Universal

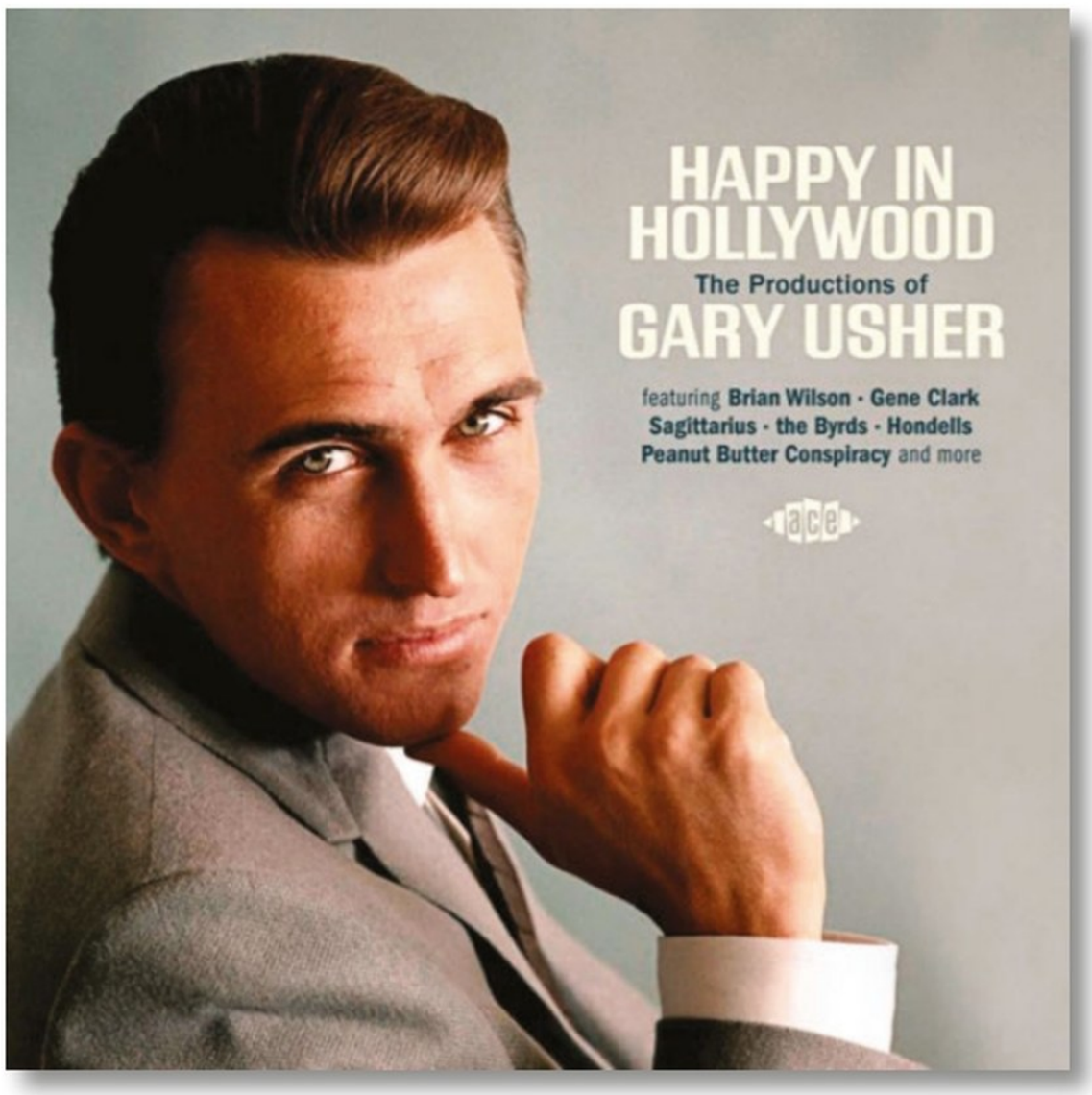
Kevin Rowland, tout de même... On peut dire que l'homme était déterminé et courageux. Après avoir joué dans un groupe punk de seconde zone, les Killjoys (au sein desquels il avait une voix très différente de celle que nous lui connaissons), il monte le projet Dexys Midnight Runners et se paye un n°1 en Angleterre avec une chanson dédiée au héros soul des mods anglais, Geno Washington. Le nom du groupe fait allusion aux amphétamines consommées par les jeunes modernistes des sixties. Le premier album s'intitule "Searching For The Young Soul Rebels". L'écurie Two-Tone a relancé le ska, Rowland a déterré la soul, dépassant Paul Weller sur sa droite. Ce disque est un chef-d'œuvre. A l'époque, tout le monde se demandait comment les Dexys allaient y survivre. C'est bien simple : Rowland a viré tout le monde sauf le tromboniste. Un nouveau groupe a été monté, avec à la batterie Seb Shelton, qui avait officié chez Secret Affair, petite légende du mod revival. Shelton, ultra looké chez les "glory boys", se retrouve en salopette chez Dexys. Normal, Rowland avait une nouvelle idée en tête : faire de la *"soul celtique"* et saper ses musiciens comme des paysans américains tout droit sortis des "Raisins De La Colère". Ce ne sera pas la dernière de ses lubies vestimentaires (pour un album en solo, il posera en robe). Mais qu'est-ce donc que la soul celtique ? Le concept avait été patenté par Van Morrison, Rowland l'emmène plus loin : il s'agit de soul avec des cuivres, comme pour le premier album, mais avec des violons importés d'Irlande, ce qui est très différent du Philly Sound et ses cordes soyeuses. Alors, "Too-Rye-Ay", dans le fond, n'est pas si différent que cela de son prédécesseur. C'est-à-dire que pour ceux que le crincrin ne gêne pas, c'est un grand album soul concocté avec l'énergie du post-punk. Et en réalité, c'est bien mieux que ce que faisait Van Morrison à l'époque (et les Dexys reprennent magistralement ici son propre "Jackie Wilson Said (I'm In Heaven When You Smile)"). Car le cerveau du groupe est un grand mélodiste, et un grand parolier. Les chansons sont éblouissantes, la voix toujours étonnante. Parfois, Rowland monte dans des aigus assez crispants dignes de Russell Mael des Sparks, parfois il redescend. Mais il est toujours fabuleux. Et puis, à la fin du disque, il se paye un nouveau tube, cette fois-ci mondial, "Come On Eileen", qui, durant plusieurs décennies, sera joué dans tous les mariages anglais tout en étant omniprésent dans les pubs d'Angleterre et d'Irlande. Rien à dire, c'est un sans-faute qui, hélas, scelle la fin d'un groupe qui n'en a jamais été vraiment un : l'album suivant, "Don't Stand Me Down", avec un personnel remodelé et un changement musical, a fini chez les soldeurs, son contenu étant décidément trop médiocre. "Too-Rye-Ay" ressort remixé — ce qui n'était pas nécessaire —, à la demande de Rowland, avec une pochette différente. Ce révisionnisme nous laissera toujours perplexe, mais le contenu reste phénoménal.

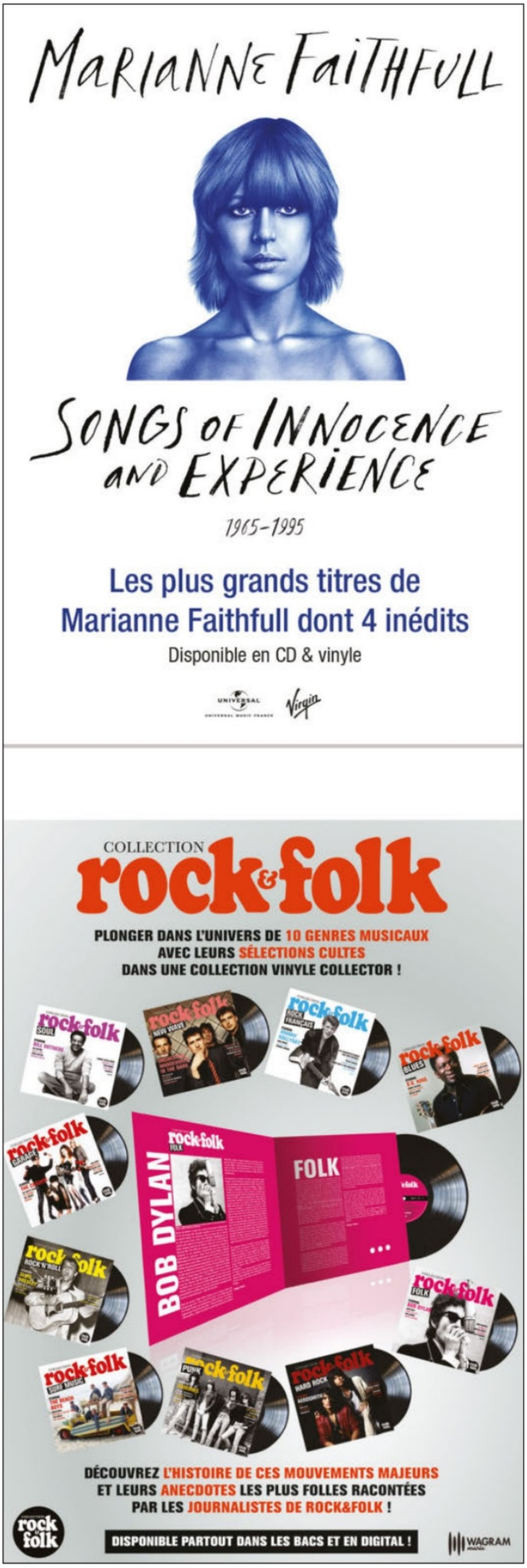
Happy In Hollywood

"THE PRODUCTIONS OF GARY USHER"

Ace (Import Gibert Joseph)

C'est à un monument que le label Ace dédie l'une de ces compilations dont il a le secret. Gary Usher, né en 1938, a commencé à sortir des singles sous son nom dès 1961. A l'époque, il ne savait pas trop s'il souhaitait chanter ou composer. Logé avec sa famille à Hawthorne, en Californie, il est devenu ami avec ses voisins, la famille Wilson. Usher s'est très bien entendu avec les enfants, en particulier avec Brian, au moment où les Beach Boys ont publié leurs premiers titres. En 1963, Gary était un artiste chez Challenge Records et un compositeur pour Four Star Music. Tout est allé très vite : un an plus tard, il devient arrangeur pour Decca, puis producteur chez Columbia. C'est là qu'il a participé à des disques inoubliables. En tout, vingt-quatre hits singles entre 1962 et 1969, et vingt albums classés dans les charts, dont trois sont devenus disques d'or. Le talent d'Usher consistait à produire une pop très orchestrée, directement influencée par celle des Beach Boys. A quelques exceptions près : avec les Byrds ou Gene Clark, il savait penser différemment, mais son travail reste toujours très ouvragé, somptueux. "Lady Friend" des Byrds ouvre le bal ici, on comprend son génie. "So You Say You Lost Your Baby", le classique hallucinant de Gene Clark, enfonce le clou. Enfin, il y a les épatants Sagittarius, faux groupe mais vrai projet studio conçu par Usher en collaboration avec le grand arrangeur et producteur Curt Boettcher. Ici, "My World Fell Down", avec Glen Campbell au micro, évoque le meilleur des Beach Boys. Le reste est à l'avenant. Orchestrations extraordinaires, chœurs divins, chansons toujours ultra mélodiques. Ironie du sort, la seule production totalement ratée





Rééditions

Probable que des psychotropes aient circulé

de Gary Usher sur cette anthologie est celle de “Let’s Go To Heaven In My Car” pour… Brian Wilson, lors de son retour en 1988. La batterie et les guitares sont d’une laideur surhumaine. Bon… Usher avait bien le droit de se tromper après toutes les féeries qu’il avait supervisées auparavant. Vite, un nouveau volume.

Twink

“THINK PINK”

Floating World (Import Gibert Joseph)

Ça, c’est une découverte… Voici que, lors d’une promenade dans les rayons de Gibert Joseph, on tombe sur cette chose inconnue pour s’apercevoir, une fois rentré chez soi et l’avoir enfournée dans le lecteur, qu’il s’agit tout simplement de l’un des albums psychédéliques les plus ultimes de tous les temps. Twink, évidemment, est bien connu. Son *curriculum vitae* est parmi les plus impressionnants : des débuts dans le bon groupe mod The In Crowd (avec Steve Howe, futur guitariste de Yes), rebaptisé Tomorrow le temps d’un très bon album, puis les Pretty Things, pour “SF Sorrow”, ensuite les Pink Fairies, et enfin le mythique projet Stars avec Syd Barrett, dont il ne reste aucun témoignage sonore. Alors qu’il était encore avec les Pretties, Twink a concocté cet album solo. Avec, entre autres, Paul Rudolph (guitare) des Deviants, John Povey (mellotron et sitar), Wally Allen (claviers) et Viv Prince (batterie) sur quelques titres, tous trois passés par le groupe de Phil May. A la production, Mick Farren des Deviants puis des Pink Fairies. Qu’ont fait ces déviants en roue libre dans le studio ? Un délire psyché très étonnant sachant qu’en 1969, le genre était devenu passablement ringard. Il y a des morceaux sans paroles, avec des sitars à l’envers, des incantations, une fille qui gémit, et des chansons plus construites, portées par la guitare puissante de Rudolph. Il est probable que des psychotropes aient circulé. Aujourd’hui, l’écoute de ce truc dingue peut se montrer assez éprouvante, mais on peut dire qu’il s’agit d’un album vraiment radical. Réédité en double CD avec la version mono et la stéréo, pour ceux qui en veulent toujours plus. *Can you pass the acid test ?*

The Limiñanas

“ELECTRIFIED – THE BEST OF 2009-2022 ”

Because

Il reste sans doute quelques lecteurs ici qui n’ont toujours pas écouté les Limiñanas. L’erreur est humaine et, surtout, elle peut être réparée. Le

duo de Perpignan a illuminé le ciel du rock français il y a maintenant plus de cinq ans : lorsqu'on les a découverts, ce fut une révélation. Ce mélange de bonnes choses était jusqu'ici inédit en France. Musiques de films, instruments orientaux, beat motorik, plus les vieux saints toujours vénérés : Stooges, etc. Les Limiñanas ont beaucoup enregistré. Pour débuter, ce double best of est l'idéal avant de tout se goinfrer si affinités. "Votre Côté Yéyé M'Emmerde", "Cold Was The Ground", "Down Underground", "Shadow People", etc., tout le meilleur y est. Avec en plus quelques titres de leur précédent groupe, les Bellas, permettant de mieux apprécier le chemin parcouru. La pochette, comme un hommage goûteux au "Boom!" des Sonics, est parfaite. Ce groupe l'est aussi. Lionel et Marie sont grands.

"Ghost Riders"

Efficient Space

Parfois, les réseaux sociaux ont du bon. C'est un contact sur Facebook, spécialisé dans la geste garage américaine sixties, qui nous a fait parvenir cette merveille, adoubée par Sonic Boom, comme le montre l'introduction du livret. Il s'agit, en fait, de garage en négatif. Alors que les jeunes punks martyrisaient leur fuzz et leurs guitares Vox là où leurs parents garaient leurs voitures, ceux présentés sur "Ghost Riders" proposent exactement le contraire : ils signent exclusivement des ballades fantomatiques, très épurées, hantées, magnifiques. *"'Ghost Riders' est un juke-box oublié de berceuses pensives, une bataille de groupes lynchienne"*, indique l'auteur des notes de pochette. On ne saurait mieux résumer. Ces chansons envoûtantes, pleines d'espace, flottantes, oscillent entre la joie et la déprime. Pour schématiser, celles en accords majeurs évoquent "Femme Fatale", celles en accords mineurs "Play With Fire". L'homme qui a compilé ces groupes totalement inconnus, gravant ces perles entre 1965 et 1974, un dénommé Ivan Liechti, est un génie : la cohésion est telle d'un morceau à l'autre qu'on jurerait que c'est le même artiste qui a enregistré tout cela. Pour parfaire le plaisir, le son est très bon. ❑

THE CLASSIC ALBUM REMIXED BY JAMES GUTHRIE
PINK FLOYD
ANIMALS
2018 REMIX
SORTIE LE
16 SEPTEMBRE 2022
1 VINYLE 180 g. / livret 28 pages / pochette « gatefold »
1 CD livret 28 pages / pochette « gatefold »
1 BLU-RAY Audio packaging spécial "gatefold" / livret 16 pages
SORTIE LE
7 OCTOBRE 2022
COFFRET DELUXE EDITION LIMITÉE
4 DISQUES GATEFOLD GRAND FORMAT
COUVERTURE RIGIDE
1 VINYLE / 1CD / 1 DVD / 1 BLU-RAY
VINYLE 180 g. / Livret 32 pages
PINK FLOYD RECORDS
Facebook.com/pinkfloyd / Twitter.com/pinkfloyd
Instagram.com/pinkfloyd / Pinkfloyd.com

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

McCartney, même pieds nus, doit continuer d'être célébré

Marc Wirtz

"BALLOON"

Capitol

SA VIE, ON DIRAIT DU PUR MYTHO. "Forrest Gump", sans le côté simplet. Syd Barrett, Marlene Dietrich, Wanda Jackson, Nicky Hopkins, Kim Carnes, Dean Martin, mille autres personnalités hétéroclites, il les aurait toutes côtoyées, Mark Wirtz vivant le Swinging London, l'été de l'amour, Hollywood, on en passe et des plus improbables, au centre de tous les tourbillons. Autre info, pas la moins hallucinante : Mark était franco-allemand — né à Strasbourg en 1943. Nous l'avions localisé, il y a une dizaine d'années, entre la Floride et la Georgie, en tournée avec un nouveau groupe, Jax Comics. Une troupe de comédiens : Wirtz s'était recyclé dans le stand-up. Contactions-nous la bonne personne ? Oui, au regard des réponses à notre mail. "*J'ai grandi à Cologne, et quand 'Love Me Do' sort, je file à Londres. Etudiant dans une école d'Art, j'ai Ray Davies comme camarade de classe. Londres s'est illuminée avec 'A Hard Days Night', ça a duré jusqu'à 'All You Need Is Love'. L'équivalent de Vienne durant la Renaissance. Nous, les musiciens, étions des enfants au pays des jouets, avec une liberté de création totale.*" Compositeur, arrangeur, producteur, chanteur, Wirtz est dès 1963 sur tous les fronts, sous une quantité d'alias effarante —Rogers, Ferdy, Peters, Philwit, etc. Il bosse pour EMI à Abbey Road, participe à des sessions de Marlene Dietrich, lance le groupe de Nick Lowe (Kippington Lodge), boulonne pour Grapefruit, et, puisque turbiner avec tous les musiciens londoniens ne lui suffit pas, il s'entiche d'un autre expatrié, Kim Fowley. "*C'était comme se joindre à Don Quichotte, une collaboration merveilleuse et insensée sur une planète secrète. Je raconte toutes nos aventures dans mon livre 'Sisyphus Rocks', que je signe Michael Sinclair.*" S'il ne fallait retenir qu'un disque parmi les centaines où Wirtz apporte sa touche ? L'album de Tomorrow, à la hauteur du "SF Sorrow" des Pretty Things. Au même moment, Mark, épaulé par son copain Geoff Emerick, édifie son propre grand œuvre, "A Teenage Opera", pour lequel il recrute chanteurs et musiciens comme on monte une superproduction technicolor. Le premier single issu du pop-opera, le renversant "Grocer Jack", avec ses chœurs d'enfants, cartonne — matraqué par John Peel sur Radio Caroline, numéro 2 dans les charts UK en septembre 1967. L'album est un triomphe annoncé. Sauf que non, EMI suspend sa finition — ce chef-d'œuvre, du niveau de "Odessey And Oracle", décrit comme " 'Fantasia' revu par Phil Spector", ne sortira qu'en 1996.

Dégoûté, lessivé, Mark quitte EMI, puis Londres, s'envolant pour Hollywood au début des seventies. Il continue d'écrire et produire sous le nom Marc Peters, mais l'âge d'or du Swinging London est derrière lui, place à du bubble-gum au kilomètre. Cela valait-il le coup de retrouver Kim Fowley pour travailler sur les albums d'Helen Reddy et Vicky Leandros ? Et celui pour Leon Russell, intitulé "Americana", alors que tous s'essaient ici au disco ? Pourquoi avoir rallié la Californie ? Parce que juste avant, sous le prénom Marc (avec un C), dans un silence désolant, Wirtz a essuyé deux flops. Alors que l'époque est passée à "Innervisions", "Raw Power", ils sont encore quelques-uns à penser que le Paul McCartney aux pieds nus de "Abbey Road" reste un dieu vivant. Pour continuer de le célébrer, Don Agrati livre en 1973 "Homegrown", Emitt Rhodes "Farewell To Paradise", Marc enregistrant coup sur coup pour Capitol "Hothouse Smiles" et "Balloon".

Rétro, has been ? Il y a quand même un ancrage seventies : un lien de parenté avec Paul Williams, mélodies addictives sur piano sucré, et la durée des chansons — les deux meilleures de "Hothouse Smiles" font plus de huit minutes ("Ecstasy Don't Come Free" et "Swan", du Electric Light Orchestra à la sauce Harry Nilsson).

D'un niveau supérieur, "Balloon" bénéficie d'une équipe de choc : Emerick comme assistant-producteur, Chris Spedding, BJ Cole et Albert Lee à la guitare, les types de "Lou Reed" à la basse et batterie, il y a même une choriste de "Dark Side Of The Moon". Sommets : "The Way You Play At Living" (mélancolie, chœurs, orchestre, progression épique, frissons), "Satan Took A Tram Ride" (une touche blaxploitation à la Willie Hutch), "Spring" (final féerique), et surtout, la merveille absolue, "The Song I Sing", pièce époustouflante que l'on croirait échappée d'une version music-hall de "Smile".

Où retrouve-t-on Mark Wirtz les décennies suivantes, tire-t-il les ficelles derrière XTC, Oasis, MGMT ? Faut pas exagérer. S'il produit encore quelques artistes, enregistre deux autres albums (dont le très honorable "Lost Pets 2"), il s'essaie surtout à toutes sortes de jobs, tentant finalement, à soixante ans, de rivaliser avec Jerry Seinfeld. Il meurt le 7 août 2020, emporté par la maladie de Pick, une forme de démence — le plus dément étant son parcours. ★

Première parution : 1973

FESTIVAL LITTÉRAIRE

TERRES DE PAROLES

La Seine-Maritime
fait son festival

1er>9
octobre
2022

terresdeparoles.com

Photographie : Laurent Ledoux

Rallumer les étoiles

Hommage à Etel Adnan

Terres de Paroles est financé par: SEINE-MARITIME LE DÉPARTEMENT, leHavre, VILLE DE DUCLAIR, TERRES DE CAUX, Un festival labellisé: saison libanaise

Un pied dans le baggy

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Tim Buckley
“Goodbye And Hello”
Music On Vinyl

Il est des disques dont on se demande pourquoi ils ne sont pas considérés parmi les classiques des classiques du rock des années soixante. “Goodbye And Hello”, deuxième album de Tim Buckley, en fait indiscutablement partie. Publié en 1967, et assez typique de la direction que prenait Elektra Records à l’époque (le label, alors très marqué folk, commençait à se diversifier dans la pop psychédélique, avec notamment des artistes tels que The Doors et Love), c’est un album empli de chansons superbement écrites (“Pleasant Street”, sublime) et interprétées par un chanteur à la voix haut perchée reconnaissable entre mille. Cinquante-cinq ans après sa sortie, “Goodbye And Hello” garde toujours la même beauté onirique.

Stiff Richards
“Stiff Richards”
“State Of Mind”
Drunken Sailor

Pour accompagner leur récente tournée européenne — ponctuée d’un passage triomphal à Binic —, les Australiens de Stiff Richards ont eu la bonne idée de represser leurs premier et troisième albums (publiés à l’origine en 2017 et 2020) qu’il était difficile de se procurer à bas prix (ils n’avaient été publiés que localement). Si le premier “Stiff Richards” porte les germes de ce qui rend le groupe passionnant, avec une dizaine de titres nerveux envoyés avec morgue, “State Of Mind” est un des disques garage punk les plus ébouriffants de ces dernières années. Un classique instantané du genre qu’il faut à tout prix se procurer. C’est quoi être rock en 2022 ? Voici un début de réponse.

Oasis
“Be Here Now”
Big Brother

Quand Oasis a publié son troisième album en 1997, le monde célébrait les vingt-cinq ans de “Ziggy Stardust”. La même distance nous sépare aujourd’hui de “Be Here Now”, dont la réédition est l’occasion de célébrer un des derniers âges d’or de la pop britannique, car c’est le disque qui a amorcé le déclin de la britpop. Au sommet du monde après deux albums gorgés d’hymnes, les frères Gallagher allaient livrer un disque à l’image de leur attitude de l’époque : lourd, bruyant, extrêmement divertissant mais marqué par la consommation surhumaine de drogue des frangins. Le grand public, qui voulait des chansons pop façon “Wonderwall”, s’est désintéressé de ces morceaux longs et braillards, mais les stoners en tous genres célèbrent cet album comme un chef-d’œuvre de rock décomplexé. Oui, il y a trop de tout : de solos, de refrains, d’arrogance, de référence aux Beatles, mais il y a une beauté chaotique dans tout cela. Un jour, “Be Here Now” sera peut-être célébré comme un grand disque emblématique d’une époque insouciante plutôt que comme celui qui a coulé le plus grand groupe de son temps. En attendant, il revient sous divers formats (vinyle gris, picture-disc, et même cassette pour les vrais).

Photo Bruno Berbessou

The Limiñanas
"Electrified"
Because

S'ils figurent parmi les groupes français les plus respectés et appréciés de leur époque, les Limiñanas possèdent une discographie éclatée qui témoigne de leur irrépressible créativité. Ce double best-of (triple dans son édition spéciale qui propose de façon bienvenue quelques morceaux des excellents Bellas, groupe antérieur de Lionel et Marie Limiñanas, et un inédit avec Areski Belkacem au chant) rassemble les morceaux les plus marquants de chaque album du groupe, ainsi que quelques titres uniquement parus en 45 tours et difficiles à trouver (comme le formidable "Migas 2000"/ "I'm Dead"). Une porte d'entrée idéale pour les néophytes, sertie dans un bel emballage.

Shuggie Otis
"Here Comes Shuggie Otis"
Music On Vinyl

Guitariste prodige, proche d'Al Kooper avec qui il avait participé à l'album "Kooper Session" au tendre âge de quinze ans, Shuggie Otis n'avait que trois ans de plus lorsqu'il a publié en 1970 son premier album solo. A l'époque, le jeune homme était déjà un vieux routier de la musique, après avoir accompagné son père Johnny Otis (légende du rhythm'n'blues) sur de nombreux albums et concerts. "Here Comes Shuggie Otis" montre un artiste à la personnalité déjà très affirmée. Produit et coécrit avec son père, enregistré avec un parterre de musiciens de premier ordre, c'est un magnifique album qui navigue sans effort entre blues funky ("Bootie Cooler") et chansons pop aux instrumentations soyeuses ("Knowing (That You Want Him)", "Jenny Lee").

Ghalia Volt
"Mississippi Blend"
Ruf

Originaire de Belgique, Ghalia Volt — aussi parfois seulement nommée sous le nom de Ghalia — sillonne depuis près d'une décennie les scènes blues seule, en mode one-woman-band, ou avec son groupe. Enregistré au studio Zebra Branch à Coldwater dans le Mississippi, et publié en CD en 2019, son album "Mississippi Blend" vient d'être réédité en vinyle. Ghalia y est accompagnée d'invités de prestige (dont Cedric Burnside et quelques-uns de ses comparses de la clique des North Mississippi Allstars) et livre une dizaine de titres entre blues-punk rêche ("Meet You Down The Road") et rock'n'roll ("Drag Me Down").

Max Décharné
"New Shade Of Black"
Dangerhouse Skylab

Homme aux milles vies (à la fois journaliste musical chez "Mojo", écrivain, batteur chez Gallon Drunk et avec Nikki Sudden), l'Anglais Max Décharné a posté en 2020, sur sa page Bandcamp, une dizaine de morceaux enregistrés tout seul sur son magnétophone quatre-pistes entre 1995 et 2002. Des démos qui allaient ensuite être réenregistrées par son groupe de l'époque The Flaming Stars sous une forme totalement différente, mais qui s'avèrent fascinantes dans leur première version à la beauté nue.

Nouveautés

Kula Shaker
"1st Congregational Church Of Eternal Love (And Free Hugs)"
Strangefolk

Le temps de la britpop est bien loin. Les disques de Kula Shaker ne sont plus distribués en France, et ce groupe conquérant qui caracolait en tête des charts est désormais un groupe de niche, pour nostalgiques des années quatre-vingt-dix et amateurs de chansons pop psychédéliques à l'ancienne. Kula Shaker, enfants du flower power, héritiers de George Harrison et Gerry Garcia reviennent avec un nouvel album au titre désespérément baba mais empli de morceaux très cool qui montrent qu'ils savent toujours écrire de belles mélodies ("Gingerbread Man").

45 tours

Chapterhouse
"Freefall"
Music On Vinyl

Pionniers du shoegaze — un genre en vogue ces jours-ci — venus de Reading (comme leurs amis de Spacemen 3), Chapterhouse a publié en 1990 son premier EP qui montrait un groupe versatile, un pied dans le baggy ("Freefall"), un autre dans le rock psychédélique ("Need (Somebody)") et le noise ("Inside Of Me"). Il est réédité pour la première fois sur vinyle coloré. ❑

Discographisme_60

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Muswell Hillbillies"

The Kinks

Première parution : 1971

Après "Something Else By The Kinks" (1967) porté par les tubes "Waterloo Sunset" (n°2 des charts UK) et "Death Of A Clown" (n°3), les albums suivants "The Kinks Are The Village Green Preservation Society" et "Arthur Or The Decline And Fall Of The British Empire" passent totalement inaperçus du public malgré une critique souvent enthousiaste. Il est vrai que la pop raffinée aux paroles ciselées de Ray Davies est moins vendeuse que les harangues musclées des Rolling Stones, tout comme la désillusion sociale empreinte de nostalgie d' "Arthur…" est moins attrayante que la figure christique du virevoltant "Tommy" des Who. Aussi, en l'espace de trois années, les Kinks sont devenus une relique anglaise cantonnée aux salles miteuses. Mais, le succès du single "Lola" (juin 1970) relance leur carrière commerciale et les installe dans de meilleures dispositions pour négocier avec le label RCA. Pour inaugurer ce nouveau contrat discographique, Ray Davies écrit un album dédié au quartier de son enfance, Muswell Hill, au nord de Londres, en pleine gentrification. La nostalgie d'une époque disparue dénonçant un monde contemporain oppressif ("20th Century Man", "Acute Schizophrenia Paranoia Blues", "Holiday"…) est bien sûr au centre de l'album, mais elle s'accompagne également du phantasme d'une Amérique rêvée, échappatoire réelle ou imaginaire pour les déshérités ("Oklahoma, USA", "Muswell Hillbillies"). Aussi, pour la pochette de cet album aux accents de réalisme social, Ray choisit le décor de The Archway Tavern, pub où se rendait régulièrement la famille Davies. On comprend aisément que cette déclaration politique et esthétique possède également une dimension sentimentale. En cette fin de matinée, le pub est clairsemé et livré à ses habitués. Le photographe, équipé d'un objectif grand angle, s'est installé au fond de la salle pour en saisir tout l'espace. Au loin, des hommes d'affaires en costume sont attablés et, debout contre la fenêtre à droite, se tient Ken Jones, le tour manager des Kinks. Au premier plan, un consommateur en pull rouge se détache de sa conversation pour lancer un regard à la fois intrigué et pas très avenant vers de drôles de clients accoudés au bar, pinte en main. Ce sont John Dalton et Mick Avory avec une casquette quasi identique à celle des autres consommateurs. Et si on ouvre la pochette qui est double, proche d'eux, on trouve Dave Davies, verre vide, un peu éméché, Ray, fixant l'objectif avec détermination et John Gosling, le regard un peu perdu dans les volutes de tabac. C'est clair, les Kinks font tache dans cet univers, même s'ils ont mis au placard leur accoutrement de dandy sixties ; leurs cheveux longs, leur barbe et leur tenue décontractée détonnent sévèrement des locaux, mais aussi de l'image que l'on se fait d'une rock star. Ici, le décor et l'ambiance l'emportent sur les individualités puisque les frères Davies sont au verso de la pochette, et Dalton-Avory, peu identifiables et représentatifs du groupe, occupent d'une manière anodine la partie gauche du recto. Rien n'indique qu'il s'agit d'un album des Kinks, si ce n'est le logo du groupe dans un ovale qui ressemble à un sous-verre en carton.

Les "ploucs" sont désignés à l'aide d'un terme américain, les "Hillbillies". C'est une référence à ce phantasme très anglais d'une Amérique accueillante et propice économiquement. Mais, c'est aussi un clin d'œil à un soap américain à succès, "The Beverly Hillbillies", diffusé dans les années soixante, qui raconte l'arrivée d'une famille de paysans dans le quartier chic de LA après avoir découvert du pétrole dans son champ. Ray se sent comme ce plouc des quartiers nord londoniens surnageant difficilement dans le monde du show-biz, déjà décrit sévèrement dans l'album précédant ("Lola Versus Powerman And The Moneygoround, Part One"). Même s'il est devenu le leader d'un groupe de rock à succès, il éprouve une parenté émotionnelle, charnelle et ininterrompue avec ce petit peuple et ce quartier.

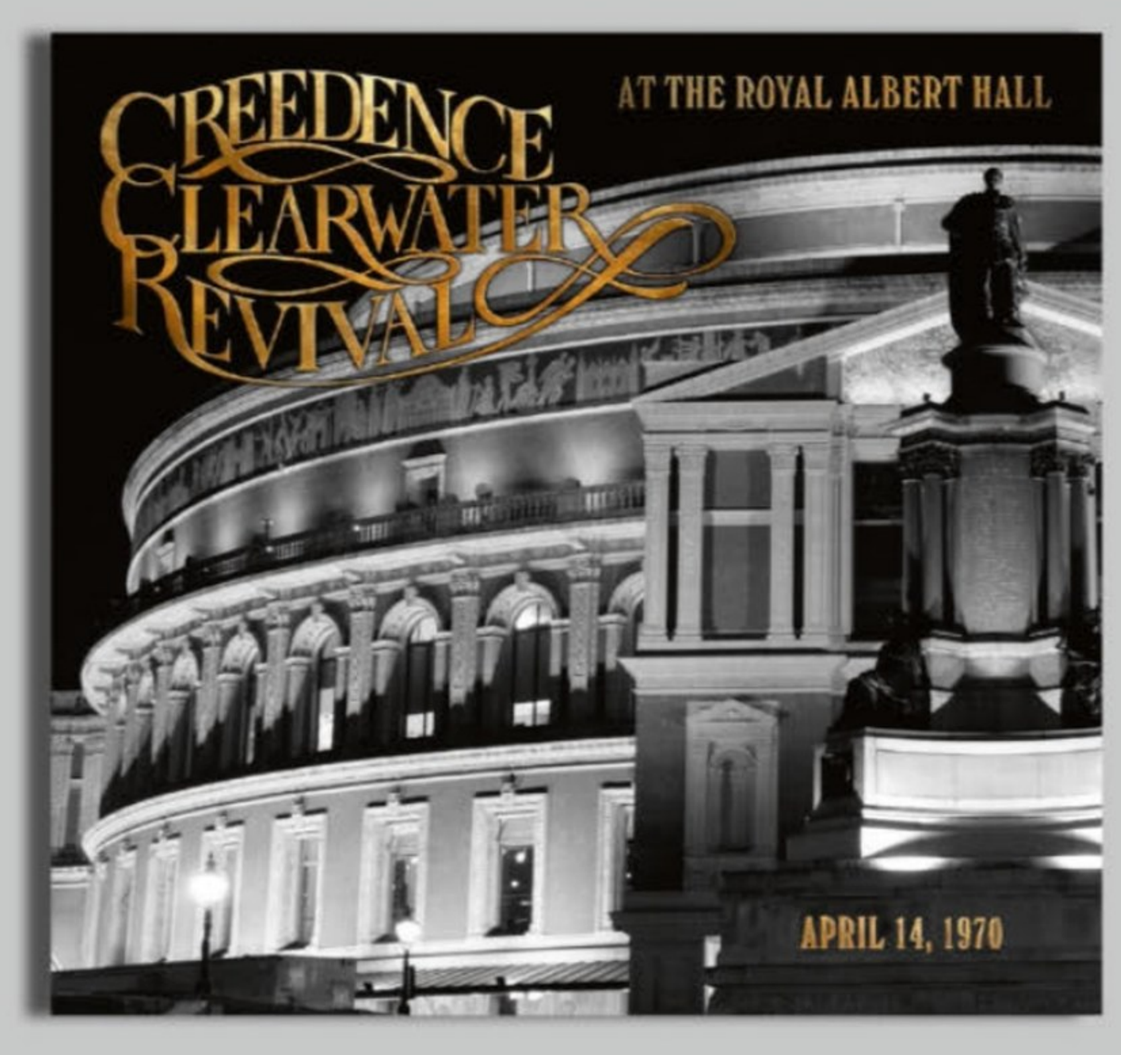
Car la géographie est un véritable sujet pour Ray Davies. Ainsi, à l'intérieur de la pochette, on retrouve les Kinks devant une palissade en tôle enserrant tout un pâté de maisons promis à la destruction. Le cliché est pris à l'angle de Lulot Street (devenue Lulot Gardens) et Retcar Street. A la place de ces maisons populaires sera construit un ensemble de logements en béton massif dessiné par l'architecte Peter Tabori, et qu'on aperçoit rapidement dans la série "The Bodyguard", lieu d'habitation du personnage principal. Ici, Ray Davies se fait le témoin d'un monde traditionnel (les fameuses habitations en brique rouge de la working class anglaise) qui va être éradiqué. Face à cette disparition de l'univers ouvrier, Ray Davies, impuissant, ne peut que l'immortaliser avec ses chansons et cette pochette ("Here Come The People In Grey"). Si d'aventure nous n'avions pas saisi l'appartenance des Kinks à ce territoire, une photo du groupe devant un panneau de signalisation routière à l'intersection de Castle Yard et Southwood Lane, indiquant la route pour Muswell Hill, est insérée en médaillon à l'intérieur, comme un sceau. La revendication de cette anglicité passera inaperçue à l'époque, mais elle deviendra le fer de lance idéologique de la britpop vingt ans plus tard, et notamment de Blur. Et lorsque Damon Albarn emmènera sa troupe au champ de courses de lévriers de Walthamstow Stadium pour "Parklife", la recherche de marqueurs relèvera plus du symbolique que du vécu. La pop a changé, ses créateurs aussi, mais pas Ray : "*This is my street and I'm never gonna leave it/ And I'm always gonna to stay here/… Because it's calling me*" ("Autumn Almanac"). ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE + LE CD

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL

"AT THE ROYAL ALBERT HALL"



Le concert légendaire de 1970 à Londres, publié pour la première fois. Un set fulgurant incluant, entre autres, "Fortunate Son", "Proud Mary", "Born On the Bayou", "Bad Moon Rising", et des reprises éclairées de Ray Charles ("The Night Time Is The Right Time") et Little Richard ("Good Golly, Miss Molly").

82€
AU LIEU DE
~~173,83€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

⊕ simple ⊕ rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

▸ Je choisis mon offre d'abonnement:

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + le CD de **CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL "At the Royal Albert Hall"** : 82€ au lieu de 173,83€**.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 73€ au lieu de 154,68€**

▸ Je choisis de règler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration ☐☐ ☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

Date et signature obligatoires

▸ Mes coordonnées:

ROFP662

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

▸ E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case☐ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/11/2022. le CD pour 19,15€ frais de port compris.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Un penchant pour la sauvagerie

KAK

ON LE SAIT : EN MATIÈRE DE ROCK'N'ROLL, IL FAUT ÊTRE LÀ AU BON MOMENT. Kak demeurait là où les regards convergeaient — la belle Frisco —, mais quelques atermoiements lui ont fait rater le glorieux train du rock psychédélique : son unique opus est paru un brin trop tard, lorsque l'époque était déjà en train de changer. Reste un chef-d'œuvre mineur du *heavy psych*, qui plane bien au-dessus de ce que produisaient de nombreux contemporains…

Un regard d'enfant perdu, des paysages mouvants. Gary Lee Yoder use ses fonds de culotte sur les coussins de la caravane itinérante de son paternel militaire : Allemagne, Japon, un peu partout aux Etats-Unis. En 1961, il stationne à Davis, Californie. C'est la proverbiale épiphanie : premiers émois musicaux, guitare sèche, groupe de lycée. Ses complices d'alors se nomment Jim Keylor (basse), Dehner Patten (guitare) et Paul Whaley (batterie, futur Blue Cheer) et, ensemble, ils deviennent The Hide-Aways. Les bars de Davis deviennent leur second foyer, avant la conquête de la grande ville du coin, Sacramento, à quinze minutes de route. Sur les ondes règne alors la surf music. Nos gaillards ont plutôt un penchant pour le rock'n'roll, la sauvagerie : Chuck Berry côté américain, Yardbirds côté britannique. Par tropisme anglophile, ils se rebaptisent The Oxford Circle en 1966 — c'est aussi le surnom du dortoir des filles sur le campus de l'université. Le séisme psychédélique couve, et le quartette zone dans l'un de ses épicentres : San Francisco. Alchimie, talent instrumental, les portes de l'Avalon Ballroom et du Fillmore s'ouvrent. La rumeur dit même que Grateful Dead ou Big Brother And The Holding Company font pâle figure face à eux… Quoi qu'il en soit, The Oxford Circle cloue un excellent simple, "Foolish Woman", dans un style freakbeat ultra-violent, proto-psychédélique, proche de The Misunderstood (époque "Children Of The Sun"). Malgré cette réussite, l'attelage implose après quelques auditions infructueuses. L'unique témoignage de cette époque est le "Live At The Avalon 1966", publié en 1997 par Big Beat. Un set flamboyant qui révèle un groupe précurseur et totalement oublié, entre garage rock jouissif ("Since You've Been Away"), improvisations anticipant l'acid rock à venir ("Mystic Eyes") et reprises blues dévalées pied au plancher ("Baby Please Don't Go"). Cheveux longs tombant jusqu'aux épaules, regard intimidant, Yoder est un personnage charismatique et courtisé. Sa rencontre avec Gary Grelecki, dans la rue, est décisive. Ce songwriter potelé, surmonté d'une coupe au bol, arrange un contrat grâce à son géniteur, responsable de la distribution de Columbia pour la région Pacifique — mais aussi agent de la CIA à ses heures perdues. En février 1968, Yoder rameute Patten, qui lui-même suggère le moustachu Chris Lockheed comme préposé aux fûts. Le bassiste Joe Dave Damrell, ex-Group "B" (deux singles très Merseybeat sur le label Scorpio) complète la formation, et Greg Grelecki endosse finalement le rôle d'éminence grise, parolier et producteur. La petite bande devient Kak et mène une vie de patachon dans une villa victorienne prêtée par Epic Records. A l'intérieur, des objets d'art asiatique et reliques de la Seconde Guerre mondiale… Un premier simple, "Everything's Changing", rappelle un peu Love par son côté fiévreux, versatile. En septembre, Kak s'attelle enfin à son album. Une statue de Bouddha trône sous les volutes d'encens. Nos chevelus réussissent l'exploit de boucler l'enregistrement en un long week-end. Il s'agit d'un disque aux compositions brillantes, baigné dans un mysticisme très contemporain. "Disbelievin'", emmenée par les étincelantes guitares de Patten et la voix rocailleuse de Yoder, est un sommet de psychédélisme. "Electric Sailor", dopée par une section rythmique tempétueuse, montre un versant plus mélodique, immédiat, évoquant un peu les Who de 1967. "I've Got Time" est une ballade aux relents country qui mène à "Flowing By", charmante perle folk façon Donovan. La face B est bâtie autour de la monumentale "Trieulogy", suite constituée de trois morceaux enchaînés sur plus de huit minutes : l'intense "Golgotha" avec ses mystérieux accords mineurs est mémorable, tout comme la wah-wah de "Mirage". Le disque s'achève avec la dylanienne "Lemonaide Kid", paisible conclusion rythmée par de discrets tablas. Le long-format débarque à temps pour Noël mais Kak n'a toujours pas joué la moindre note en public, faute d'équipement à la hauteur… et d'un goût prononcé pour l'oisiveté : fumette, ateliers poésie ou peinture rythment ses journées. Finalement, le quartette se remet à l'ouvrage, mais se disloque soudainement après une poignée de concerts, dont un en première partie de Fleetwood Mac. Les raisons vont de l'absence de manager à Joe Dave qui se chamaille avec Grelecki. Le second simple, "I've Got Time", est déjà posthume. Chanceux, Gary Lee Yoder rebondit immédiatement avec Blue Cheer. Chris Lockheed secondera Randy Holden sur le non moins culte "Population II" avant de rejoindre l'orchestre country rock Goose Creek Symphony. ❑

PAR H.M.

Les voyous, l'argot et les Simca

"*Moi, j'ai dit bizarre, comme c'est bizarre.*" La réplique culte de Louis Jouvet pourrait s'appliquer à la majorité des huit sélectionnés (parmi les vingt-neuf reçus à la rédaction ce mois-ci) qui appartiennent à cette catégorie qui a le mérite de déranger les habitudes sonores et de faire dresser l'oreille.

Le trio tourangeau **White Dust** officie depuis 2015 et correspond au projet d'un jeune prodige de la guitare, Simon Aymeric, qui se double d'un chanteur attachant. Son album date un peu mais mérite une séance de rattrapage : on y plonge dans un rock psyché et groovy porté par une guitare et une voix que l'on croirait surgies des pétulantes années du Swinging London. Il n'y a que cinq morceaux mais l'ensemble dure trente-sept minutes. C'est bouillonnant, sauvage, habité, possédé, complètement barré, et l'on se régale de riffs et de fuzz, alors que la voix se fait paresseuse et insidieuse, le tout dans la lignée directe de… Jimi Hendrix, excusez du peu (*"Boom Town", White Dust, facebook.com/White-Dust-1022553921157965) !*

Le look de **Naudin** évoque les polars auxquels font référence ses textes, et pourtant le phrasé de ce chanteur qui cultive l'anonymat se rattache au rap. Avec son premier album, les repères spatio-temporels se dissolvent ("*Moi mon problème est l'impression d'appartenir au passé/ Ma seule solution le voyage dans le temps pour avoir l'impression d'exister*"), ce qui aboutit à des morceaux hybrides, un slam très orchestré qui emprunte à la musique de film et au hip-hop pour donner libre cours à un flow fluide qui fleure bon les voyous, l'argot, les Simca et la nostalgie des Trente Glorieuses conjuguée au présent (*"Chant Contre Champ", Art Disto, www.artdisto.com/naudin, distribution L'Autre Distribution).*

Initiatrice du trio **You** qu'elle a créé en 2016, la batteuse et compositrice Héloïse Divilly (née à La Réunion et résidant en Normandie) tente d'unir les différentes traditions qui l'ont bercée, tout comme elle le fait en participant à divers groupes de musique contemporaine ou traditionnelle. Dans cet album qui revendique un aspect et un son bruts, elle célèbre une pop improvisée et hybride qui accorde une place de choix à ses percussions débridées, à la voix d'une chanteuse ensorcelante, à une guitare dépouillée ou luxuriante, et aux poésies irlandaises de son père, en unissant élégies évanescentes, ballades émouvantes et déferlements soniques *("Winds", Label Vibrant, lesvibrantsdefricheurs.com/you, distribution InOuïes).*

Depuis les années quatre-vingt, **P. J Le Moal** (de Toulouse) s'est nourri de multiples expériences et rencontres (Benoit Blue Boy, Francis Cabrel). Son huitième album donne toute la mesure de son americana francophone entre folk, blues et country : une voix d'une langueur originale, une sensibilité textuelle exacerbée ("*L'amour dans le Delta/ L'amour dans de beaux draps/ A chaque seconde renaît le monde/ Dans l'écume des corps qui tombent*"), des ballades addictives ("Seul Le Changement") et du swing délicat ("Où Es-Tu ?", "Vagabond"), une prédilection pour les guitares et l'acoustique qui ne s'interdit pas les embardées plus orchestrées et électriques *("Stop Ou Encore", Solo Prod, linkedin.com/patrick-le-moal).*

Après avoir été le chanteur d'un groupe electro-rock, **James Eleganz** (de Rennes) s'est exilé en Californie pour y peaufiner son premier album folk-rock en compagnie de Larry Mullins. C'est avec ce dernier qu'il a conçu ce second essai à Berlin, avant de l'enregistrer en compagnie de musiciens affûtés, dont Bertrand Burgalat à la basse. Traversées de fulgurances fiévreuses, ses dix chansons relèvent d'un rock climatique qui soigne les ambiances, et elles mettent en valeur sa voix tour à tour feutrée ("Kindness In Me") et enflammée ("Stay Behind Me") qui le positionne comme un crooner rock plein de charme *("Hôtel Augusta", ZRP, Team Zic, facebook.com/jameseleganz, distribution Kuroneko).*

Figure majeure du jazz européen, **Thierry Eliez** est fasciné depuis son adolescence par le compositeur Keith Emerson (qui fonda The Nice, puis Emerson, Lake et Palmer) et lui rend hommage avec cet album où il entremêle des chansons de ce dernier avec des créations originales, des improvisations et des œuvres classiques, selon le principe d'association défendue par son inspirateur. Il substitue aux sons électroniques un parti pris acoustique où son piano virtuose est secondé par un quatuor à cordes : le rock progressif acquiert alors une ampleur nouvelle en se confrontant au jazz et à la musique de chambre *("Emerson Enigma", Dood Music, facebook.com/thierryeliez, distribution L'Autre Distribution/ Idol).*

Le troisième album de **Sarah Olivier** depuis 2013 se présente comme les prémices d'un opéra-rock en cours d'écriture. L'ouverture, "Give Me Your Beauty" est fascinante : nappes de claviers, volutes vocales, atmosphère sinueuse traversée d'échappées free, refrain obsédant susurré d'une voix éthérée puis perçante. Il donne le ton d'un disque inventif et multiple qui mêle rock et blues, electro et punk, chanson et jazz, au gré de la voix puissante d'une diva fantasque qui eut Roland Topor pour parrain et qui navigue entre l'anglais et le français, l'incantation et l'éructation, la délicatesse et la furie, les percées opératiques et les flambées rock (*"Vortex", Vita Musique/Absilone, saraholivier.com).*

Depuis 2015, Thomas Boudineau distille avec **Le Flegmatic** une chanson mélancolique qui a parfois emprunté à la lo-fi mais ressort sur ce troisième album d'un folk parfois ténébreux, souvent lumineux, qu'il a concocté avec son complice Jean-Philippe Auray. Sa voix nonchalante présente des parentés avec celle de Jean-Louis Murat dont il retrouve la séduction au gré de textes évocateurs qui poétisent le quotidien, aussi à l'aise dans la ballade ("Pour Une Fille") que dans le rythme chaloupé ("A L'Ananas Café") ou l'electro-pop ("Qu'Attends-Tu De Moi ?"), avec un impact mélodique et harmonique jamais démenti *("Le Jour La Nuit Le Jour", We Are Unique !, facebook.com/theflegmatic, distribution Kuroneko).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Référence à la Dexedrine

En septembre et octobre 2022, une tournée des DEXYS MIDNIGHT RUNNERS était prévue pour la promotion de "Too-Rye-Ay As It Could Have Sounded", la réédition complétée par des live et des inédits de "Too-Rye-Ay", dont le nouveau mixage satisfaisait pleinement Kevin Rowland. Malheureusement, celui-ci a été blessé dans un accident de moto et, en attendant qu'il récupère totalement, ses premiers concerts depuis 2016 ont été reportés.

Photo David Corio/ Redferns/ Getty Images

Né le 17 août 1953 à Wolverhampton, Angleterre, de parents irlandais, **Kevin Rowland** est le leader et le seul membre permanent des Dexys Midnight Runners. Quittant l'école à quinze ans, il est d'abord coiffeur avant de se consacrer à la musique et au chant sous influence Roxy Music avec Lucy & The Lovers. En 1976, à l'arrivée du punk, il forme, Killjoys avec deux autres membres de Lucy & The Lovers, la bassiste Ghislaine Gil Weston et le guitariste Mark Philips, auxquels se joignent le batteur Joe 45 et la choriste Heather Tonge. Leur 45 tours paru sur Raw en juillet 1977, "Johnny Won't Get To Heaven"/ "Naive", deux compositions de Rowland, connaît un certain succès, devenant la meilleure vente du label. Aussitôt, Killjoys enregistre des chansons pour un album dont plusieurs titres apparaîtront sur les compilations "Naive" (1992) et "Give Me Recognition" complétées par des extraits de deux sessions à la BBC. Plusieurs changements de musiciens interviennent, entre autres, à la guitare avec Keith Rimel, puis Kevin Archer rebaptisé A1, deux Kevin ne pouvant cohabiter. Les désaccords et les conflits entre Rowland et le reste de Killjoys sont si intenses qu'en 1978, la séparation est inévitable. Gil Weston remplace Enid Williams dans Girlschool. De leur côté, tout en en conservant l'énergie et l'agressivité du punk, Rowland et Archer privilégient un rock influencé par la northern soul, une forme de soul américaine venue de Detroit et de Chicago, particulièrement appréciée dans les clubs du nord de l'Angleterre au milieu des années 1960.

Fin 1978, pour cette nouvelle formation baptisée Dexys Midnight Runners en référence à la Dexedrine, amphétamine en vogue à l'époque de la northern soul, le duo recrute Pete Saunders, claviers, Jim Paterson, trombone, Geoff Blythe, saxophone, Steve Spooner, saxophone alto, Pete Williams, basse, et John Jay puis Bobby Ward de Subway Sect, batterie. Leur premier single en novembre 1979, "Dance Stance"/ "I'm Just Looking", se classe à la 40e place des charts britanniques. En mars 1980, avec Andy Growcott à la batterie, le suivant, "Geno" avec "Breakin' Down The Walls Of Heartache", un succès soul de 1968 en face B, atteint la première place et, en juin, "There, There, My Dear" la septième. L'album "Searching For The Young Soul Rebels" paraît en juillet. Après la sortie, Mick Talbot des Merton Parkas, et futur Style Council, remplace Saunders. La personnalité et les exigences du chanteur et compositeur sont, une nouvelle fois, à l'origine de la dégradation des rapports avec ses musiciens, provoquant une rupture et une explosion du groupe, Jim Paterson

Top 3

"Searching For The Young Soul Rebels" *(1980)*

S'ouvrant sur des sons de la radio, le punk soul de "Burn It Down" est une nouvelle version de "Dance Stance", le premier single. Produit par Pete Wingfield, claviériste du groupe de blues Jellybread, "Searching For The Young Soul Rebels" développe ce style singulier tout au long de l'album, à l'exception de l'instrumental "The Team That Meet In Caffs" écrit par Al Archer, également coauteur avec Kevin Rowland des deux hits, "Geno" et "There, There, My Dear". "Geno" est un hommage au chanteur de soul américain Geno Washington et le Ram Jam Band très populaire en Angleterre dans les années soixante. Il est traité à la manière d'un live d'époque. "Seven Days Too Long" est un succès de northern soul chanté à l'origine, en 1966, par Chuck Wood.

"Too-Rye-Ay" *(1982)*

L'apport de deux violonistes donne au punk soul originel une forte touche celtique, le formidable "The Celtic Soul Brothers (More Please)". Les cuivres ne sont pas pour autant délaissés, "I'll Show You", se combinant aux mieux avec les violons, "Let's Make This Precious", "All In All (This One Last Wild Waltz)" sur un tempo de valse lente, "Old". "Jackie Wilson Said (I'm In Heaven When You Smile)" est une dynamique reprise de la chanson de Van Morrison dédiée au chanteur Jackie Wilson et "Until I Believe In My Soul" un long titre plus pop. En final, "Come On Eileen", une rengaine pop celtique, possède un rythme irrésistible. C'est un succès immense.

"Don't Stand Me Down" *(1985)*

Seulement sept longs morceaux composent "Don't Stand Me Down". Coécrit par Helen O'Hara, Billy Adams et un Kevin Rowland inspiré par sa relation intime avec la violoniste, "This Is What She's Like" s'étire sur douze minutes alternant conversation murmurée, changements de rythmes, harmonies vocales et chœurs, pop rock, soul, riffs de cuivres et de violon. Si les récitatifs sont largement utilisés, les ballades "Knowledge Of Beauty" et "The Waltz", le funky "One Of Those Things", la soul de "Listen To This" et "The Occasional Flicker" apportent des colorations différentes à un album trop sous-estimé à sa sortie.

étant le seul à rester auprès de Rowland. Les uns forment The Bureau, les autres The Blue Ox Babes. Pour les remplacer, sont progressivement engagés Kevin "Billy" (même sanction que pour Archer) Adams, guitare, banjo, Micky Bellingham, claviers, accordéon, Seb Shelton, le batteur du groupe mod Secret Affair, Brian Maurice, saxophone, Paul Speare, saxophone ténor, et Steve Wynne, basse, rapidement viré et remplacé par Giorgio Kilkenny. A ces derniers, inspiré par le travail d'Al Archer avec Blue Ox Babes, Rowland rajoute les violonistes Helen Bevington alias O'Hara, Steve Shaw alias Brennan et Roger Huckle alias MacDuff, des pseudos donnés pour sonner irlandais, et des choristes dont Sam Brown. Lors de sa parution, boosté par la chanson "Come On Eileen" n°1 aux USA et au Royaume-Uni, l'album "Too-Rye-Ay" rencontre, lui aussi, un grand succès, mais les dissensions et les désaccords font de nouveau éclater cette formation. A l'automne 1982, le noyau des Dexys Midnight Runners est réduit à Rowland, Adams et O'Hara. Après deux ans de gestation, en septembre 1985, "Don't Stand Me Down" est enfin mis en vente, mais cette fois-ci, les critiques sont, en général, mauvaises et les ventes médiocres. Autour du quatuor photographié sur la pochette, Kevin Rowland, Helen O'Hara, Billy Adams et le saxophoniste Nick Gatfield, ont été rassemblés une douzaine de collaborateurs dont Jim Paterson de retour, John Edwards, basse, Tim Dancy et Woody Woodmansey des Spiders Of Mars à la batterie et Vincent Crane d'Atomic Rooster et du Crazy World Of Arthur Brown au piano. L'année suivante, une nouvelle chanson, "Because Of You", renoue avec les hit-parades en devenant le thème musical d'une sitcom. Toutefois, à l'image de leur parcours mouvementé, début 1987, les Dexys Midnight Runners n'existent plus. Rowland commence alors une carrière solo vite interrompue par l'échec commercial de "The Wanderer" (1988), mélange de pop, de rock, de folk et d'électro produit par le claviériste et arrangeur brésilien Eumir Deodato. En proie à des périodes de dépression, à des problèmes financiers et accro aux drogues, Rowland est ruiné. Le succès de la compilation "The Very Best Of Dexys Midnight Runners" en 1991 le relance. Il faut toutefois attendre 1999 pour voir la sortie, sur Creation, de son deuxième album solo, "My Beauty", ne proposant que des reprises d'origines très diverses, de "Daydream Believer", "This Guy's In Love With You" à "The Long And Winding Road" et "You'll Never Walk Alone". Si les chroniques ne sont pas très favorables, commercialement, c'est pire. "My Beauty" sera une des plus mauvaises ventes de Creation. En 2003, pour deux chansons, "Manhood" et "My Life In England", à paraître sur la compilation "Let's Make This Precious: The Best Of Dexys Midnight Runners", Rowland reconstitue les Dexys Midnight Runners avec Pete Williams, Mick Talbot et deux nouveaux musiciens, Lucy Morgan à l'alto et le guitariste Neil Hubbard remarqué avec Juicy Lucy, Joe Cocker, Bryan Ferry, BB King et bien d'autres. En juin 2005, Rowland annonce le retour en studio du groupe, mais il faut attendre 2012 pour, sous le nom raccourci de Dexys, découvrir un nouvel album, "One Day I'm Going To Soar" (2012), avec les renforts du revenant Jim Paterson, de la chanteuse Madeleine Hyland et de nombreux collaborateurs ponctuels. Il est suivi par une série de concerts. Le cinquième album, "Let The Record Show: Dexys Do Irish And Country Soul" en 2016, marque le retour de Helen O'Hara. Bien accueilli, il reprend l'approche de "My Beauty" en réinterprétant une série de chansons du répertoire folk irlandais et des morceaux pop rock, "To Love Somebody", "Both Sides Now", "You Wear It Well". Il ne reste plus qu'à attendre le rétablissement de Kevin Rowland, un musicien plutôt discret, seulement sept albums, les deux en solo inclus, en quarante-deux ans. ❑

DISCOGRAPHIE

"Searching For The Young Soul Rebels" *(1980) ;*
"Too-Rye-Ay" *(1982) ;* **"Don't Stand Me Down"** *(1985) ;*
"BBC Radio One Live In Concert" *(1993) ;*
"One Day I'm Going To Soar" *(2012) ;*
"At The Royal Court" *(2012), concert à Liverpool en 2003 ;*
"Nowhere Is Home" *(2014), live à Londres en 2013. ;*
"Let The Record Show: Dexys Do Irish And Country Soul" *(2016) ;*
Compilations : "The Very Best Of Dexys Midnight Runners" *(1991) ;*
"Let's Make This Precious: The Best Of Dexys Midnight Runners" *(2003) ;*
"The Projected Passion Revue" *(2007), des enregistrements de 1981.*

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 33
John Fogerty contre Saul Zaentz

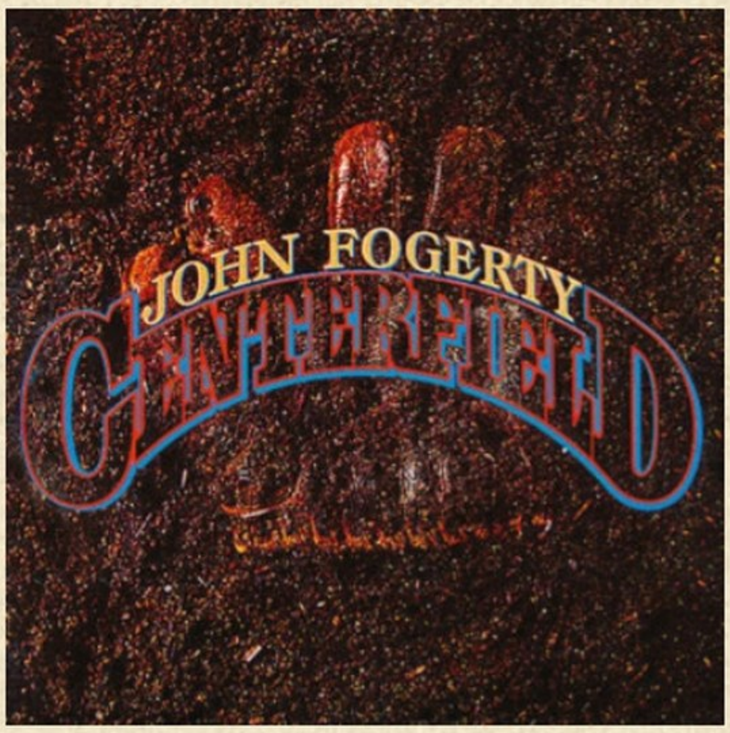
Plagiera bien qui plagiera le dernier

MAIS POURQUOI LE CAPITALISME AIME-T-IL TANT LE ROCK ? Enfin, un certain type de capitalisme, le capitalisme à l'ancienne, un capitalisme sans diplômes. Du comme on n'en fait plus. Bien avant les réseaux, l'Internet et les organigrammes des majors. Oui, ces gens-là ont senti que si rien n'était vrai, tout était par conséquent permis. Alors, oui, capitalisme et rock, des nombres parfaits qui définissent l'équation du baby-boom. L'argent est en tout, et surtout là où cette belle jeunesse fleurit ; le système des systèmes n'a plus qu'à se baisser pour cueillir la sève : les jeunes seront vidés de leur sang et de leur *denaro*. Depuis peu, les gens sont des produits plutôt que des individus, n'est-ce pas ? Chienne de vie...

C'est pourquoi le petit homme répondant au prénom de John, qui, en 1963, faisait encore les ménages chez Fantasy, ne laisserait pas indifférent le jeune vieillard et vieil enfant Saul Zaentz, comprenant que s'il détenait la clé du succès, John Fogerty lui fournirait la porte. En ces temps reculés, le futur producteur de cinéma n'est ni le vieux singe incapable d'imiter un lion, ni le perdreau de l'année. Il s'apprête à rencontrer le factotum anti-Vietnam des années soixante.

Fantasy Records est une maison de disques indépendante. Oh, non, elle n'est pas encore aux mains de Zaentz et de quelques *corporate ventures* triés sur le volet. En 1949, ce sont les frères Weiss qui acquièrent les masters de Dave Brubeck auprès d'un certain Jack Sheedy. Brubeck cartonne, les frères Weiss lui font un contrat sur mesure (pendant plusieurs années, le pianiste croira qu'il détient 50 % du label — or, il ne possède que 50 % de ses propres créations). Fantasy Records est né. Le label est notamment connu pour ses vinyles de couleur (bleu pour le mono, rouge pour le stéréo). Les frères Weiss n'ont rien à envier aux frères Chess. En 1955, Zaentz rejoint l'affaire, la préside dix ans plus tard, puis solde les frères Weiss. Biberonné au jazz, Zaentz n'est pas pour autant insensible aux faveurs du rock. D'autant que le businessman ne veut pas passer à côté de la British Invasion.

Fogerty, son frère et ses acolytes sont tout désignés. D'abord les Blue Velvets, puis les Golliwogs. C'est ridicule mais il paraît que ça fait anglais. Peu importe, l'essentiel est d'être signé. Ah, signer, mettre son nom au bas d'un parchemin ; à n'en pas douter, un acte fondateur. Certains le méritent plus que d'autres. Fogerty est un bosseur. Une sorte de Lou Reed du Midwest sans les électrochocs. Il vient de zéro, travaille dur, très dur, avec le rythme d'un obsédé ou, pire, d'un militaire obsédé par son pays. Le contrat est signé, le temps passe, presse, mais il ne se passe pas grand-chose. La formule n'est pas bonne. Le quatuor change de nom. Tout oublier pour devenir Creedence Clearwater Revival. L'acronyme magique.



Fogerty, peu enclin à bourdonner au départ, ouvre ses cordes vocales, perfectionne un jeu de guitare calqué sur les bluesmen du Deep South. Son esprit fécond ainsi qu'un sens aigu du marketing feront le reste. Ça commence avec une reprise de Suzie Q. Les tubes s'enchaînent ensuite. Les dollars n'ont plus de prix. Fantasy Records déménage au croisement de la dixième et de Parker à Berkeley, Californie. L'immeuble qui abrite le label est baptisé : "*The House that Creedence built*". Rien que ça.

La fin de l'histoire est moins glorieuse. Plus tard, Fogerty n'aurait d'autre choix que de vendre son catalogue et ses droits à Saul Zaentz. Une offre qu'il ne pouvait certainement pas refuser à celui qui, ne manquant pas de flair, s'est investi aux côtés d'un jeune *fils de* (Michael Douglas) pour produire le film de Milos Forman "Vol Au-Dessus D'Un Nid De Coucou". Les combats judiciaires de John Fogerty s'enchaînent post-Creedence. Les spécialistes s'interrogent. Qui a dit que mener à bien de multiples combats judiciaires pour un rockeur ne pouvait assurer son immortalité au même titre que le record du nombre de numéros 1 au Billboard ? Le juriste Fogerty a désormais une jurisprudence à son nom. N'est pas Bernard Tapie qui veut !

En 1985, John retrouve le droit chemin des studios. Désormais sous bannière Warner, il publie le jouissif "Centerfield". Le premier single,"The Old Man Down The Road", rappelle les plus grandes heures de Creedence. Le sang de Zaentz ne fait qu'un tour. Il connaît son Proust : "*Le plagiat humain auquel il est le plus difficile d'échapper, pour les individus (et même pour les peuples qui persévèrent dans leur faute et vont les aggravant), c'est le plagiat de soi-même.*" Il appelle son avocat. "*J'ai un problème*", lui dit-il. Quelques secondes plus tard, il a un avocat mais toujours le même problème. Titulaire des droits des chansons de Fogerty période Creedence, Zaentz poursuit Fogerty pour plagiat, considérant que son dernier titre solo n'est qu'une parodie de "Run Through The Jungle" (écrit par le même Fogerty en 1971). Le concept d'auto-plagiat est forgé ! Fogerty doit se défendre de cette accusation saugrenue.

Les tribunaux lui donnent raison mais il a perdu quelques millions dans les tranchées de la Justice. Se pose alors la question de savoir si les frais d'avocats qu'il a dépensés pourront être mis à la charge de la partie défaillante, c'est-à-dire Fantasy et Saul Zaentz. Fogerty remboursé ?

Le cas est intéressant pour la justice américaine car les pratiques de ses cours sont différentes. Le Neuvième Circuit donne tort à Fogerty ; il ne fait qu'appliquer une jurisprudence répandue selon laquelle les frais d'avocats doivent être remboursés aux demandeurs victorieux et non aux défendeurs. Fogerty a gagné, mais il est en défense, il doit donc assumer ses frais d'avocats,

aussi exorbitants soient-ils. Avec une réserve : si les demandeurs obtiennent (en général) la prise en charge par la partie adverse de leurs frais d'avocats, un défendeur, lui, doit prouver que le procès intenté contre lui est "*frivole ou empreint de mauvaise foi*". Puisque cette jurisprudence est disputée par d'autres cours de justice, la plus prestigieuse d'entre elles, la Cour Suprême, tient un litige qu'elle accepte de trancher.

L'opinion est rendue par Chief Justice William Rehnquist. Il s'agit d'un juge conservateur nommé par Richard Nixon. Si conservateur qu'il votât contre la déségrégation dans les écoles, contre la légalisation de l'avortement mais en faveur de la prière à l'école et de la peine capitale. Paradoxalement, le juge sait néanmoins raisonner. Il observe que le Copyright Act de 1976 prévoit que des frais d'avocats raisonnables pourront être octroyés à la partie qui a gagné, mais ne précise pas les critères pour le faire ou non. De son côté, Fantasy tente un argument par analogie. Dans un arrêt récent, la Cour Suprême a fait la même interprétation que Fantasy d'un texte qui a trait aux droits civiques. Le titre VII du Civil Rights Act relatif aux procès en discrimination accorde le remboursement des frais d'avocats aux demandeurs lorsqu'ils sont victorieux ainsi qu'aux défendeurs, seulement au cas où le procès a été intenté de mauvaise foi. Or, rétorque le Chief Justice, une telle écriture a pour but de favoriser les procès en discrimination et d'assurer le demandeur (souvent sans moyen) qu'il pourra retrouver les frais d'avocats avancés en cas de victoire. Dès lors, les situations sont incomparables. Rehnquist revient aux fondamentaux du Copyright Act : il s'agit de la sacralisation de la création et de la créativité à destination du peuple américain. Par conséquent, les parties en défense comme en demande doivent être protégées de la même façon et soumises au même régime. Dans les deux cas, le tribunal doit apprécier. Indirectement, l'arrêt de la Cour Suprême donne raison à John Fogerty.

L'homme ne s'est pas auto-plagié et de surcroît récupère ses frais d'avocats. La Justice a défait le capitalisme. ❑

Photo Aaron Rapoport/ Corbis/ Getty Images

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Version salace et perverse de “Koh-Lanta”

SANS FILTRE

De Ruben Östlund

Quel est donc le rapport entre le Suédois Ruben Östlund et le Britannique Ken Loach, les Belges Dardenne, le Serbe Emir Kusturica, le Japonais Shôhei Imamura, l’Américain Francis Coppola, le Danois Bille August et l’Autrichien Michael Haneke ? C’est que Ruben Östlund, le veinard, a lui aussi obtenu la Palme d’Or du Festival de Cannes par deux fois. D’abord avec son cinglant et mordant “The Square” en 2017, puis cette année avec son mordant et cinglant (dans l’autre sens donc) “Sans Filtre”. Car la satire, c’est son truc au Ruben. Même si on est loin d’autres Palmes d’antan passées depuis à la postérité de la pop culture (“Taxi Driver”, “Pulp Fiction”, “Sailor Et Lula”, “Apocalypse Now”), “Sans Filtre” confirme en tout cas le style disons irrévérencieux de ce réalisateur révélé en France en 2014 avec “Snow Therapy”. Avec cette épopée familiale située dans une station chic de sports d’hiver, Östlund mettait déjà le doigt là où ça fait mal. Par petites touches, le réalisateur suédois traitait de la désintégration d’un couple, suite à un fait d’une lâcheté presque banale. Pour au final faire un état des lieux vicelard et assez saisissant de certains comportements humains. Idem avec “The Square” où, à travers une satire assez bien sentie du milieu de l’art contemporain, le cinéaste se moquait d’une société soi-disant libérale bardée de prétendue bonne conscience. Avec un décorticage malin sur les faux-semblants de la haute bourgeoisie, milieu dont il est lui-même issu. Ruben Östlund n’oublie pas au passage de faire du vrai cinéma. Car contrairement à un Jean-Pierre Mocky qui y allait aussi franco sur les attaques de toutes sortes, mais qui tournait certains de ses films de façon un peu foutraque, Östlund, lui, compose minutieusement ses cadres et dose le rythme de son montage pour installer au cordeau le malaise sociétal qu’il veut transmettre. En faisant évidemment rire — mais jaune — les spectateurs. Pile poil comme dans “Sans Filtre”. Et ce dès la première séquence où un jeune couple de mannequins influenceurs hésite l’un et l’autre à payer la note du repas dans un restaurant chic. Est-ce lui ou bien elle qui doit régler l’addition ? Loin du sketch de Muriel Robin, la séquence donne le ton du film qui va slalomer sans cesse entre moquerie et malaise. En sous-(et même sur) entendant constamment que l’argent mène le monde, certes, mais toujours pour le pire, la thune, le pèze, le flouze mettant à jour les pires bassesses de la plupart des ultra riches. Y compris donc ce couple rustre qui se retrouve parmi les nombreux passagers d’une croisière de luxe. L’occasion pour Ruben Östlund de scruter avec sa caméra les comportements de plus en plus déplacés et atrophiés de vacanciers cyniques, pour la plupart aussi blindés qu’Elon Musk et Jeff Bezos. Et qui, en regard de leurs comptes en banque bien fournis, croient que tout leur est dû. De comédie sociétale aigre, “Sans Filtre” bifurque vers une mini-apocalypse quasi surréaliste quand une tempête s’abat sur le bateau, mettant la panique à bord, avec une hallucinante et longue séquence de vomi généralisé où tous ces nantis dégobillent leurs tripes. Comme un châtiment mérité de leur trop-plein d’argent et de suffisance. L’équivalent de la célèbre bataille de tartes à la crème dans “La Bataille Du Siècle”, le meilleur court-métrage de Laurel et Hardy, mais ici en version dégueulis-métaphorique. Pour le coup, “Sans Filtre” fait aussi bougrement référence à l’un des chefs-d’œuvre de Luis Buñuel, “L’Ange Exterminateur” (1952), sur la dislocation physique et morale de bourgeois hautains enfermés dans une pièce d’une demeure cossue. Mais “Sans Filtre” ne s’arrête pas à ce voyage en mer. La dernière partie (le film dure 2 h 29) vire carrément à une version salace et perverse de “Koh-Lanta” où les rapports de classe entre une poignée de riches et une pauvre femme de ménage finissent par s’inverser. “Sans Filtre” mute alors en une immense allégorie jouissive du jugement dernier ! *(en salles le 28 septembre)* ! ❑

Père absent, mère tarée

Moonage Daydream

Moonage Daydream

Un hymne ultra poétique et méga rêveur. Voilà comment on peut essayer de synthétiser ce documentaire de 2 h 20 (la durée de l'avant-dernier "Spiderman", soit dit en passant) consacré à "*l'homme qui venait d'ailleurs*". Soit une immersion quasi sensitive dans la psyché hallucinée de David Bowie. Avec ses petites tranches d'interviews, ses morceaux de concerts, ses témoignages et ses kilotonnes d'images d'archives, le film enamouré de Brett Morgan aurait pu n'être qu'un simple documentaire efficace à la HBO. Or, le réalisateur fait tout le contraire. En cumulant toutes ces images de façon non linéaire, et en revenant sans cesse sur divers propos de Bowie, il crée une sorte d'immense trip visuel très coloré et limite assourdissant (le son est à fond) qui reflète totalement les envies et les désirs — toujours assouvis — du chanteur androgyne. A savoir que, tout au long de sa carrière, Bowie a su ne jamais rester le même. Comme un Barbapapa qui prendrait sans cesse différentes formes jusqu'à perdre son identité première. Que personne, finalement ne connaîtra jamais. Car qui était réellement David Bowie ? On l'a dit en début de chronique : l'homme qui venait d'ailleurs ! Et "Moonage Daydream" le prouve (*en salles le 21 septembre).*

Dealer

Acteur et scénariste flamand, Jeroen Perceval signe avec "Dealer" un premier long-métrage aussi percutant qu'une balle de Smith & Wesson tirée à bout portant. C'est une image bien sûr... N'empêche que l'on reste estomaqué par le parcours auto-destructeur d'un jeune paumé de quatorze ans qui, largué par la vie (père absent, mère tarée) trouve un papa de substitution en la personne d'un acteur populaire à qui il fournit régulièrement des substances illicites. A tel point que le môme devient un as dans l'art de passer de la drogue, tout en trouvant refuge auprès du dealer qui l'emploie. Jeroen Perceval retrouve la crudité quasi nihiliste et la noirceur sociétale du formidable "Les Ardennes" de Robin Pront, qu'il avait co-scénarisé il y a sept ans. Mais si son "Dealer" frappe aussi durement les consciences, c'est également grâce à l'hallucinante (et c'est un euphémisme) prestation du jeune Sverre Rous, qui a tout pour devenir le prochain Al Pacino belge. Pourquoi Pacino ? Parce que dans sa façon de se comporter en narguant la loi sans sourciller, en tenant tête à tous ceux qui le gênent, et en plongeant dans les douteux milieux de la nuit sans envisager (du moins dans un premier temps) un semblant de rédemption, il fait littéralement penser à une version de Scarface en culottes courtes (*en salles le 28 septembre).*

Dealer

Les Harkis

Les Harkis

Certes “Les Harkis” n’est pas un film de guerre pétaradant cumulant des geysers de sang au ralenti façon “Croix De Fer” de Sam Peckinpah. C’est même tout le contraire puisque le réalisateur Philippe Faucon retrace de manière didactique et presque posée le sort réservé aux harkis, ces jeunes Algériens qui rejoignirent l’armée française durant la guerre d’Algérie, et en subirent les conséquences à la fin du conflit. Le film suit ainsi le quotidien d’une patrouille de harkis qui, sous le commandement d’un officier français, passe de village en village pour commettre des exactions sur la population. Au lieu d’en tirer un simple pamphlet antiguerre avec les mauvais d’un côté et les bons de l’autre, Philippe Faucon démontre avec finesse que les choses ne sont pas si simples. Pour cela, il suit les parcours personnels et les doutes de quelques harkis eux-mêmes dépassés par l’horreur du conflit. Avec son aspect sobre, proche d’un documentaire, “Les Harkis” retrouve le look et l’esprit réaliste des deux premiers films français des années soixante-dix consacrés à la guerre d’Algérie : “Avoir Vingt Ans Dans Les Aurès” de René Vautier, et le plus connu “R.A.S” d’Yves Boisset. De sacrées références quand même *(en salles le 12 octobre)* !

Le Samaritain

Ceux qui étaient présents à la sortie de “Rocky” en mars 1977, avant de suivre toute la carrière de Stallone en état extatique, ne peuvent qu’aimer d’amour celui qui est devenu un emblème de l’Amérique, au même titre que John Wayne et Ronald McDonald. Sly a désormais soixante-seize ans. Et est toujours en forme pour démolir son prochain si on se fie à ce “Samaritain”. Mais soyons honnêtes : le film de Julius Avery n’est pas très bon. Voire un peu niais quand notre ex-Rambo chéri, super héros à la retraite, sympathise avec un môme fan de ses exploits passés. Comme il se doit, Stallone ressort ses poings et retend ses muscles pour affronter la racaille (dont son ancien pire ennemi) qui hante les rues de sa ville. Pas très bien réalisé, voire assez mollasson dans les coins de cadre, “Le Samaritain” peut pourtant faire plaisir aux vieux accros de Sylvester. Sa voix cassée, son regard de chien battu et ses rides marquées par quarante-cinq ans non-stop de films d’action, provoque quand même un semblant de nostalgie chez les cinéphages quadra/quinqua n’ayant jamais été touchés par les filmographies d’Eric Rohmer et de Maurice Pialat *(disponible sur Amazon Prime).* ❑

Le Samaritain

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

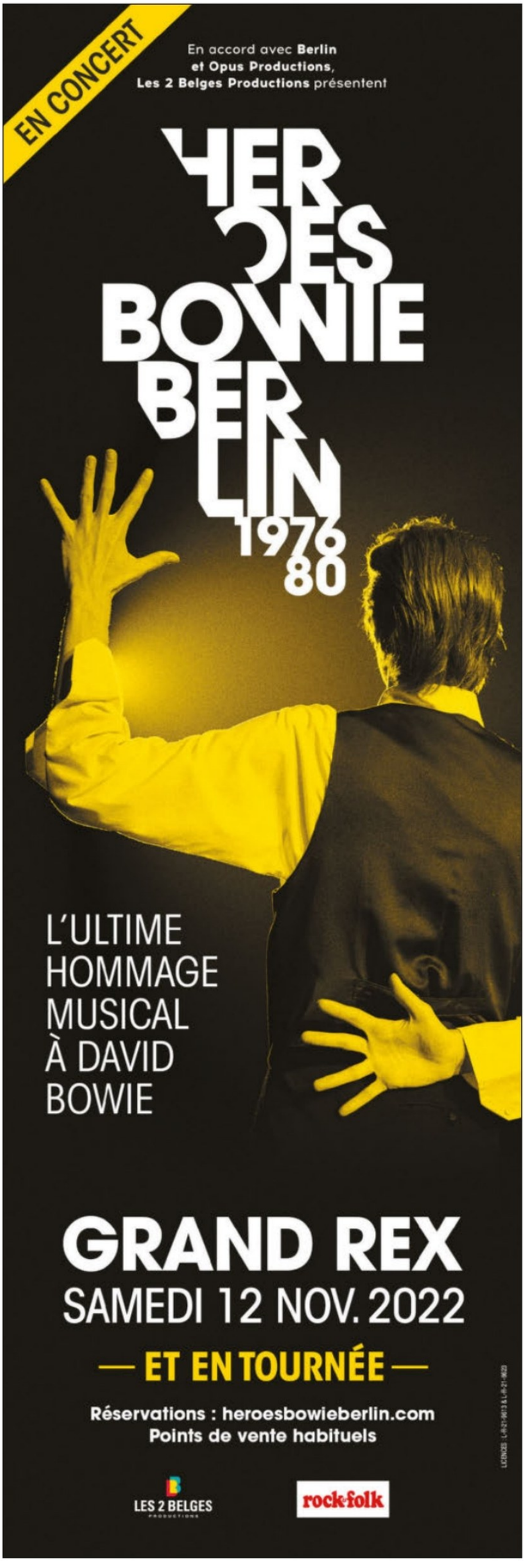
Tokyo Vice

Des flics et des Yakusas

A l'heure où deux camps de spectateurs s'affrontent (où s'additionnent) pour s'enfiler les deux plus hénaurmes-méga-séries-blockbusters de la rentrée ("Le Seigneur Des Anneaux" et "House Of Dragon"), ne serait-il point judicieux d'aller plutôt jeter un œil sur le plus discret et feutré "Tokyo Vice" ? Juste parce que cette nouvelle série est gérée par l'un des plus grands réalisateurs de notre temps : Michael Mann. Connu des téléphages des années quatre-vingt pour avoir produit la série polar-frime-chic "Miami Vice", Mann n'aura tourné que onze films entre 1981 et 2015. Un polar urbain d'une noirceur abyssale avec James Caan en braqueur idéaliste ("Le Solitaire"), un psycho-thriller hypnotisant sur les premiers exploits du serial killer Hannibal Lecter cinq ans avant "Le Silence Des Agneaux" ("Le Sixième Sens"), un autre polar urbain féroce au lyrisme mélancolique avec Tom Cruise en bad guy élégant ("Collateral"). Et, bien sûr, son film culte "Heat", marqué par la rencontre impressionnante de sobriété entre ces deux grandes légendes que sont Robert De Niro et Al Pacino. Hélas, Hollywood a aujourd'hui bien changé. Les supers héros, ces éternels bâtards, ont pris le relais d'un certain cinéma old school dont Michael Mann faisait partie. *Faisait* car depuis le four mondial de son pourtant formidable "Hacker" sorti en 2015, le réalisateur a été mis sur la touche. Alors que son film reste à l'image de son style. A la fois sec et mélancolique, froid mais émouvant, et toujours accompagnés de fulgurances visuelles. Un auteur quoi ! Quasi absent du show bizz ciné depuis ce dernier long-métrage (il a quand même produit "Luck" en 2011, série sur les parieurs de courses de chevaux), Michael Mann, soixante-dix-neuf ans aujourd'hui, continue de poursuivre un rêve : celui de réaliser une suite de son mythique "Heat", pour, dit-il, "*explorer encore plus en profondeur la mythologie de mes personnages*". En attendant que ce projet se concrétise (rêvons), Michael Mann a repris le chemin des petites lucarnes pour "Tokyo Vice" qu'il coproduit et dont il réalise le premier des huit épisodes. L'histoire (authentique) d'un jeune journaliste américain, Jake Adelstein, qui, expatrié à Tokyo dans les années quatre-vingt-dix pour apprendre la langue et les coutumes japonaises, se retrouve embauché comme pigiste dans le plus grand quotidien du pays. Spécialisé dans les faits divers, il découvre peu à peu les arcanes des milieux criminels. Et en tire une autobiographie ("*Tokyo Vice: An American Reporter On The Police Beat In Japan*"), point d'ancrage de cette série évidemment romancée. Michael Mann y imprime une fois de plus sa sublime charte esthétique avec lumière sombre aux couleurs bleutées, sentiment d'inertie poétique et multiples tensions/ fascinations entre des personnages qui s'attirent alors qu'ils sont totalement opposés. Le spectateur, lui, s'identifie au journaliste-héros (l'excellent Ansel Ergot, vu dans le remake de "West Side Story" de Steven Spielberg) qui use de sa frime et de son assurance pour taper l'incruste dans le monde très fermé des flics et des Yakusas. Avec les codes d'honneur et les coups bas qui vont avec. Totalement fascinant, voire hypnotisant (autre constante du cinéma de Michael Mann), "Tokyo Vice" a vraiment une classe folle (*en diffusion sur Canal +*). ❑

Ticks *(Extralucid Films)*

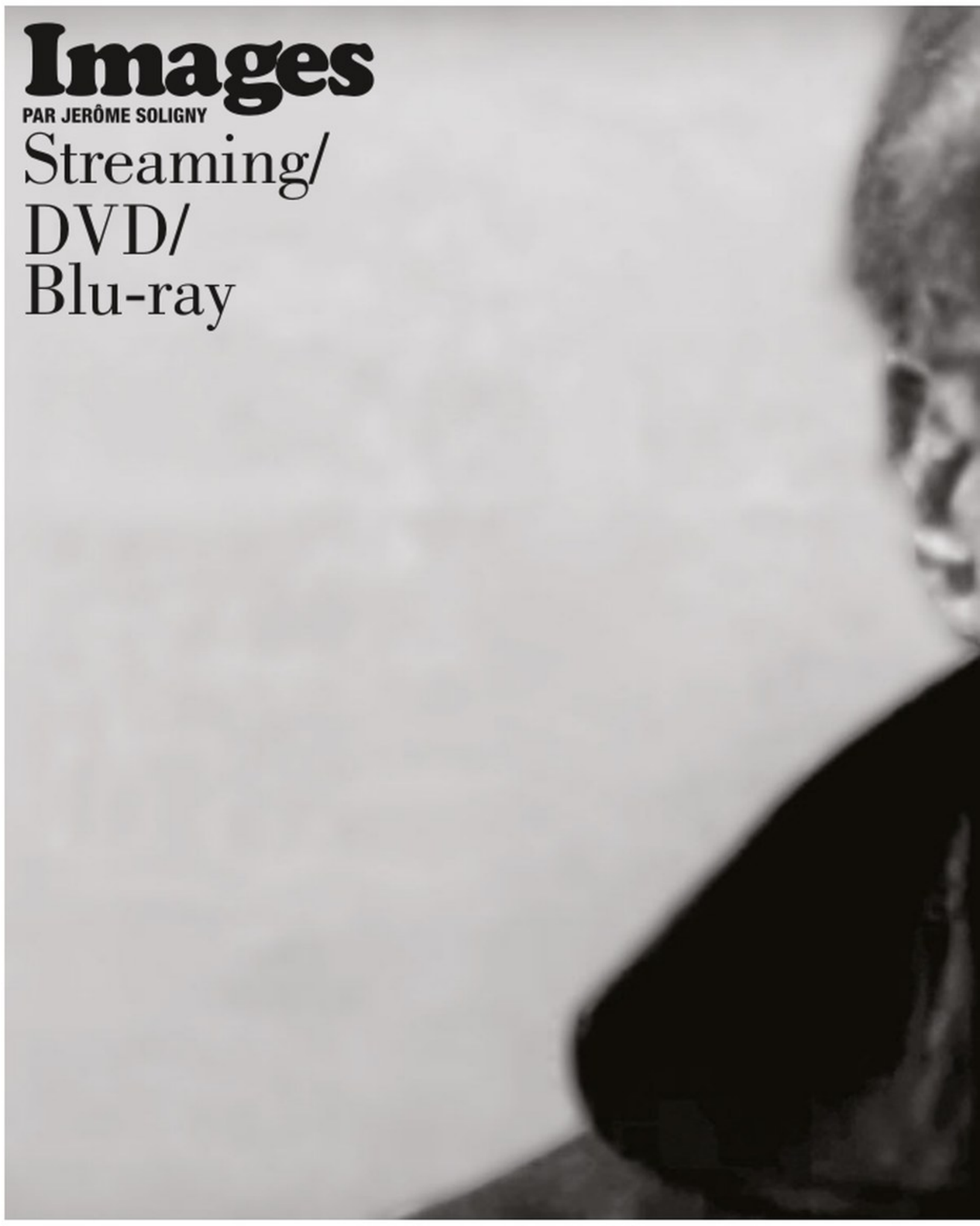
Les tiques, comme le précise Wikipédia, tapent généralement l'incruste sur la peau des mammifères, des oiseaux et autres reptiles. Mais aussi — ce que ne précise pas le site — *"sur des-adolescents-se-baladant-tranquillement-dans-une forêt-sauvage-de-Californie"*. Ce que montre "Ticks", de Tony Randel, que monsieur Wikipédia n'a donc probablement pas vu. Une série B d'horreur super cool des années quatre-vingt-dix où d'horribles tiques se mettent à grossir démesurément après s'être shootées involontairement aux stéroïdes. Des tiques qui explosent, des tiques qui sucent le sang, des tiques qui déforment les visages de leurs victimes à force de les agresser : le film reste impressionnant pour ses nombreux effets gore old school sentant bon le latex fumant. Bourvil aurait même pu en faire une chanson, tiens ! *"Le tique, tique, tique du gendarme..."*



Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/
DVD/
Blu-ray



De chair, de sang et de dollars

"The Andy Warhol Diaries"

Netflix

Des morceaux de Brian Eno (avec Moebius et Rodelius), des Sparks, des Bee Gees, de The Durutti Column, des Rolling Stones, d'Aphex Twins, de Philip Glass, de Chic, des Chameleons, de David Bowie, sans oublier une bande originale signée par le revivaliste pop new-yorkais Brad Oberhofer… Ryan Murphy et Andrew Ross, respectivement producteur exécutif et réalisateur de ce docu-série d'après le fameux journal d'Andy Warhol, ne se sont pas trompés en faisant appel, pour l'habillage musical, à Amanda Krieg Thomas et Mandisa Henry. Certes, pour ce job, il suffit d'avoir (ou de connaître) les bons disques (et les bonnes chansons), mais justement, connaître (ou avoir) les bonnes chansons (et les bons disques) n'est pas donné à tout le monde, surtout à une époque où la Toile est, entre autres choses, un gigantesque juke-box qui permet d'écouter (entendre suffit parfois…) pratiquement tout ce qui a été enregistré depuis l'invention du microphone, en loupant les choses de qualité qui riment rarement avec quantité. Jouons franc jeu, on ne cherche pas, par ce préambule, à légitimer la présence, dans cette rubrique, d'une série dont le sujet n'est pas un musicien ou un groupe. Sauf que voilà, Andy Warhol, l'artiste le plus important du XX^{ème} siècle pour beaucoup d'amateurs de son talent, de son art en boîte et de ses frasques (sans avoir eu l'air d'y toucher…) de jet-setter, a eu, presque malgré lui, une influence majeure sur le rock et certains de ses représentants les plus glorieux. Cette première raison pourrait justifier qu'on revienne, quelques mois après sa mise en ligne sur Netflix, sur cette minisérie. Mais en vérité, si on a décidé d'y consacrer cette page, c'est parce que "The Andy Warhol Diaries" est certainement l'un des meilleurs documentaires (en six épisodes) jamais réalisés sur un artiste tout court. Qui, même s'il était mélomane (Bach ou du rock'n'roll primaire bastonnaient sans cesse là où il travaillait) n'était donc pas musicien. Oui, le sujet, on le sait depuis belle lurette, est extraordinaire, fascinant, bouleversant. Oui, Andrew Warhola était un refoulé magnifique, un frustré mondain, un provincial américain horriblement mal dans sa peau, né l'année où Mickey a parlé pour la première fois dans un film de Disney (en 1928), qui avait fait de New York sa base d'expérimentation (la Factory), des membres de sa cour des disciples et des figures iconiques de la culture américaine (mais pas exclusivement) d'alors, les sujets d'œuvres qu'il aurait bien répliquées à l'infini si la vie avait été de son côté (Andy Warhol est décédé à moins de soixante ans, sans avoir vu s'effondrer le mur de Berlin). Artiste pop pluriel, évidemment,

dont l'incontestable chef-d'œuvre était lui-même : ce personnage reconnaissable entre mille (les lunettes — gardiennes d'un regard fuyant —, les perruques, cette façon de marcher sans paraître toucher le sol), à la timidité plus étudiée que maladive, aux actes mûrement réfléchis, mais à l'intelligence comme un fardeau. Aussi, un être de chair, de sang et de dollars, un écureuil qui avait peur de manquer, un bohémien stylé même s'il se trouvait moche, dirigeant d'entreprises dont les rétrospectives et expositions qui lui sont régulièrement (et partout) consacrées depuis sa disparition ne suffiront jamais à prendre toute la mesure.
Subliment montée et réalisée (la voix qui lit les entrées du journal que Warhol a tenu à partir de 1976 — elles ont en vérité été rédigées par Pat Hackett à qui l'artiste téléphonait tous les matins pour lui raconter ce qui lui était arrivé la veille — a été obtenue grâce à un logiciel d'imitation vocale), la série doit évidemment beaucoup à l'enthousiasme et à la franchise des dizaines d'interviewés qui ont croisé le chemin de Warhol et s'expriment à propos de ses travaux, de sa personnalité, de son rapport complexe à l'argent, de ses relations avec les autres (de ses véritables amis aux parasites en tous genres) et aussi des amours, jamais simples. Mais, à l'image des scènes reconstituées, filmées avec tact et délicatesse, qui s'ajoutent aux exceptionnels documents d'archives, les passages où la vie privée est évoquée, ses tragiques déboires de cœur, permettent de mieux appréhender l'artiste et son œuvre, indissociables. Si on aperçoit bien sûr Lou Reed et le Velvet Underground (Andy n'a certainement pas *produit* le premier album, mais il a accueilli la formation à bras ouverts et a signé, pour elle, une des pochettes les plus singulières et marquantes de l'histoire du rock), très peu de musiciens s'expriment par la parole dans "The Andy Warhol Diaries" : on y voit Deborah Harry, on devine les Cars, mais c'est à peu près tout. En revanche, ceux cités plus haut (et notamment ceux, comme les Rolling Stones, dont il a designé des pochettes), présents par leurs chansons, ont une importance capitale dans ce documentaire fractionné. Et sans surprise, une distinction revient à David Bowie dont la redoutable "Andy Warhol", extraite de "Hunky Dory", est la première qu'on entend dans la série, tandis que "Loving The Alien", titre d'ouverture de "Tonight" en 1984, accompagne de belle manière le générique de fin du dernier épisode et, de façon tellement appropriée, lui donne son titre. ❑

SUPER SONIC

TRIBUTES DU DIMANCHE

25/09 : ALBUM DU DIMANCHE
GUNS N' ROSES
APPETITE FOR DESTRUCTION

16/10 : SUNDAY TRIBUTE
SERGE GAINSBOURG

23/10 : ALBUM DU DIMANCHE
SEX PISTOLS
NEVER MIND THE BOLLOCKS

13/11 : SUNDAY TRIBUTE
JANIS JOPLIN

CONCERTS GRATUITS 7J/7

26/09 : COACH PARTY #INDIE ROCK
28/09 : PLASTIC MERMAIDS #DREAM POP
08/10 : UNHAPPYBIRTHDAY #SYNTH POP
13/10 : MYSTIC PEACH #PSYCH PUNK
25/10 : HALA #BEDROOM POP
29/10 : JEALOUS #POST PUNK
01/11 : THE ASTEROID NO.4 #DREAM POP
12/11 : NIGHT SHOP #DREAM POP
23/11 : DION LUNADON #GARAGE ROCK

NUITS ROCK JUSQU'A 6H

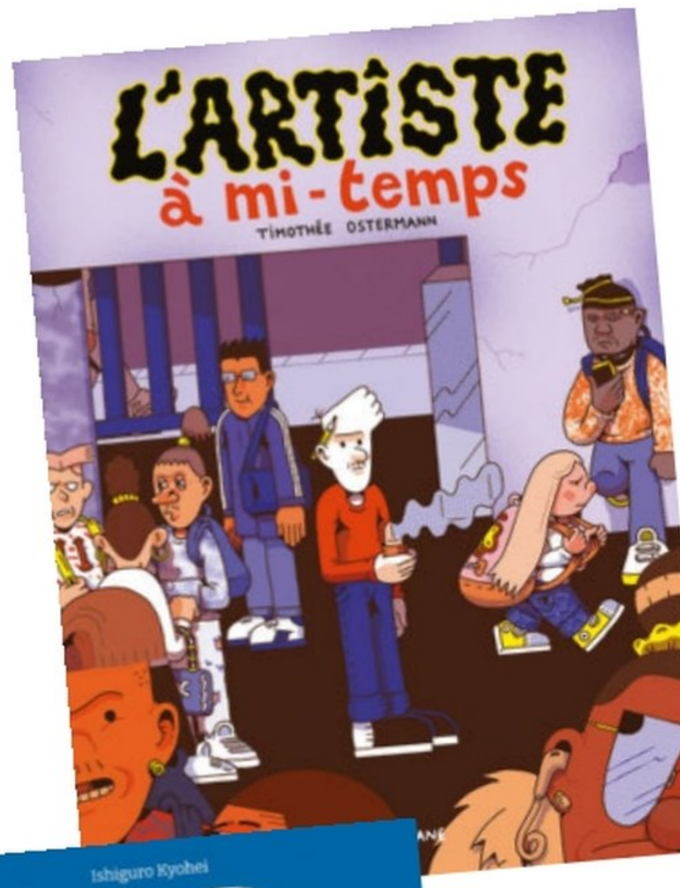
30/09 : ROCK AROUND THE CLOCK
ROCK 1950S > 2010S
07/10 : DAVE HASLAM
(THE HAÇIENDA) DJ SET
MADCHESTER SUP 015
14/10 : PAUL SIMONON & DAN DONOVAN
(THE CLASH) DJ SET
10 ANS DU PIGALLE COUNTRY CLUB
19/11 : DANCE AS AN ACT OF RESISTANCE
POST PUNK PARTY

RETROUVEZ TOUTE LA PROGRAMMATION SUR
www.supersonic-club.fr
9 rue Biscornet 75012 Paris
(M) Bastille - Ouvert 7j/7

DESIGN ATELIER VOLANT.FR

Bande dessinée

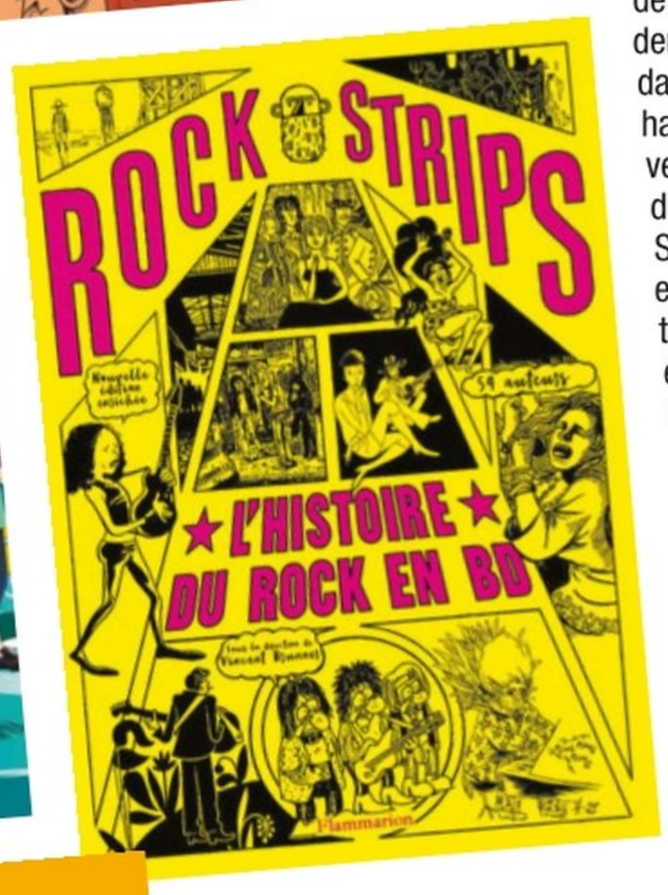
PAR GÉANT VERT



Roy Lichtenstein sous amphétamine

Il est des personnes qui ne devraient jamais travailler l'été, ni travailler tout court car elles sont dangereuses pour le moral des instances dirigeantes. Parmi elles, nous citerons le cas de Timothée Ostermann. Après une BD où il relate son job d'été dans un supermarché, il récidive dans **"L'Artiste A Mi-Temps"** (Sarbacane) où il parle de son premier véritable emploi. L'histoire débute au moment où, tout frais émoulu de son école d'art, Ostermann se prend la réalité du marché du travail artistique en pleine face. En fait, il n'y a pas de boulot. Pour se sortir de la spirale de l'assistanat étatique, il postule comme assistant pédagogique dans un lycée professionnel en Moselle. Pour une personne normale, plus no future, tu meurs, mais pour un dessinateur en devenir, l'endroit ne pouvait qu'être bénéfique à une imagination tordue. Réalisé façon Roy Lichtenstein sous amphétamine, l'ouvrage est un superbe cocktail à base d'espoirs déçus et d'idées pas près d'être reçues.

Adaptation du film d'animation réalisé par Ishiguro Kyõhei, cette version de **"Nos Mots Comme Des Bulles"** (Delcourt/ Tonkam) est due aux pinceaux d'Ima Oono sur un scénario de Dai Satou et du réalisateur Seinen. Romantique, cette saine lecture exempte de robots tueurs, d'univers parallèles et de sorcières met en scène deux tourtereaux adolescents, garantis à problèmes. Lycéen mal dans sa peau, Cherry ne peut s'exprimer qu'en composant des haïkus, ces sortes de poèmes courts en dix-sept syllabes et trois vers. Et comme il est incapable de s'exprimer en public, l'avenir du gamin s'annonce sombre. C'est là qu'il croise le chemin de Smile, une streameuse masquée qui traîne un lourd handicap : elle a des dents de lapin. Et ça craint. Avant que les deux ne tombent amoureux, ils devront mettre la main sur un disque vinyle égaré dans un centre commercial. Prévu en trois volumes dans la collection Moon Light, ce manga pétillant vaut le coup d'œil.



Après des années de disette **"Rock Strips, L'Histoire Du Rock En BD"** (Flammarion) est enfin rééditée, et avec des bonus qui valent le déplacement. Réalisé par le spécialiste du trois-accords Vincent Brunner, ce dernier avait réuni à l'origine trente-trois artistes du crayon afin qu'ils mettent en planches trente des plus grandes figures de la musique du diable. Choix forcément partial, la liste des élus ne pouvait que s'agrandir. C'est désormais chose faite avec l'arrivée de Kate Bush (Fanny Michaëlis), Arcade Fire (Karim Friha), Jefferson Airplane (Elene Usdin) et Amy Winehouse illustrée par Coco. Les choses étant bien faites, les nouveaux entrants sont présentés par un texte court mais fouillé accompagné d'une discographie sélective et d'une playlist. Des Sex Pistols mis en bulles par JC Menu aux Stranglers par Serge Clerc ou à PJ Harvey par Fred Bernard, les amateurs de visions hors normes des héros et héroïnes du rock vont s'en prendre plein les yeux tout en se cultivant.

Une première fois publiée en 2007, l'histoire proposée par Alex Clérisse était une vaste improvisation sur le thème de la page blanche qui concluait ses années d'études dans une école de dessin. A l'origine one-shot foutraque, l'objet vient d'être entièrement refondu sous le titre **"Les Déboires De Norman Bold"** (Dargaud) par son auteur pour devenir le premier tome d'une série sur les turpitudes de la vie de musicien professionnel, ce désormais premier épisode **"Disparitions Au Jazz Club"** devrait ravir les amateurs de personnages dégingandés à la Voutch qui prennent cher à longueur de planche. 1966, alors que le style West Coast bat son plein à Los Angeles, Norman, un clarinettiste quinquagénaire, se fait plaquer par sa copine Emily. Incapable d'assumer, il fuit la Californie pour s'établir en Charente. Trente-trois ans plus tard, le facteur lui amène une lettre de son ex qui lui annonce qu'elle passe le voir. Pour ce qui est de la fluidité de lecture, mettre un disque de Brand New Heavies. ❑

Le gros plan du Géant

Phare de la nouvelle BD indé américaine avec Terry Moore depuis quelques années déjà, Jordan Crane a mis vingt ans pour finaliser "Keeping Two" (Çà Et Là/ L'Employé Du Moi), un roman graphique hors du commun qui bouscule calmement les règles de la narration traditionnelle. Ici, rien n'est habituel, mais tout est accessible à condition de prendre son temps. Dans cette histoire d'amour pas piquée des vers, Will et Connie, jeune couple fusionnel, sont incapables de vivre leur vie de tous les jours séparément. Il suffit que l'une aille faire les courses pendant que l'autre fait la vaisselle pour que les deux se mettent à imaginer le pire pour l'être aimé. Pour aider au déroulé, Crane utilise deux tonalités de vert pour différencier les souvenirs réels et ceux imaginés au sein de tous les flash-back qui parsèment les pages. Autre particularité de ce roman graphique, tout va par paire. Si la mort est une des vedettes de l'histoire, toutes les références qui lui sont faites aboutissent à un résultat plein de vie. Et c'est très bien.

Aussi malin que marrant

Les Années New Wave
1978-1983
JD BEAUVALLET
GM Editions

Very Good Trip
Une Histoire Intime De La Musique
MICHKA ASSAYAS
GM Editions

Nous serions bien les derniers, ici, à la rédaction, à sous-estimer l'immense importance du rôle des rock critics dans les initiations et les découvertes musicales. Forcément. Nous tous, journalistes comme lecteurs, avons à un moment ou à un autre de nos jeunesses lu passionnément les grandes signatures rock qui nous entrouvraient et déchiffraient les mille mondes du genre, voire, pour certains d'entre nous donc, déclenchaient au passage des vocations professionnelles. Parmi ceux-là, les petits Beauvallet et Assayas qui, devenus grands et grands journalistes, publient simultanément les récits de leurs initiations au rock et de leurs cheminements pendant leurs déjà longues carrières. Alors, oui, cette parution nous a fait, nous aussi, réaliser à quel point le rock est maintenant l'objet d'une analyse et d'une auto-documentation *in situ* et quasi *in vivo* jamais vue jusqu'à notre ère et où, après les biographies d'artistes par des journalistes rock, les autobiographies des artistes eux-mêmes, les autobiographies des journalistes rock, on a donc maintenant les autobiographies musicales de journalistes rock, suite logique et évidemment plus intéressante que les petits détails sur leur vie privée que certains étalent et qui, on l'avoue, nous passionnent un tantinet moins, et on reste poli. Assayas et Beauvallet parlent bien, eux, de musique, et c'est tant mieux. Leurs livres sont pourtant aussi différents que leurs auteurs — à les lire, hein, on ne les connaît pas — semblent l'être, même si, bien sûr, leurs amours respectives se croisent parfois, génération commune oblige. "Les Années New Wave" de Beauvallet annoncent donc la couleur, on est juste après l'explosion punk, les Brits affolent la planète et le jeune JD, *"électrocuté par 'Unknown Pleasures'"* (l'album de Joy Division, hein) va changer de monde, au propre comme au figuré, puisqu'il va carrément quitter sa province et son prénom détesté pour un JD plus cool, et surtout pour Manchester où il débarque juste à temps pour y vivre les révolutions musicales qui s'y succèdent, et ensuite les partager avec les lecteurs des "Inrocks". Au cœur de l'action donc, et passionné, *"petit con mais en bien"*, JDB a passé les décennies suivantes à chercher, côtoyer et torturer, pardon, interroger — il en a quand même fait pleurer certains, comme il le racontait dans son livre précédent —, les musiciens les plus innovants, les plus intéressants comme les plus dérangeants, et son beau livre rappelle ces riches heures à coups d'extraits d'interviews, de portraits d'époque, de chouettes photos et de notices souvent personnelles. Assayas lui, est, on n'est pas franchement surpris, plus réservé, quoique bien plus disert, limite TMI parfois, mais, interrogé par Maud Berthomier dans ce "Very Good Trip", sa sincérité sonne juste, tout comme son analyse sur les cheminements de ses multiples racines et influences musicales et des découvertes qu'il en tira, à l'écrit comme à Radio France, dont il fait les belles heures depuis belle lurette. Logiquement, vu qu'on a en principe plus envie de lire des trucs sur les groupes qu'on aime, l'appréciation de ces deux univers dépendra beaucoup des goûts musicaux que l'on a en commun avec les auteurs mais, en gros, si, adolescent, vous n'avez pas parlé le désespéranto, ou si vous n'aimez pas Joy Division, c'est mal barré. Sinon, foncez.

One, Two, Three, Four
The Beatles
CRAIG BROWN
Rock&Folk Editions

Première fois qu'on écrit ça, mais le disclaimer s'impose : oui, le groupe de presse dont Rock&Folk fait partie a lancé récemment une maison d'édition qui porte le nom du magazine, mais nous n'avons concrètement rien à voir avec, et si jamais on parle de ses livres, vous pouvez être sûr que c'est sincère, la preuve, on n'a pas parlé des précédents. On a même failli rater celui-là parce que bon, les Beatles, on en a déjà beaucoup avalé, la bibliographie les concernant est vertigineuse et on peut sincèrement croire qu'on sait déjà presque tout sur eux. Sauf que les Brits, parmi tous leurs talents, ont le don du casting insolite, et c'est donc Craig Brown, un journaliste et humoriste qui avait déjà signé des livres satirico-historiques sur Tony Blair ou la princesse Margaret, qui s'attaque là aux Fab Four avec la même faconde et la même cruelle précision. Son approche est kaléidoscopique car c'est par le biais malin des témoignages qu'il dresse le énième, mais pourtant original, tableau de l'épopée. Les Beatles ont en effet bouleversé la vie de tous leurs concitoyens, et c'est donc logique que ce soient eux qui ici racontent finalement l'impact extraordinaire du groupe. Craig Brown dépatouille en cent cinquante chapitres vaguement chronologiques, un flot d'anecdotes méconnues, de faits sous-estimés, de détails négligés qui forment un portrait unique et étonnamment instructif du groupe et de son temps. Brown est aussi malin que marrant, et sa magistrale maîtrise de la culture underground lui permet tous les grands écarts et toutes les pirouettes. Certes, l'humoriste n'est pas forcément tendre avec les Beatles eux-mêmes et, sans aucun doute, leur musique n'est pas au premier plan de ses préoccupations, mais il réussit là un formidable, inédit et pénétrant portrait des musiciens et de leur temps. ❑

Route Du Rock

18 AU 20 AOÛT, FORT SAINT-PÈRE (SAINT-PÈRE)

L'attente était grande après la pause forcée qui avait mis le festival malouin entre parenthèses, mais le rendez-vous breton du mois d'août n'a pas déçu avec sa programmation rock et son organisation irréprochable.

Record du monde de chenille

Tout ça avait manqué. Le Fort Saint-Père, les deux scènes face à face, les galettes-saucisses d'entre-concerts, les autocollants drolatiques des Gérards. Seule la pluie a manqué à l'appel (malgré les mauvais augures) de cette édition qui voyait le retour de la Route Du Rock sur son site historique après une édition 2021 distanciée. C'est donc sous un soleil radieux que les festivaliers ont pu apprécier la douceur des Américains **Cola** (ex-Ought) qui lançaient une programmation à la dominante post-punk où on allait enfin pouvoir confronter plusieurs artistes à la hype qui les entoure. A ce jeu, **Wet Leg** a répondu présent avec un set énergique qui a fini en apothéose avec l'incontournable "Chaise Longue", tout comme **Working Men's Club** qui a donné une vibe Haçienda au festival. Après **Black Country**, **New Road**, mignon mais hésitant, le même soir a vu les Anglais de **Yard Act** secouer sévèrement la petite scène avec ses diatribes vindicatives. Plus tard, les très attendus **Fontaines DC** livreront un concert qui, bizarrement, nous laissera sur notre faim malgré quelques fulgurances. Le lendemain sera d'humeur plus douce avec **Los Bitchos**, très fun et bien meilleures depuis l'ajout d'un deuxième guitariste, puis les très convaincants shoegazers de **DIIV**. **Kevin Morby**, tout d'or vêtu, livrera la prestation la plus mémorable de la soirée, avant que **Baxter Dury** ne crée un clivage dans le public entre les fans transis et ceux qui, agacés par ses postures, ont fait tourner la buvette en attendant les **Limiñanas**. Le samedi sera celui des valeurs sûres, avec **Beak**, qui a lancé la soirée de belle façon, puis **Ty Segall** qui est parvenu à jongler avec brio entre les morceaux de ses deux récents albums, pourtant très différents. Un record du monde de chenille plus tard, et **Fat White Family** était sur scène pour le final apocalyptique attendu, avec un Lias Saoudi parfait dans son rôle de frontman irritant, mais sans Saul Adamczewski. Un concert erratique mais idéal pour clore cette édition dans le chaos et espérer que l'édition 2023 soit aussi belle.

ERIC DELSART

Yard Act

Photo Titouan Massé

D'une élégance folle

Rock En Seine

25 AU 28 AOÛT, DOMAINE NATIONAL (SAINT-CLOUD)

82 concerts et 150 000 festivaliers répartis sur quatre jours, la grande manifestation francilienne n'a pas déçu après deux années blanches, et affiche même une édition record.

Nick Cave

Photo Olivier Offschir-DR

Jeudi, à l'heure du goûter, Marion **Requin Chagrin** sur la scène du Bosquet s'y reprend à deux fois pour l'intro d'"Adelaïde", mais lance idéalement le week-end avec ses mélodies solaires noyées dans une réverb épaisse. Venu apprécier la bande-son des années Brexit, un fort contingent de Britanniques harponne les buvettes dès les premières diatribes de James Smith de **Yard Act**, ou s'immerge avec délectation dans l'anarchie maîtrisée de la prestation d'**Idles**. Porte-étendard de ces musiciens politisés, **Fontaines D.C.** a beau livrer un fascinant concert, les Irlandais souffrent forcément du grand retour de **Arctic Monkeys** que personne ne souhaite louper. Le gang de Sheffield est seulement en phase de reprise scénique, mais reste bien au-dessus de la mêlée et, entre hymne adolescent ("Teddy Picker"), groove diabolique ("Arabella") et final atomique ("R U Mine?"), offre "I Ain't Quite Where I Think I Am", morceau du prochain album "The Car", chaudement accueilli. La deuxième journée s'ouvre avec la bouffée d'air du nihiliste set de **Gwendoline**, qui tranche cruellement avec le cérébral et prétentieux concert de **Jehnny Beth**. Dix ans après le prometteur "Oshin", le quatuor new-yorkais de **DIIV** s'est longtemps perdu, mais semble définitivement de retour avec une impressionnante mi-temps shoegaze avant **The Limiñanas.** Sur la Grande Scène, et devant un parterre garni, l'orchestre fuzz catalan ne semble plus avoir de limites tant sa musique explose en une étonnante tornade et jam exaltée. Puis, le spectacle avec lunettes 3D de **Kraftwerk** hypnotise dans une transe électro, nostalgique et futuriste avant la grand-messe **Nick Cave**. "Get Ready For Love" amorce deux heures de show d'une élégance folle, à ranger aux côtés des historiques prestations de Radiohead en 2006 et de The Cure en 2019. Samedi, en plein cagnard, **Brian's Magic Tears** assène une solide leçon de larsens tout en contrôle, tandis que **La Femme** le perd pour une joyeuse prestation extravagante. Cent personnes et sept semi-remorques sont nécessaires pour le spectacle son, lumière et confettis des Australiens de **Tame Impala,** en tête d'affiche, qui dynamite Saint-Cloud. Dimanche, les Touaregs de **Imarhan** et leur blues du désert enchantent, tandis que la Norvégienne **Aurora** ennuie. **Joy Crookes** biberonnée à Billie Holiday et Amy Winehouse a beau captiver, ce sont **Parcels** et **Stromae** avec leur *feel good* musique qui récoltent les suffrages sur la Grande Scène et clôturent dans la joie ce week-end de festivités musicales.

MATTHIEU VATIN

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Louis Cole. Louis Cole. Louis Cole. Ce type est époustouflant, il n'y a personne qui peut rivaliser avec lui et faire la jonction entre le funk à la Prince, le jazz, la musique classique du XX^{ème} siècle et l'électronique. Son nouvel album, "Quality Over Opinion", sort le 14 octobre, et les deux premiers extraits, "I'm Tight" et "Let It Happen", dégagent bien. Cet été, avec le Metropole Orkest dirigé par Jules Buckley, il a tout cassé à Rotterdam, au North Sea Festival, tellement au-dessus des concerts de pop ou rap symphonico-soporifiques made in France où les cordes jouent des œufs de pigeon (les rondes sur la partition). Regardez la captation de la télévision néerlandaise sur YouTube, c'est grandiose, à 55 minutes 23 secondes, il y a un des plus beaux moments de musique que j'aie jamais entendu.

Trois nouveautés : Emmanuelle Parrenin, "Puise" (Johnkööl Records). Gilbert O'Sullivan, "You Can't Say I Didn't Try" (Grand Upright Music Limited), My Concubine, "Comme Elles S'En Vont" (Happy Home/ L'Autre Distribution).

Appropriation culturelle. Un nouveau candidat pour la rubrique "Et justice pour tous" de Fabrice Epstein : Johnny Depp, accusé d'avoir recopié le poème d'un ancien prisonnier pour son album. Qu'il joue avec un musicien aussi exigeant que Jeff Beck, tel McEnroe avec les Eagles ou Giscard avec Yvette Horner, c'est très encourageant quand on doute, comme moi, de sa propre technique.

40 ans du Compact Disc :
"Le CD DCD" ("Libération", 2003).
" Le CD n'est pas mort,
il bande encore" ("Libération", 2006).
"Le CD bientôt décédé ?"
("Les Dernières Nouvelles D'Alsace", 2013).
"Le CD est-il (vraiment) mort ?"
("Trax Magazine", 2016).
"Le CD pas prêt à céder" ("Libération", 2022).
Oui, le cadavre du CD bouge encore, tant mieux. Pour le CD-R, c'est plus compliqué, impossible de relire des vieux mixes stockés sur ce support. Je regrette un peu de n'avoir pas fait des digipacks, ce format venait de sortir quand j'ai commencé mon label, on ne savait pas si ce serait un énième gadget, je tenais à la continuité graphique et à un prix de vente abordable. Le CD, c'est encore un autre rapport au temps et à l'objet que le vinyle ou internet, on ne va pas refaire le match, juste redire que chaque support a ses qualités et ses défauts. Le son ? Il est identique à ce qui sort de la cabine de mastering, c'est bien. Cet été, en passant sur le lecteur des CD que je n'avais pas écoutés depuis longtemps, j'ai pris de bonnes claques, comme avec "Twenty Four Hours A Day", de Barbara Pennigton.

Ça eut payé, mais ça paye plus : les gros festivals. Même blindés, même gavés de subventions, même avec les vedettes anglo-saxonnes exemptées de charges sociales, même avec la *fosse dorée* et les billets qui pignent, ça ne va pas ("Le Monde" le 17 août). Shootés aux aides d'urgence qui leur ont généreusement été déversées pendant le Covid ("*plus de 820 millions d'euros ont été mobilisés par l'État au titre du ministère de la culture pour des mesures spécifiques en faveur du spectacle vivant*", d'après un audit flash de la Cour des comptes…), certains voudraient maintenant gagner l'EuroMillions tous les ans. Au point où on en est, ils devraient demander une taxe sur l'Homo non festivus, il est vrai que les citoyens qui ne s'entassent pas dans leurs parcs à bestiaux les financent déjà par la fiscalité locale.

"Chaos d'Anthologie : Woodstock 99", série en 3 épisodes. Comme "FYRE : le meilleur festival qui n'a jamais eu lieu", également chez Netflix, décrivait les noces de la musique et du bling, ce doc montre celles du rock et de la culture lad-beauf biberonnée à "Fight Club" et aux films de Guy Ritchie. Vision de cauchemar de chiottes bouchées, de bains de merde, de public hagard et de fillettes défoncées violées par des gorets en pantacourt. Esthétiquement, tout ce qu'il y a de vilain ou mercantile aujourd'hui est déjà en place, la palme revenant à Fred Dust, de Limp Bizkit, qui se plaît à exciter un auditoire déjà chauffé à blanc, jouissant ostensiblement de son petit pouvoir sur les masses.

Mais est-ce que ça a jamais été si bien que ça, les "grands-messes pop" ? Un des organisateurs, Michael Lang, était déjà à la manœuvre en 1969, puis pour Riviera 76, rassemblement jazz-rock sur le circuit du Castellet, qui n'avaient pas brillé par leur hospitalité et leur logistique. On est toujours dans "RRRrrrr!!!", les "Flintstones" ou "Problemos", d'Eric Judor. En 2004, au Baltic Sea Festival de Karlshamn, dans le sud de la Suède, le savon liquide des latrines avait été pris d'assaut en quelques heures, à la grande surprise des promoteurs. Le détergent, qui contenait 62% d'alcool, était utilisé par le public pour corser les sodas, provocant une épidémie de maux de ventre. Cet automne, c'est le Music Midtown Festival d'Atlanta, avec Jack White et Phœnix, qui vient d'être annulé par Live Nation, officieusement en raison d'une loi de l'Etat de Georgie autorisant le public à venir armé. *Venez comme vous êtes.*

41 minutes pour comprendre ce qu'est un grand producteur : "Todd Rundgren, His Music And 'Psychonautics' ", sur Spotify, invité du podcast Here's The Thing with Alec Baldwin.

Sur YouTube : "Alan Price: Between Today & Yesterday", documentaire de Michael Houldey en 1974 (merci Vany). Dans "Don't Look Back", le film de D.A. Pennebaker sur la conquête de l'Angleterre par Dylan, cet ancien organiste des Animals crevait l'écran en homme de compagnie d'un Dylan arrogant. Ce drôle de filou avait gravement lésé ses camarades en s'appropriant les droits d'arrangements du traditionnel "House Of The Rising Sun". Ici je revois l'Angleterre que j'ai connue à quinze ans, encore marquée par l'après-guerre et la pauvreté. Le répertoire, superbe, fait la jonction entre Ray Davies, Kilburn And The High Roads (le premier groupe de Ian Dury) et les albums solos de Captain Sensible. On y voit à l'œuvre une génération de musiciens remarquables, jeunes vétérans ayant officié auprès de Marty Wilde, déjà has been et bientôt au chômage avec la new-wave et les synthés : Derek Wadsworth aux arrangements, Dave Markee à la basse, Colin Green à la guitare et un batteur formidable, Tony Carr, entendu chez Donovan, Kevin Ayers, Elton Dean ou Alvin Stardust. Et puis il y a Keith Grant à la console, l'ingénieur du son le plus impressionnant avec qui j'ai travaillé. Un jour, en studio, un artiste méfiant dont je produisais l'album lui avait demandé avec qui il avait déjà bossé, il avait marmonné *"The Beatles, The Stones, Sinatra"*. Ça avait bien calmé l'autre.

Andy Summers, de The Police, a commencé dans la même mouvance, jouant avec Soft Machine, Eric Burdon, Kevin Coyne, Robert Fripp, Anthony Moore. Explorant tout ce qu'il est possible de faire avec une guitare, il accompagnera ses photos le 3 octobre à Bordeaux, et le 10 à Paris au Trianon.

Réparation : les jumeaux Ryan. Je réécoute la compilation "Barry Ryan Singing The Songs Of Paul Ryan 1968-69", sortie en CD par Rev-Ola, que j'avais achetée il y a des lustres sur recommandation d'Ungemuth ici. Purée, la voix de Barry Ryan, les compositions folles de son frère Paul, et ces notes de pochette, rédigées par Boudewijn de Kadt en 2005, qui commencent comme ça : "*Dans un monde où les mots 'cinématique', 'épique' ou même 'Scott Walker' sont détournés avec insouciance par des tricheurs décrivant n'importe quoi, du son de The Divine Comedy à n'importe quel titre de trip-hop semi-orchestré (et qu'est-ce que c'est devenu ?), c'est un devoir de rappeler qu'il a vraiment existé de la musique qui méritait d'être pensée en ces termes.*"
Il en existera encore, n'est-ce pas Louis Cole ? ❑

Photo Bruno Berbessou

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets des vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI

21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenarait avec rock&folk et la participation du journaliste Jérôme Soligny.

© Gabrielle FERRANDI / Agence1827 / RTL

THE BLACK ANGELS

WILDERNESS OF MIRRORS

LE NOUVEL ALBUM MAINTENANT DISPONIBLE

Partisan Records

[PIAS]